

NOUVELLE
RELATION
DE L'INTERIEUR
DU SÉRAIL
DU
GRAND SEIGNEUR.

Contenant plusieurs singularités
qui jusqu'ici n'ont point été
mises en lumière

Par J. B TAVERNIER Ecuyer Baron
D'Aubonne
A PARIS,

Chez OLIVIER DE VARENNES au Palais
dans la Salle Royale , au Vase d'Or.
M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILÈGE DU ROI

Livre numérisé en mode texte par :
Alain Spenatto.
1, rue du Puy Griou. 15000
AURILLAC.

D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :

<http://www.algerie-ancienne.com>

Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.
Il propose des livres anciens,
(du 14e au 20e siècle),
à télécharger gratuitement ou à lire sur place.

AU ROI

SIRE,

Je présente à Vôte Majesté une Relation de la Porte du Grand Seigneur. Divers auteurs ont écrit sur le même sujet ; mais je puis dire qu'on n'a point encore donné au public une description plus exacte ni plus véritable du Sérail. Les étrangers, et principalement les chrétiens ne pouvant pénétrer dans ces secrets qu'avec beaucoup de dépense et de dangers, je n'y ai

ÉPÎTRE.

rien épargné, et j'ai été assez heureux pour y réussir. Aussi ma plus forte passion dans mes voyages a toujours été d'apprendre exactement la vérité des choses les plus remarquables, parce que je me proposais d'en rendre un jour compte à VÔTRE MAJESTÉ. Je ne puis maintenant lui offrir rien de plus considérable qu'une peinture fidèle de la Cour d'un des plus puissants Princes de la Terre. Mais j'espère faire voir à VÔTRE MAJESTÉ dans la suite d'autres relations du Levant aussi curieuses que celle-ci. Il est vrai que toutes ces merveilles de l'Empire du Turc, du Persan et du Mogol, dont je parlais avec tant d'éloges à mon retour en France,

ÉPÎTRE.

se sont presque effacées de mon esprit à la vue des grandeurs de votre Cour. J'ai vu, Sire, et pour la Majesté, et pour la magnificence, et pour toutes les qualités héroïques qui distinguent les Rois d'avec leurs semblables, je ne sais quoi de si grand et de si extraordinaire dans votre Personne Sacrée, qu'il me semble que tous les Rois de l'Asie et de l'Afrique ne sont faits que pour être un jour vos tributaires, et que vous êtes destiné pour commander à tout l'Univers. Leurs richesses même à le bien prendre n'égalent pas les Vôtres ; la vaste étendue de leurs États ne vaut point en abondance, en force et en beauté quelques-unes de vos Provinces ; et

ÉPÎTRE.

cette multitude presque infinie de peuples mal aguerris dont ils forment leurs armées n'a rien de comparable à la discipline et à la valeur des Vôtres. Il est vrai que la plupart de ceux qui raisonnent sur la puissance de ces Princes infidèles, l'élèvent ou la rabaissent trop ; néanmoins, Sire, il est certain que plus un véritable Français a voyagé, et plus il estime son pays ; et que quand on a eu le bonheur de voir VÔTRE MAJESTÉ, on ne peut plus rien admirer. J'en dois être crû plus qu'aucun autre, après avoir parcouru six fois la meilleure partie de l'Asie et quelques lieux de l'Afrique, et fait plus de soixante mille lieues par terre pour le service de

ÉPÎTRE.

VÔTRE MAJESTÉ. Je m'estime-rais, Sire, trop content du fruit de mes travaux, si dans le récit que je prépare de ces longs voyages, VÔTRE MAJESTÉ trouve quelque chose qui soit digne de son attention, et si je puis lui témoigner par ces effets de mon zèle, la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant,
très fidèle et très obligé serviteur &
sujet,

TAVERNIER

ÉPÎTRE.

DESSEIN DE L'AUTEUR

JE ne doute pas que l'on n'ait mis en lumière plusieurs relations du Sérail du Grand Seigneur ; mais j'avoue d'abord que je n'ai jamais eu le loisir d'en lire aucune. J'ai fait six voyages par terre en Orient par différentes routes pendant l'espace de quarante ans ; & chacun sait que j'ai eu des occupations qui ne m'ont guère permis de m'attacher à la lecture des livres. Mais lorsque mes affaires m'ont laissé des heures libres, je les ai uniquement employées à recueillir les choses les plus dignes d'être remarquées, soit dans la Turquie & dans la Perse, soit aux Indes deçà & delà le Gange, & aux mines de diamants qui sont sous la domination de divers Princes. Pendant que je travaille à mettre en ordre ces mémoires que je crois devoir à la satisfaction du public, je lui donne cette relation du Sérail, & elle fera accompagnée de quelques observations assez singulières qui ne déplairont peut-être pas.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

La Cour Ottomane qui fait tant de bruit n'a pas été ce me semble assez bien connu jusqu'ici, si j'en puis juger par ce que j'en ai vu moi-même, & oui dire à plusieurs personnes. J'en donne ici une fidèle & ample description, que j'ai tirée tant de ce que j'ai appris de deux hommes intelligents qui avaient passé plusieurs années dans la Sérail en de beaux emplois. L'un était sicilien élevé dans la charge de *Chafnadar-bachi* ou de Chef du Trésor, & après cinquante-cinq ans de service dans le Sérail, pour quelque légère faute où il tomba, fut relégué auprès de Burse dans la Natolie, d'où il se sauva après aux Indes. L'autre né à Paris nommé de Vienne, avoir été un des Pages du Trésor. En revenant du Jubilé de Rome en 1650 sur un Brigantin qui le ramenait de Civita-vecchia au port de Marseille, il fut pris par les corsaires de Tripoli, & le Bacha voyant ce jeune garçon bien-fait & qui promettait, beaucoup, l'envoya en présent au Grand Seigneur. Il fut aussi chassé du

DESSEIN DE L'AUTEUR.

Sérail après quinze ans de service, pour avoir été découvert entretenir une correspondance avec le sicilien disgracié, qui l'avait autrefois beaucoup chéri, & qui avait fait en sorte par son crédit qu'il fut avancé d'abord à la chambre du Trésor.

C'est de ces deux hommes très capables de bien remarquer les choses, que j'ai tiré la meilleure partie de cette relation quoi qu'ils eussent été contraints d'embrasser les erreurs de Mahomet, il leur était resté quelques bons sentiments du christianisme ; & comme ils étaient déçus pour jamais de l'espérance des honneurs qui datent ceux qui font dans les charges qu'ils possédaient au Sérail, ils n'avaient nul intérêt à me déguiser les choses. Eux-mêmes prenaient quelque plaisir à descendre dans le particulier & à me marquer jusqu'aux moindres circonstances ; mais je dois aussi avouer qu'ayant été élevés parmi les Turcs & aimant comme eux l'argent, il ne m'a rien fallu épargner pour les satisfaire. Je

DESSEIN DE L'AUTEUR.

les ai tenus long-temps auprès de moi & en divers lieux, l'un à Ispahan, & l'autre aux Indes, ou ils s'étaient retirés, & les mémoires qu'ils m'ont fournis se sont trouvés très conformes.

Aux instructions que j'ai tirées des deux hommes, & à ce que j'ai pu découvrir en mon particulier de la Maison du Grand Seigneur ; j'ajouterai quelques observations nécessaires des mœurs & coutumes de plusieurs Provinces de l'Empire Ottoman, passant légèrement sur les choses qui vraisemblablement sont connues de tout le monde. Mais afin que le lecteur ait plus de facilité à entendre les matières que je traite, & que le discours ne soit pas interrompu par l'explication nécessaire de plusieurs noms de charges & de dignités, j'ai jugé à propos d'en donner d'abord une courte liste, que je ferai suivre de celle des différentes espèce de monnaie qui ont cours dans tout l'Empire des Turcs.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
EN CETTE RELATION.

*D*ES charges & dignités tant du Sérail que
de l'Empire Ottoman

ET

*Des différentes espèces d'or & d'argent qui
ont cours dans la Turquie.*

CHAPITRE I. de l'étendue & des dehors du Sérail.....	55
CHAPITRE II. De la première Cour du Sérail, & particulièrement de l'Infirmerie.....	61
CHAPITRE III. De la seconde Cour, où sont les petites Ecuries, les Cuisines & le Divan....	72
CHAPITRE IV. De la Salle du Divan, & de l'exacte justice qu'y fait rendre le Grand Seigneur.....	83

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE V. Du Sérail intérieur en général, & en particulier du quartier des Eunuques & des Ichoglans.....	101
CHAPITRE VI. De la Salle où le Grand Seigneur donne audience aux ambassadeurs, & de quelle manière ils sont reçus.....	108
CHAPITRE VII. Des bains du Sérail.....	116
CHAPITRE VIII. Du Trésor du Grand Seigneur.....	128
CHAPITRE IX. Du Trésor Secret	148
CHAPITRE X. Des moyens dont le Grand Seigneur se sert pour accroître son Trésor de plus que les revenus ordinaires de l'Empire.....	155
CHAPITRE XI. Adresse du Grand Seigneur pour faire les libéralités sans toucher à ses finances.....	164
CHAPITRE XII. De l'Échansonnerie, & de divers autres appartements.....	185
CHAPITRE XIII; de l'échansonnerie, et des divers autres appartements.....	185
CHAPITRE XIV. Du quartier du Dogangi-bachi ou grand fauconnier, & de quelques autres officiers.....	197
CHAPITRE XV. De l'appartement du Grand Seigneur.....	203

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE XVI. Des occupations ordinaires du Grand Seigneur, des inclinaisons parti- culières de Mahomet IV. & de l'éclat pré- sent de la Maison Ottomane.....	225
CHAPITRE XVII. Du quartier des Femmes..	243
CHAPITRE XVIII. De l'entrée à Constantino- ple de la Sultane mère du Grand Seigneur, appelée par bonheur la validé, le 2 juillet 1668.....	256
CHAPITRE XIX. Des Jardins du Sérail.....	262
CHAPITRE XX. Des Princes qui suivent la Re- ligion Mahométane en Europe, en Asie, & en Afrique.....	268

Fin de Table

NOUVELLE ET EXACTE
RELATION
DU SÉRAIL
DU
GRAND SEIGNEUR.

DES CHARGES ET DIGNITÉS

Tant du Sérail, que de l'Empire Ottoman.

ET

*Des différentes espèces de monnaie d'or
& d'argent qui ont cours dans la Turquie*

SOMMAIRE

Origine des Grands de la Porte. Sévère discipline du Sérail. Autorité des quatre premiers Bachas, dangereuse pour le Grand Seigneur, & comme il la fait

rabattre. Observations sur les étendards. De l'aigrette que le Grand Seigneur porte à son Turban. Honneurs & désavantages attachés à la charge de Grand Vizir. Privilège tout particulier du Caïmacan. Nombre des vrais janissaires. Grand privilège de leur Aga ou Colonel général. Condition heureuse des Spahis & des Zaïms. Quantité prodigieuse d'Eunuques dans tout l'Orient. Observations curieuse sur ce sujet. Charges principales du Sérail. Beaux avantages du Capi-Aga. Crédit & richesses du Kiflar-Agafi Intendant de l'appartement des Femmes. Boftangibachi pourvu d'une des plus belles charges de la Porte. Grande économie de Partisans. Politique de la Porte pour tenir en son devoir de Cam de la Petite Tartarie. Dignités principales des gens de la Loi. Espèces d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie. D'où, & comment on apporte l'or que l'on bat au Caire. Bonne foi des Abyssins. Histoire du

commerce des pièces de cinq sols. Jalousies des Négociants. Méchante fraude doucement punie. Ancienne sincérité des Turcs corrompue par le commerce des Européens.

Ceux qui possèdent des charges, soit dans le Sérail, soit dans l'Empire (à la réserve des eunuques, dont je vous parlerai bientôt) viennent tous généralement des enfants pris en guerre, ou envoyés en présent par les Bachas ; & des enfants de tribut, qu'on enlève à l'âge de neuf ou dix ans d'entre les bras de leurs mères, dans toutes les Provinces conquises par les Princes Ottomans. Ils doivent être les uns & les autres de parents chrétiens ; & à ne conter que les esclaves pris sur l'ennemi, on voit par les registres de la seule douane de Constantinople, que de l'un et l'autre sexe, on y en amène tous les ans près de vingt mille. Les petits Tartares qui font des courses continuelles dans toutes les terres ennemies de l'Empire, en envoient une grande quantité, & le Grand Seigneur ayant le choix de

tous ces jeunes enfants, les mieux faits & qui promettent le plus, sont distribués en divers Séraïls , pour y être instruits dans la Loi de Mahomet, & en toutes sortes d'exercices. C'est de l'Élite de ces derniers que l'on remplit celui de Constantinople, & il faut les distinguer en deux ordres. Le premier & le plus relevé est celui des *Ichoglans*, destinés pour les grandes charges de l'Empire ; le second, des *Azamoglans*, employés à des offices où il n'est besoin que de la force du corps. Les Ichoglans sont ceux qui, outre les perfections du corps, on a découvert un beau génie, propre à une belle éducation, & a les rendre capables de servir un jour le Prince. Ils sont instruits avec un grand soin & une très sévère discipline. Ils passent par quatre Chambres, appelées *Oda*, qui sont comme quatre classes, où ils apprennent par ordre tout ce qui est convenable à des jeunes hommes, qui doivent être continuellement auprès d'un Grand Prince, & qui sont comme ses Pages, ou comme ses gentilshommes. S'ils font la moindre faute, ils sont rigoureusement châtiés, & il faut être doué d'une grande patience pour parvenir à la quatrième *Oda*, où ils commencent à respirer.

Mais l'espérance de parvenir aux plus grands honneurs & aux charges éminentes, leur fait souffrir le barbare traitement des Eunuques que l'on leur donne pour maîtres, & qui ne leur épargnent pas les coups de bâton. Je parlerai ailleurs de la manière de leur éducation, & de ces quatre Chambres où ils apprennent à se rendre dignes charges auxquelles le Grand Seigneur les destine. Quoi que le Coutumier de l'Empire ordonne que ces enfants soient tous de parents Chrétiens, des plus nobles & des mieux faits qu'on puisse trouver, le *Capi-Aga*, ou Grand Maître du Sérail, le premier des Eunuques blancs qui commande en chef aux Ichoglans, ne laisse pas d'introduire dans leur nombre quelques Turcs naturels, recommandables par leurs bonnes qualités : mais cela ne se fait que rarement, & qu'avec une permission particulière du Prince, qui aime mieux que ces enfants soient tous chrétiens renégats. Voilà quelle est l'origine des Grands de la Porte ; ils sont tous esclaves, et n'ayant point de connaissance de leurs parents, ils tournent uniquement leurs affections au service du Prince qui les a élevés à une haute fortune.

Les *Bachas* sont donc pris de l'ordre des

Ichoglans, & le nom de *Bacha* n'est qu'un titre d'honneur & de dignité , commun à tous les Grands de la Porte, qui se distinguent par la différence de leurs charges. Les quatre principaux sont le *Vizir-Azam*, ou *Grand Vizir*, le *Caïmacan*, le *Bacha de la Mer*, & l'*Aga des Janissaires*. L'autorité de ces quatre Bachas est si grande, qu'ils ôtent quelquefois la couronne à leur Souverain pour la donner à qui il leur plaît, comme il est arrivé de notre siècle, à deux Empereurs de suite, Mustapha, & Osman, dont le dernier mourut en prison par la main infâme d'un Bourreau. Mais si ces Bachas ne savent pas bien prendre leurs mesures, ils perdent la tête pour la moindre faute, le Grand Seigneur se saisissant de tous leurs biens à leur mort, & prenant leurs enfants dans le Sérail. Bien loin de succéder aux richesses & aux charges de leurs pères, quand ce serait un fils du Grand Vizir, ou d'une sœur même de l'Empereur, ils ne peuvent monter plus haut qu'à la charge de Capitaine de galère, la politique des Turcs ne voulant pas qu'une Maison se rende de puissance de père en fils, pour lui ôter les moyens de pouvoir jamais troubler l'État. On voit par là que la fortune des Bachas

qui est éclatante pour un temps, est une fortune chancelante, sur laquelle ni le fils ni le père même en quelque crédit qu'il soit ne peuvent faire aucun fondement.

Les Bachas qui ont, la qualité de Vizirs, portent trois bannières ou étendards, à chacun desquels il y a une queue de cheval, teinte de la couleur qu'il leur plait, excepté de vert, quoi qu'il leur soit permis d'en peindre le bois auquel l'étendard est attaché. Voici l'origine de cette coutume, selon que les Turcs en font l'histoire. Ayant un jour livré bataille aux chrétiens, leur étendard fut pris dans la mêlée & le Général des Turcs voyant que la perte de l'étendard faisait perdre courage à ses soldats qui commençaient à prendre la fuite, il abattit d'un coup de sabre la queue d'un cheval, & l'attacha au bout d'une demi-pique qu'il leva en haut en s'écriant ; « *Voici le grand étendard, qui m'aime me suive* ». A l'instant les Turcs reprirent cœur, & s'étant ralliés ils revinrent à la charge, & gagnèrent la bataille. Les officiers qui sont auprès des Bachas ont leurs étendards, mais il ne leur est pas permis d'y ajouter une de ces queues ; & il faut observer que les Bachas

qui ne font pas Vizirs., n'en peuvent porter que deux ; comme les Beys qui font au dessous des Bachas, & Gouverneurs des moindres Provinces, n'en portent qu'une. Quand le Grand Seigneur va en campagne, on en porte sept, parce que selon les Turcs le Monde est divisé en sept parties ou sept climats, dont le Grand Seigneur est Maître, à en prendre la largeur, & c'est pour cette raison qu'ils lui donnent en leur langue le titre de Maître de tous les Rois. Ceci est fondé sur ce que Mahomet dit, que celui qui après sa mort serait maître des terres où son sépulcre se trouverait, prendrait le titre de Maître ou de Chef de tous les rois de la terre. Ils ajoutent qu'il n'y a que trois empires, qui sont ceux de Constantinople, de Babylone & de Trebizonde ; & c'est pour cette raison que le Grand seigneur porte trois panaches ou masses de héron noires à son turban. Je dirai en passant qu'il n'y a que les seul hérons de Candie qui ont l'aigrette parfaitement noire, les hérons de tous les autres pays l'ayant ou blanche ou mêlée ; & comme il en entre une grande quantité dans un bouquet, cela le rend de grand prix ; ce qui peut être en fait perdre l'usage dans notre

Europe. Car pour tous les Princes de l'Asie, ils ont toujours l'aigrette fort en estime, mais il ne faut pas qu'elle ait le moindre défaut, & pour peu qu'elle se trouve rompue à la pointe, ils n'en font nul état, & elle diminue tout à fait de prix. Par ces trois aigrettes du Turban du Grand Seigneur on sait que le Grand Vizir est à l'armée, alors il n'en porte que deux, & la chose est digne d'être remarquée. Quand les troupes doivent marcher, le Grand Seigneur fait mettre en bataille celles qui sont de Constantinople & aux environs, & ayant le Grand Vizir à ses côtés, il le leur présente pour leur général. Les soldats alors ne disent mot, & ne font point le salut accoutumé, qu'après le Grand Seigneur a fait ôter une des aigrettes de son turban, pour la mettre sur celui du Grand Vizir : c'est alors que toute l'armée le salue, & le reconnaît pour son général, de qui elle reçoit en même temps une paye.

Après avoir parlé des Bachas en général, il faut donner quelque idée de ceux qui sont dans les principales charges de l'Empire, & le mettrai sur la liste le Grand Vizir, suivi de six autres qui ont la qualité de *Vizirs*, le *Caïmacan*, le *Bacha de*

la Mer, & l'Aga des Janissaires, après lesquels je viendrai aux Beglierbeys, & aux Sangiacbeys, & au Bostangibachi qui a une des plus belles charges de la Porte.

Le *Vizir-Azem*, ou *Grand Vizir*, est le Lieutenant Général de l'Empire & des armées, Chef du Conseil, & qui dispose absolument sous les ordres du Grand Seigneur de toutes les affaires de l'État & de la Guerre, ayant entre les mains le Seau de l'Empire. Il a pour assesseurs au Divan six autres Vizirs, que l'on appelle Vizirs du Banc, & qui sont proprement Conseillers d'État ; mais qui n'ont point de voix délibérative, & qui n'entrent au Divan que pour être consultés sur quelque point de la loi où ils sont savants, sans se mêler du gouvernement de l'État ni d'aucune affaire, à moins qu'on ne leur en demande leur avis. Il y a aussi cinq Beglerbeys, à qui le Grand Seigneur donne la qualité de Vizir, & qui possèdent les plus grands & les plus riches gouvernements de l'Empire, savoir les Bachas de Babylone, du Caire, de Bude, de Natolie, & de Romanie. Les trois premiers, qui sont les trois principaux, ont eu autrefois le privilège à l'exclusion de tous les autres Bachas, de faire porter devant eux (de

même que le Grand Vizir) les trois queues de cheval dont j'ay raconté l'histoire. Mais ce privilège s'étend à présent aux deux autres Bachas de Natolie & de Romanie, & ils sont tous cinq égaux de ce côté-là. Je reviens au Grand Vizir, qui a une Cour magnifique qui répond à la grandeur du Maître qu'il sert, & sa maison est composée de plus de deux mille domestiques. Quoiqu'il soit sujet comme les autres Bachas à essuyer, la colère du Prince, & contraint de lui donner fa tête quand il la demande ; toutefois le Grand Seigneur dans les affaires importantes & qui concernent l'État , déferre beaucoup aux sentiments de son Grand Vizir, & ses propositions au Conseil sont autant d'Arrêts. C'est ce qui rend son pouvoir si absolu, que dans tous les Empires & les Royaumes du monde il ne se trouve point de premier Ministre, dont l'autorité puisse aller du pair avec celle du Grand Vizir. Qui que ce soit qui le vienne visiter, il ne se lève point, ni pour le recevoir ni pour le conduire, si ce n'est le Mouphti qui est le Chef de la Loi, pour qui le Grand Seigneur même se lève aussi. Mais ceci principalement est digne d'être observé, que comme il n'appartient qu'au Grand Vizir

de proposer toutes les affaires d'importance, il doit bien prendre garde de n'avancer rien qui déplaît au Grand Seigneur : car au même temps sans lui rien répondre, il le ferait étrangler, sur cette maxime de la Cour Ottomane, qu'il ne faut rien proposer au Prince dont il se puisse fâcher.

Le *Caïmacan* est le Capitaine & Gouverneur de la Ville de Constantinople, Lieutenant du Grand Vizir, mais qui n'a point d'autorité en son absence. Alors il fait toutes les fonctions de cette importante charge, il commande absolument, & donne audience aux Ambassadeurs. Il n'est pas sujet comme les autres Bachas, à la dure nécessité de donner sa tête ; parce que s'il fait quelque chose qui déplaît au Grand Seigneur, il en rejette la faute sur le Grand Vizir de qui il reçoit les ordres.

Le *Bacha de la Mer*, est l'Amiral & le Capitaine général des Armées Navales. Les Beys Gouverneurs des Provinces Maritimes, qui sont obligés d'entretenir les galères du Grand Seigneur dépendent de ses ordres, & doivent aller en Mer au premier commandement qui leur en est fait

Le *Janissaire-Aga*, que les Turcs appellent

Tengeri-Agafi est le Colonel Général des Janissaires. Cette charge est très considérable, parce que l'Infanterie Turque passe à présent pour plus grande partie sous le nom de Janissaires, quoi que les véritables Janissaires, qui tirent leur institution d'Ottoman premier, & leurs grands privilèges d'Amurat troisième, ne fassent aujourd'hui qu'un corps de vingt-cinq mille hommes. Ils ont entre eux de beaux règlements, & font divisés en plusieurs chambres dans de grands logis qu'ils occupent soit à Constantinople, soit en d'autres lieux. L'ordre y est si beau en toutes choses, & si exactement observé, qu'ils vivent moins en soldats qu'en Religieux, & quoi que le mariage ne leur soit pas défendu, c'est fort rarement qu'ils se marient. Les grands privilèges dont ils jouissent dans tout l'Empire où ils font fort respectés, portent quantité de gens, pour s'exempter de payer des taxes, & se décharger de quelques devoirs publics, à gagner par, argent des officiers qui les protègent & les font passer pour janissaires. Mais ils ne reçoivent point de paye du Prince, & tout leur avantage est borné à ses privilèges qui sont assez grands C'est par ce mélange des vrais Janissaires

avec les faux, que le nombre en monte aujourd'hui à plus de cent mille ; & à ne compter que ceux qui font Janissaires effectifs, leur corps s'est rendu quelquefois si redoutable, qu'ils ont détrôné des Monarques Ottomans, & fait en un moment changer de face à l'Empire. Le pouvoir de leur Aga est très-grand, & personne ne peut s'approcher du Prince de la manière qu'il lui est permis. Car il peut venir en la présence du Grand Seigneur les bras libres, & avec une démarche toute hardie, tandis que tous les Grands de la Porte fans exception, même le premier Vizir, n'osent y paraître que les bras croisés, & les mains l'une sur l'autre devant l'estomac pour marque d'une profonde soumission.

Les *Beglerbeys* suivent en dignité les quatre premiers Bachas, & sont comme autant de Souverains dans les gouvernements généraux de l'Empire, dont le Grand Seigneur leur donne le commandement. Comme je n'entreprends pas de parler du Gouvernement de la Turquie, qu'autant qu'il est nécessaire pour le sujet que je traite, il n'est pas besoin d'informer le lecteur du nombre de ces *Beglerbeys*, & il me suffit de lui avoir nommé les cinq principaux de qui

j'aurai l'occasion de parler ailleurs. J'ajouterai seulement que ces grands Bachas ont sous eux des *Sangiacs-beys*, qui font des Gouverneurs de *Sangiacs* ou Provinces particulières, comme le *Sangiacs-beys* de *Salonique*, ou de *la Morée*.

Comme il sera aussi parlé assez souvent dans ma Relation, de *Spahis*, de *Zaïms* & de *Chaoux*, il faut dire aussi un mot de ces trois sortes de gens.

Les *Spahis*, qui font un corps d'environ quinze mille hommes, sont une espèce de Chevaliers, qui veulent passer pour la noblesse du pays, & vantent fort leur bravoure. Ils s'entretiennent du revenu des *Timars*, c'est à dire des terres qui sont comme des fiefs ou commanderies que leur donne le Grand Seigneur, selon la récompense qu'il veut leur donner de leurs services. On ne leur peut ôter ces *Timars*, à moins qu'ils ne manquent à leur devoir, qui est de se trouver à l'armée quand le Grand Vizir y va en personne. Ce sont les plus heureux de tout l'Empire Ottoman, & comme de petits Souverains dans les lieux où ils commandent.

Les *Zaïms* diffèrent peu des *Spahis*, & jouissent comme eux du commandement &

du revenu, de certains fiefs que le Grand Seigneur leur donne. Il y en a un très grand nombre dans tout l'Empire, & ils s'estiment: comme les Seigneurs & les Barons du Pays. Ce font les Zaïms & les Spahis qui composent la Cavalerie des Turcs, & ils savent ce qu'ils doivent fournir de chevaux selon le revenu de Leurs *Timars*

Le *Chaoux* ou *Chiaoux-Bachi* est le Chef de tous les Chaoux de l'Empire, qui portent les commandements du Prince dedans & dehors l'État, & sont envoyez en ambassade, quoi qu'au fond ce ne soient que de simples messagers. C'est d'ordinaire en leur garde que l'on met les prisonniers de qualité, & ils ne les abandonnent point de vue.

Voilà quelles principales charges & dignités de l'Empire, toutes possédées par des gens qui sont pris de l'ordre des Ichoglans. Je viens maintenant aux officiers du Sérail, & parce que ce sont des eunuques, à qui le Grand Seigneur donne les premières charges, & qui d'ailleurs gouvernent les Ichoglans, je suivrai l'ordre des choses en les plaçant ici, avant que de parler du second ordre des enfants

de tribut, ou pris en guerre, qui font les *Azamoglans*.

Les *Eunuques* sont aussi deux ordres. il y en a de blancs qu'on a simplement taillés ; & il y en a de noirs à qui l'on a tout coupé à fleur de ventre. Les uns & les autres sont sévères, bizarres & ombrageux & traitent cruellement tous ceux qui sont sous leur charge. Il y en a un nombre prodigieux, & dans Constantinople, & dans tout l'Empire, & généralement dans tout l'Orient, où il n'y a point de particulier pour peu de bien qu'il ait, qui n'entretienne un Eunuque ou deux pour la garde de ses femmes. C'est ce qui fait ce grand commerce d'Eunuques en plusieurs endroits de l'Asie & de l'Afrique, & dans le seul royaume de Colconda où je me trouvai en 1659, on en fit cette même année jusqu'à vingt deux mille. Je me souviens que l'ambassadeur du grand Mogor, qui ne souffre point cette barbarie dans ses États, & qui fait venir d'ailleurs les Eunuques dont il se sert, me tira un jour à part, pour me dire qu'il lui tardait de retourner chez son maître, dans la crainte qu'il avait que ce royaume de Colconda n'abîmât après de pareilles cruautés. La plupart des pères & mères

qui sont pauvres, & n'ont point d'amour pour leurs enfants, qu'ils craignent de ne pouvoir pas nourrir, dès qu'il survient la moindre cherté de vivres, les vendent à des Marchands qui les font couper en suite & quelquefois leur font tout raser. Quelques-uns de ceux à qui l'on n'a rien laissé, quand ils veulent uriner, sont contraints de se servir d'une canule, & de la porter au bas du ventre. Comme il n'en réchappe guère d'une opération si dangereuse, cela les rend beaucoup plus chers que les autres, & on les vend en Perse & en Turquie jusqu'à six cents écus ; cent ou cent cinquante est le prix de Eunuques ordinaires. Pour en fournir toute la Turquie, toute la Perse, toutes les Indes, & toutes les Provinces de l'Afrique, il est aisé de juger qu'il faut qu'il en vienne par milliers de divers lieux. Le royaume de Colconda dans la presque île au deçà du Gange ; & ceux d'Assan, de Boutan, d'Arachan & de Pegu au delà, en fournissent un nombre prodigieux. Tous ces Eunuques sont blancs, ou basanés. Les Eunuques noirs qui viennent d'Afrique en bien moindre quantité, sont, comme j'ai dit, beaucoup plus chers. Les plus difformes sont ceux qui coûtent

le plus, leur extrême laideur leur tenant lieu de beauté dans leur espèce. Un nez plat , un regard affreux, & une grande boue , de grosses lèvres, des dents noires & écartées les unes des autres, (car d'ordinaire les Maures ont de belles dents) sont des avantages pour les marchands qui les vendent. Ce font de ces deux sortes d'Eunuques dont le Sérail de Constantinople est rempli. Les noirs sont destinés à la garde de l'appartement des femmes, & envoyés à la Cour par les Bachas du Grand Caire. Les blancs un peu moins farouches, & qui ont été élevés avec quelque soin, sont pour le quartier du Grand Seigneur.

Les quatre principaux Eunuques qui approchent la personne du Prince, sont le *Hazodabachi*, le *Chafnadarbach*i, le *Kilaigibachi*, & le *Sarai-Agafi*, qui ont au-dessus d'eux le *Capi-Aga*, qui est l'Intendant en chef de toutes les chambres des *Ichoglans*. Ils succèdent ordinairement les uns aux autres, c'est à dire le *Sarai-Agafi* au *Kilargibachi*, celui-ci au *Chafnadarbach*i, ce dernier au *Hazodabachi*, & le *Hazodabachi* enfin au *Capi-Aga*, qui est toujours le plus vieux en service des Eunuque blancs.

Le *Capi-Agi*, ou *Capan-Agafi*, est comme le Grand Maître du Sérail, c'est le premier en dignité & en crédit de tous les Eunuques blancs, & il est toujours auprès de la personne du Grand Seigneur en quelque lieu qu'il se trouve. C'est lui qui introduit les Ambassadeurs à l'Audience, & toutes les grandes affaires passant par les mains pour arriver à celles du Prince, sa charge le rend nécessaire à tous les autres, & lui acquiert de riches présents. Tous ceux qui en font au Grand Seigneur doivent aussi s'adresser au Capi-Aga pour les présenter à sa Hautesse, de quoi il tire encore de grands avantages. Personne ne peut entrer dans l'appartement de l'Empereur, ni en sortir sans son ordre ; & quand le Grand Vizir veut lui parler, c'est le Capi-Aga qui le vient prendre & qui le présente soit de jour, soit de nuit, s'il survient quelque affaire pressée dont le Vizir veuille donner avis par écrit au Grand Seigneur, c'est encore le Capi-Aga qui le reçoit, & qui en rapporte la réponse. Il porte le Turban dans le Sérail & va partout à cheval par un privilège qui est attaché particulièrement à sa charge. Il accompagne le Grand Seigneur jusqu'au quartier des Sultanes,

mais il demeure à la porte, n'ayant plus de commandement en ce lieu-là. Quand il sort du Sérail pour quitter sa charge, ce qui arrive fort rarement, il ne peut être Bacha. Pour ce qui est de sa table, elle est servie aux dépens. du Prince, & il a de plus dix sultanins par jour, qui font soixante livres de notre monnaie. Il s'est trouvé des Capi-Aga qui font morts riches de deux millions, ce qui retourne dans les coffres du Grand Seigneur. Ce Chef des Eunuques blancs est suivi de quatre autres, qui après lui ont les principales charges du quartier du Grand Seigneur.

Le *Hazodabachi*, est comme le Grand Chambellan, qui fous sa charge les quarante Pages de la Chambre, qui approchent ordinairement de la personne du Grand Seigneur

Le *Serai-Agafi* a Intendance générale de toutes les Chambres du quartier, du Grand Seigneur, pour ce qui regarde la propreté & les réparations nécessaires. Il a l'œil particulièrement sur le *Serferli-Odasi*, qui est la chambre des Pages qui ont le soin du linge du Grand Seigneur, & qui l'accompagnent dans ses voyages. C'est lui qui ordonne de leurs habits, & de toutes les choses

dont ils ont besoin ; & sa charge eut à peu près comme en France celle de Capitaine du Château du Louvre, puisque c'est à lui à pourvoir généralement à tout ce qui peut contribuer à la propreté & au bel ordre de ce grand Palais. Il a pour Adjoint ou Lieutenant le *Seraïkes-Odafi*, qui est aussi Eunuque, dont la charge est de faire changer tous les six mois les tapis qui sont étendus à terre dans les salles & les chambres du Sérail.

Le *Kaznadar*, ou *Chaznadarbachi* est le Chef & Intendant du Trésor, & à la conduite des Pages de cette chambre. Il ne faut pas entendre le Trésor destiné aux besoins de l'État, & à la paye ordinaire des soldats, & dont le Grand Vizir, & les trois *Tefterdars* ou Trésoriers Généraux ont les clefs & l'Intendance. Le Trésor dont je parle ici est le lieu où l'on tient les joyaux de la couronne, & toutes les autres richesses amassées de père en fils par les Princes Ottomans ; ce que je mettrai bien distinctement en vue dans ma Relation, en ouvrant au lecteur l'un et l'autre trésor. Mais il faut remarquer que le Chaznadarbachi n'a plus que le nom de Chef du Trésor, & même qu'il n'y peut entrer depuis que sous le

règne de Sultan Amurat, les Pages du Trésor s'étant plaints au Grand Seigneur de la mauvaise conduite de cet Eunuque, il accorda à leur prière que le *Chafnadarbach* n'y aurait lus de commandement, & que le *Chaznaketodafi* exercerait à l'avenir sa charge, sans lui en ôter le titre. Mais parce que le nom de *Chaznadarbach* est plus connu & moins rude, je m'en servirai toujours au lieu de l'autre: Et il ne faut pas oublier de dire, que quand le Chef du Trésor sort, de sa charge, il est fait Bacha. Sur ce changement qui a été fait de ces deux officiers du Sérail, il faut remarquer que chez tous les Princes Mahométans, Turcs, Persans, Indiens, & de quelque secte qu'ils puissent être, ce que l'on a fait & établi pendant son règne, son successeur ne le révoque jamais ; et sous le même Sultan Amurat, le Kapou-Agafi ayant fait quelque sottise qui fâcha le Grand Seigneur, il exclut à l'avenir tous les Kapou-Agafi qui sortiraient du Sérail, du privilège de pouvoir être Bachas. Je veux bien rapporter ici à ce sujet un autre exemple de cette maxime, que j'ai vu de mes yeux dans la Cour du Roi de Perse. Ce fut sous le règne de Cha Aban, contre lequel il se forma une conspiration

de quelques Grands de à Cour qui entreprirent d'ôter la vie au Roi,. & de mettre son fils sur le trône. Sur les deux ou trois heures après midi, où chacun en Perse est retiré au *Haram* qui est le quartier des femmes, les conjurés envoyèrent au Palais une vingtaine d'hommes armés avec ordre de tuer d'abord ce qu'ils trouveraient aux portes, qui ordinairement ne sont gardées que par deux ou trois hommes armés d'un bâton, pour aller ensuite assassiner le Roi dans le *Haram*, mal défendu par des Eunuques tant blancs que noirs, ni sont de pauvres soldats. Mais le coup des conjurés fut rompu, & le grand Portier estimé des plus braves de son temps, s'étant trouvé à son poste avec deux de ses valets Georgiens de Nation ; c'est à dire vaillants, comme le sont tous ces peuples, prit le sabre à la main, & repoussa les traîtres si vertement, qu'ils songèrent bientôt à prendre la fuite. Le Roy ayant su cette action, le fit venir devant lui, & après l'a voir loué, ordonna que la charge de Grand Portier demeurait à perpétuité dans sa famille de père en fils. Il ordonna de plus au Maître des Archives d'insérer cette action dans l'Histoire, & voulut qu'on en effaçât son nom

& tout ce qui avoir été fait pendant son règne, si aucun de les Successeurs entreprenait de rien changer à sa volonté, & d'ôter cette charge de la maison du fidèle Georgien.

Le *Kilargibachi* est le Chef des Pages du *Kilar*, qui est le lieu où l'on tient tous les breuvages exquis pour la bouche du Grand Seigneur. C'est une espèce d'Échansonnerie, & le *Kilargibachi* une espèce d'Échanson, qui est aussi fait Bacha quand il fort de charge. Il est de plus le Chef de tous les *Akegis*, qui font les cuisiniers & confituriers, personne ne pouvant entrer dans ces offices que par son ordre ; & il a sous sa charge toute la vaisselle qui est pour le service du Grand Seigneur : cet officier a pour substitut le *Kilarketodafi*. Or ayant dit qu'en sortant de sa charge il est fait Bacha, il est bon de remarquer, que ceux qui sortent du Sérail pour être Bachas, doivent avoir été des quarante Pages de la Chambre, & avoir passé par l'une de ces six charges, de *Chasnaketodafi*, & de *Kilarketodafi* dont j'ai parlé, de *Dogangibachi*, du *Chokadar*, du *Seligdar*, & du *Rikabdar*, dont je parlerai bientôt. Hors de là ils ne peuvent être que *Beys*, ou *Zaïms*, ou *Spahis*, ou tout au plus *Capigibachis* par une grâce singulière du Grand Seigneur

Il en est de même du *Gugombachi*, qui est la seconde personne du Trésor, & de l'*Anakdar-Agafi*, qui est la troisième. Si ces gens là sortent du Sérail avant que d'être admis au nombre des quarante Pages de la Chambre, ils n'ont qu'une paye, dont la plus haute ne monte qu'à deux cents Aspres. Je passe aux autres officiers du Sérail dont il sera parlé dans ma Relation.

Le *Dogangibachi* est le Grand Fauconnier, & sa charge lui donne un beau rang auprès du Prince.

Le *Chokadar* est celui qui porte la robe Royale appelée *Ciamberluc*, ce que nous nommons en France le porte-manteau.

Le *Rikabdar* est celui qui tient l'étrier, quand le Grand Seigneur monte à cheval.

Le *seligdar* est le premier des Pages de la Chambre ; il porte l'Épée du Grand Seigneur aux jours de cérémonie, & l'on choisit ordinairement pour cette charge un des Pages les mieux faits.

Le *Hammangibachi* est le Chef & Intendant des Bains. Quand il sort du Sérail, de même que le *Kamachirbachi* qui est le premier des Pages de Seferli, leur paye par jour est de cent aspres, & s'ils sont de la faveur, elle peut monter jusqu'à

cent cinquante. Il faut remarquer en général, que quand il sort quelqu'un des quarante Pages de la Chambre, pour remplir leurs places on en prend tantôt du Trésor, tantôt de *Kilar*, & tantôt de *Seferli*, ce qui se fait tour à tour. On tire toujours les anciens, & ceux qui les suivaient montent en leur place, ce qui sera mieux expliqué au Chapitre du Trésor.

Le *Chiamacibachi* est le grand Lavandier, ou le Chef de ceux qui blanchissent le linge du Grand Seigneur.

Le *Giritbey* est le Chef de ceux qui s'exercent à tirer de l'arc, & à lancer le javelot ; de quoi il se fait grand exercice tous les Vendredis dans une Place du Sérail destinée à ce divertissement. Voila en peu de mots tout ce qui, regarde les Charges principales du Sérail, possédées par ceux qui ont passé dans les Chambres des Ichoglans.

Les *Eunuques noirs*, dont je n'ai qu'un mot à dire après ce que j'en ai remarqué, sont commis à la garde de l'Appartement des Femmes, & l'on choisit pour cet office les plus laids, & les plus difformes qu'on puisse trouver. Ils sont tous coupés à fleur de ventre depuis Soliman second,

qui voyant un jour a la campagne un cheval hongre qui saillait une jument, jugea de là que les Eunuques qui gardaient es femmes pourraient de même amuser leurs passions ; à quoi il remédia d'abord en leur faisant tout couper, & ses successeurs ont observé cette règle Ils sont en grand nombre, & ont entre eux leurs chambres & leurs règlements comme les Eunuques blancs. Je ne parle point de leurs différents emplois, & le lecteur verra au chapitre du quartier des Femmes, ce qui se peut savoir de certain sur cette matière.

Le *Kiflar-Agafi*, ou comme d'autres le nomment *Kutzlir-Agasi*, c'est à dire en notre langue le *Gardien des Vierges*, est le Chef de tous les Eunuques noir, & va du pair en autorité & en crédit avec le Capi-Aga, qui est le Chef des Eunuques blancs. C'est le Sur-intendant de l'appartement des Femmes, il tient les clefs des portes, & parle quand il veut à l'Empereur. La charge qu'il possède lui attire des présents de tous côtés ; & il ne s'en fait point aux Sultanes par les Bachas & autres personnes qui ont besoin de leur faveur auprès du Sultan, qu'il n'en reçoive en particulier ; ce qui le rend un des plus riches officiers,

& des plus considérables de la Porte.

Je viens aux *Azamoglans*, qui ont le second ordre de la jeunesse dont le Sérail est peuplé, & d'où l'on tire les bas officiers dont je vais donner la Liste.

Les *Azamoglans* de même que les *Icho-glans*, sont, comme j'ai dit, des enfants de tribut qu'on lève sur les Chrétiens, ou pris en guerre sur terre ou sur mer. On choisit les mieux faits & les plus robustes pour le grand Sérail, & ils n'ont ni gages ni profits, à moins qu'ils ne soient avancés à quelques petites charges. Ils n'y peuvent parvenir qu'après plusieurs années de service ; & leurs appointements ne vont alors qu'à sept aspres et demi par jour. Pour ce qui est des simples *Azamoglans* qu'on élève en d'autres lieux, & qui n'entrent point dans le Sérail de Constantinople, toute leur fortune est bornée à devenir Janissaires.

Lors qu'à l'arrivée de ces jeunes garçons à Constantinople on en fait la première distribution dans les Sérails ou Maisons Royales du Grand Seigneur, on en laisse aussi quelques-uns dans la ville pour apprendre des métiers, & d'autres sont envoyés en mer pour servir de matelots & se rendre experts dans la navigation, où

ils parviennent à quelques charges. Mais pour ne parler que des seuls Azamoglans du grand Sérail, on les emploie à divers offices, & l'on en fait des *Boftangis*, des *Capigis*, des *Atagis*, des *Halvagis*; & des *Baltagis*, ce que j'expliquerai au Lecteur en peu paroles.

Les *Boftangis* sont ceux que l'on emploie dans les jardins du Sérail d'entre lesquels on tire ceux qui doivent ramer sur les brigantins du Grand Seigneur, quand il veut se divertir à la pêche, ou se promener sur le canal. Ceux qui montent sur les brigantins, & qui rament à la droite, peuvent parvenir à la charge de *Boftangi-bachi*, qui est une des plus considérables du Sérail : mais ceux qui rament à la gauche ne peuvent entrer que dans les petits emplois qui se donnent dans les jardins. S'il arrive que l'un d'eux à force de tirer rompe sa rame en présence du Grand Seigneur, sa Hautesse lui fait donner sur le champ cinquante écus, & fait aussi distribuer quelque argent aux autres toutes les fois qu'il monte sur son brigantin. Leur plus grande paye après avoir servi quelques années, est de sept aspres & demi par jour, outre le vêtement & la nourriture qu'ils ont tous également.

Le *Boftangibachi* a l'Intendance générale

de tous les jardins du Grand Seigneur, tant de ceux de Constantinople que du voisinage, & commande à plus de dix mille Bostangis qui sont employés à leur culture. Quoi qu'il soit tiré du bas étage des Azamoglans, son pouvoir ne laisse pas d'être grand, & sa charge une des plus belles & des plus considérables de la Cour. Elle l'approche de la personne du Prince, à qui il peut parler familièrement quand il le conduit sur mer, étant assis au gouvernail du brigantin où monte le Grand Seigneur, qui s'en sert le plus souvent pour porter ses ordres à quelque Bacha quand il veut avoir sa tête. Tous les Grands de la Porte le redoutent, & tâchent de gagner son affection par leurs présents, parce qu'il leur peut rendre de bons ou de mauvais offices auprès du Prince qu'il gouverne seul dans ses promenades. Comme il est à ses épaules le timon du brigantin à la main, avec le privilège de s'asseoir en sa présence pour le gouverner plus aisément, il peut alors l'entretenir des affaires de l'État & de la conduite des Bachas, & selon sa passion ou son intérêt & lui dire nettement comme les choses se passent ; ou les tourner de la manière qu'il le trouve bon. Enfin s'il est bien avant dans la faveur il

peut avoir un des grands Gouvernements, & devenir Bcha de Bude, de Babylone, ou du Caire, & même Grand Vizir, qui est la première Charge de l'Empire.

Les *Capigis* sont les Portiers ou Gardes des Portes du Sérail, c'est à dire de la première & de la seconde Cour : car celle de la troisième qui donne entrée au Sérail intérieur est gardée par les Eunuques. Le chef des *Capigis* est appelé *Capigibachi*, qui à sous lui d'autres officiers qui portent le même nom, & dont le Grand Seigneur se sert aussi pour porter ses ordres. Le *Capi-Aga* est par dessus tous.

Les *Atagis* sont les cuisiniers du Sérail, sur lesquels comme sur les *Halvagis* le *Kilargibachi* a plein pouvoir. Chaque cuisine a son *Atagibachi*, c'est à dire son chef que nous nommons Écuyer : le *Moutbak-Emin* est l'Intendant qui fournit les cuisines de tout ce qui leur est nécessaire, ayant soin aussi de la Table des Ambassadeurs, selon qu'il lui est ordonné par le Grand Vizir.

Les *Halvagis* sont les Confituriers, dont j'aurai lieu de parler plus amplement. C'est aussi le même nom que l'on donne à ceux qui servent

les Grands du Sérail, & qui ont permission d'en sortir & d'y rentrer quand ils veulent.

Les Baltagis sont des gens robustes employés à porter tous les fardeaux, comme nos Porte-faix & fendeurs de bois. *Baltagi* veut dire proprement un homme de travail qui se sert de la cognée.

Le *Hafteler-Agasi* est le Chef de l'Infirmierie, qui prend garde à tout ce qui entre & sort, & sur tout qu'il n'y entre point de vin.

Je dois aussi parler dans ma Relation de l'*Emirabourbachi* & de l'*Ekmüigibachi*, qui sont deux officiers du Sultan, mais qui ont leur demeure hors du Sérail.

L'*Emirabourbachi* est le Grand Écuyer, qui marche devant le Grand Seigneur quand il se montre en public, & dans toutes les cérémonies.

L'*Emmiggibachi* est le Grand Panetier ou chef de la Paneterie, qui a l'Intendance de tout le pain qui se mange dans le Sérail. Ces deux charges ne se donnent point à aucun de ceux qui demeurent dans le Sérail, mais à des gens de dehors, qui ont la liberté d'entrer & de sortir à toute heure.

J'aurai enfin occasion de parler du Carigibachi, & du camp de la petite Tartarie, & j'ai

quelques observations curieuses à faire sur tous les deux.

Le *Caragi-Bachi* est le chef de ceux qui lèvent les tributs ; & c'est de lui comme du *Gemmerobachi* ou Grand Douanier, & du *Bazarcaubachi* ou chef des marchands, dont le Grand Seigneur se sert pour faire des avances quand il a besoin d'argent, & qu'il n'y en a point dans le Trésor public, ne voulant pas qu'on touche au Trésor secret. Il faut nécessairement qu'ils en trouvent, & il ne leur est pas difficile, parce que tous les tributs, douanes, & autres impôts que l'on doit au grand Seigneur, il n'en est payé qu'à la fin de l'année, & ces officiers se font payer au commencement. Toutes sortes de gens de quelque Religion qu'ils soient, hors de la mahométane, sont tenus de payer le tribut sans aucune exception, depuis qu'ils sont habitués dans l'Empire, & qu'ils ont atteint l'âge de seize ans ; & ce tribut par tête est de 550 aspres vieilles, qui ne haussent ni ne baissent demeurant toujours sur le même pied de 80 pour une piastre, ce qui revient à 5 écus & $\frac{5}{8}$ de notre monnaie. Tous les autres chrétiens qui viennent dans l'Empire pour négocier, ou pour affaire quand ce ne serait que pour un jour, on les fait

payer dès la première ville où ils arrivent. Les Grecs étrangers, comme de la Moscovie ou autres lieux, payent 350 aspres. Les Arméniens qui viennent de la Perse, de la Géorgie, de la Mingrélie & d'autres pays ne sont taxés qu'à 300. Pour les chrétiens que l'on appelle *Frangnis*, ils ne payent rien ; & cela a bien donné de la peine aux ambassadeurs de l'Europe, principalement à l'ambassade de France, se trouvant plus de Français habitués en Turquie, que de pas une autre nation. Comme les Turcs ne font leur année que de douze lunes, la notre se trouvant de près de douze et demi, ils ne font payer que pour douze lunes. Mais en revanche & pour ne rien perdre, de trente-trois en trente-trois ans, ils font payer le double cette trente-troisième année, & sont très économe du bien de leur maître.

Il n'y a que deux Princes au monde qui portent le nom de *Cam*, l'Empereur de la grande Tartarie, & le roi des petits Tartares vassal des monarques Ottomans. C'est de la condition présente de ce dernier dont il faut que j'instruise le lecteur. Quand le Cam de la petite Tartarie entre dans le gouvernement, il vient prêter serment de fidélité au Grand Seigneur, & les Turcs ne le

tiennent que comme un Gouverneur de Province, ou tout au plus que pour un Prince vassal. Mais ceux du pays, les Moscovites, les Polonais, les Georgiens, les Mingréliens, & autres peuples du voisinage le traîtent de roi quand ils lui écrivent. Le Grand Seigneur use de beaucoup de politique envers le Cam, de peur qu'il ne se révolte, & ne se rende plus puissant qu'il n'est en s'alliant des Princes voisins. Car il faut remarquer que la petite Tartarie, dont la ville de Cassa proche du détroit Cimérien est la capitale, n'est pas un pays conquis par les armes des Ottomans. Ses anciens rois se mirent seulement sous la protection du Grand Seigneur, qui les y reçut à condition que quand le père mourrait, son fils ou le plus proche parent. Son successeur ne pourrait entrer au gouvernement, qu'il ne vint prendre l'investiture à la Porte, & prêter serment de fidélité au Grand Seigneur, s'obligeant de se rendre auprès de lui à ses premiers ordres. Le Grand Seigneur promet en revanche qu'il n'en établirait jamais d'autre que leur race pour commander dans la petite Tartarie ; & comme il y a deux branches de cette famille, il en tient toujours une en exil dans l'île de Rhodes, pendant

que l'autre gouverne. Mais si après quinze. ou 20 ans il a quelque soupçon que celle-ci se veuille rendre absolue, il fait venir le Cam & ses enfants quand il en a, & les envoyant à Rhodes, en tire celui qui y était exilé pour l'envoyer régner à son tour quelques années. La forme de son serment se verra au chapitre sixième de ma Relation où je parle de la salle d'audience, & de la manière dont ce Prince y est reçu.

Il me reste à parler du *Moufti*, des *Cadilefquers*, & des *Cadis*, & des autres gens de la Loi, ce que je ferai en peu de mots. Il suffit de remarquer ici en général, que les Turcs tiennent que les lois civiles font partie de la Religion, & que leur ayant été données par leur prophète, elles viennent de Dieu, & demandent une obéissance aveugle. C'est de cette manière qu'ils sont retenus dans le devoir, & qu'ils obéissent aux lois autant par un principe de la religion & de conscience, que par la crainte des châtimens, & ils ne s'éloignent pas fort de nos maximes chrétiennes. Les *Mouftis* & les *Cadis* passent donc indifféremment sous le nom de gens de la loi ; comme si nous ne faisons qu'un même ordre de nos théologiens & de nos jurisconsultes, & dans les

causes civiles & criminelles le Moufti est bien souvent consulté.

Le *Moufti* est le chef honoraire de la loi dans tout l'Empire, & tenu pour l'interprète de l'Alcoran. Je parle du grand Moufti de Constantinople, qui est le plus estimé & le principal de tous. Car il, y en a plusieurs autres en Turquie, sur les Imans ou prêtres il n'y a aucune juridiction ; chacun d'eux ne reconnaissait en toutes choses que le Magistrat, & n'y ayant point entre eux de supériorité ecclésiastique. Cela n'empêche pas que le grand Moufti ne soit honoré de tous les autres, & en très grande vénération parmi les Turcs. Le Grand Seigneur ne donne jamais cette place qu'à un homme très capable & de grande probité ; il le consulte souvent dans les affaires les plus importantes, il suit toujours ses avis, & il n'y a que lui au monde devant qui il se lève pour le recevoir.

Les *Cadilefquers* suivent le Moufti, & sont Juges, Avocats de la milice, les soldats ayant se privilège de n'être jugés que par eux, ce qui les fait aussi appeler Juges des armées. Il n'y en a que deux dans tout l'Empire, le *Cadilefquer de Romanie*, & le *Cadilefquer de Natolie*, qui ont

le plus de crédit après le Moufti, & ils ont séance au Divan immédiatement après le Grand Vizir.

Les *Mollahs* ou *Moula-Cadis* sont les juges des grandes villes, qui reçoivent leur commission des Cadilesquers, auxquels on peut appeler de leur sentence dans le civil seulement : car pour ce qui est du criminel la cause est bientôt vidée, & le moindre juge condamne à mort en dernier ressort.

Les *Cadis* sont au-dessous des Mollah, & doivent avoir connaissance des lois & des coutumes du pays. Ils ont encore sous eux des *Naïps*, qui rendent la justice dans les villages, & toute cette justice est brièvement administrée sans aide ni de Procureurs, ni d'Avocats.

Les *Imans* sont les prêtres des Turcs, & comme les Curés de leurs mosquées, où ils veillent que toutes choses se fassent avec ordre, & dans des temps ordonnés.

Les *Hogias* sont les Docteurs de la Loi, & comme les régents & les Précepteurs de la jeunesse.

Les *Scheiks* leur tiennent lieu de Prédicateurs, & leur font des exhortations publiques.

Les *Muezims* sont ceux qui crient sur les

40 RELATION DU SÉRAIL

tours de la Mosquée pour appeler le monde à l'heure de la prière, les Turcs ne se servant point de cloches, ni même les chrétiens dans le Levant.

Les *Dervis* sont des religieux Turcs qui vivent pauvrement, & *Dervis* aussi veut dire *pauvre*. Ils sont la plupart ridiculement vêtus, & tous généralement de grands hypocrites.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES
D'OR ET D'ARGENT,
ET DES PETITES MONNAIES
qui ont cours dans la Turquie ;

*Avec l'histoire du Commerce des pièces
de cinq sols qui a été aboli.*

L n'y a que deux espèces d'or, qui aient cours dans tout l'Empire des Turcs l'une qui est du pays, l'autre qui est étrangère. La première est le *scheref*, appelé autrement *Sequin* ou *Sultanin*, & cette espèce vaut à présent six francs de notre monnaie, quoi que ci-devant elle n'ait valu que cent sols, & même que quatre francs.

Les *scherifs* viennent d'Egypte, & le Caire est le seule ville de l'Empire où l'on bat de l'or.

Cet or se tire du Royaume des Abyssins, & voici de quelle manière on l'apporte au Caire. La quantité n'en est pas égale toutes les années, & quand les passages sont fermés, soit par la guerre, soit par des pluies extraordinaires qui inondent les Campagnes, il ne vient que peu d'or en Egypte en ce temps-là. Dès que tous les empêchements cessent, & que le commerce est libre, on voit arriver au Caire, & même à Alexandrie plusieurs Abyssins, qui apportent l'un deux livres d'or, l'autre quatre, plus ou moins chacun selon son pouvoir. Ces pauvres gens courent mille risques dans leurs voyages, & c'est une merveille comme ils peuvent en venir à bout. Il y en a quelques-uns sont des terres d'où sortit la Reine de Saba, & que l'on appelle aujourd'hui le Royaume de Sabour. D'autres viennent de plus loin, & ils ont quelques fois à marcher quinze journées sans pouvoir boire que de très méchantes eaux & fort nuisibles à la santé ; ce que j'ai éprouvé en traversant les déserts de l'Arabie. Si par hasard ils trouvent quelque cabane où l'on a tué un éléphant, c'est pour eux de quoi faire bonne chair. Après cela il ne faut pas s'étonner de la courte vie de ces misérables gens, dont le corps

se ruine dans ces voyages & qui la plupart ne vont guère au delà de quarante ans. Il en est de même de ceux qui vont négocier avec les Portugais aux côtes de Melinde & de Mozambique ; les mauvaises eaux qu'ils sont contraints de boire en chemin les rendent hydropiques dès l'âge de vingt-cinq ans, & en général tous les peuples du Royaume de Sabour ont la jambe droite enflée, & ne pouvant guère vivre que trente-cinq ans.

C'est une merveille de voir la fidélité avec laquelle ces pauvres Abyssins se portent dans le commerce. Tant ceux du Midi qui sont chrétiens, que ceux du Nord qui touchent l'Egypte & qui sont Mahométans, après avoir pris des marchandises qui leur sont propres pour la valeur de l'or qu'ils ont apporté, si on leur en fournit au delà, à payer à retour de voyage & sur leur seule parole, on peut s'en tenir sûr & dormir fort en repos. Car s'il arrive qu'un de ces Abyssins qui est débiteur meure en chemin, quelqu'un de ses parents ou amis qu'il instruit de ses affaires, apporte de l'or au prochain voyage pour la marchandise qui est due, & jusqu'à cette heure il n'y a point de marchand qui puisse se plaindre d'avoir jamais rien perdu avec aucun d'eux.

Tout ce qu'il y a à craindre est la rencontre qu'ils peuvent faire de leurs ennemis, qui les volent & les tuent, & ce qui s'est vu plusieurs fois, & particulièrement du côté du Midi, y ayant moins de danger vers le Nord.

Les espèces d'or étrangères qui ont cours en Turquie, sont les ducats d'Allemagne, de Hollande, de Hongrie, & de Venise. Ils y sont fort recherché, & on en paye jusqu'à six livres dix sols, & à six livres quinze sols pièce, pour les porter aux Indes où l'on en fait grand commerce, comme je dirai dans mes Relations de l'Orient. Depuis quelque temps les ducats de Venise ont un peu baissé, & l'on s'est aperçu qu'ils ne sont pas à si bon titre que ceux d'Allemagne.

Il sera souvent parlé de bourses dans cette Relation du Sérail. Une *bourse* est une somme de cinq cents écus, & c'est de ces bourses dont le Grand Seigneur fait ses présents ordinaires. Mais une bourse d'or de quoi il régale ses Sultanes & ses favoris, est de quinze mille sequins, ou de trente mille écus. Un *Kizé* est aussi un sac de quinze mille ducats.

Dans tout l'Empire Ottoman on ne voit point de monnaie de cuivre, & les seules espèces

d'or & d'argent y ont cours. Il est vrai qu'on y en passe quelques-unes d'argent à fort bas titre, principalement les *Roup*, qui sont des quarts de réale qu'on bat en Pologne ; & avec l'aide des Juifs, les Bachas dans leurs Gouvernements contrefont des espèces étrangères qui sont toutes altérées.

Il en est des espèces d'argent en Turquie, comme des espèces d'or. Il y en a que l'on bat dans le pays, comme l'*Aspre* & le *Parasi*, qui sont la plus petite monnaie ; & il y en a d'étrangères, comme la réale d'Espagne, & les richdales d'Allemagne & de Hollande.

Un *Aspre* est la plus petite des monnaies qui ci-devant valait huit deniers comme étant de bon argent, & la taxe était de 80 pour l'écu. Mais dans les provinces éloignées, les Bachas & les Juifs en font faire une si grande quantité de fausses, qu'à présent on donne pour un écu jusqu'à six-vingt aspres.

Un *Parasi* est une autre espèce de monnaie qui vaut quatre aspres, & qu'on bat au Caire.

Groche est l'écu ou la réale d'Espagne appelée autrement le pièce de (illisible).

Afelani la richdale marquée au Lion de Hollande. Après quoi suivent les pièces de quatre réales, de deux réales, & d'une réelle, & ci-devant nos pièces de cinq sols, dont il s'est fait un grand commerce en Turquie. C'est une chose que tout le monde n'a pas bien su, & l'histoire n'en sera peut-être pas désagréable au Lecteur.

Un Marchand de Marseille envoya sans dessein à un facteur qu'il tenait à Smyrne, pour deux ou trois cens écus de pièces de cinq sols qui sortaient de la monnaie, parmi d'autres espèces d'argent pour l'achat de quelques soies. Les Turcs trouvèrent ces petites pièces si belles, & en devinrent d'abord si amoureux, qu'ils crurent que c'étaient des octaves de réelle, & qu'ils se contentèrent d'en recevoir huit pour un écu. Le facteur voyant cela écrivit à Marseille, d'où on lui en fit tenir pour une assez grosse somme, & il y gagna beaucoup. Si nos Français s'étaient contentés de cet honnête profit, le commerce de ces pièces qui a cessé par l'excès des fraudes qui s'y sont commises, durerait encore, & leur aurait été avantageux. Les Turcs ne voulaient plus négocier en d'autres espèces que celles-là, & dans le paiement des armées, pour contenter les

soldats il leur en fallait donner. Un jour rentrant de Perse en Turquie, je fus persécuté de plusieurs femmes qui voulaient que je leur donnasse des *Temins* (c'est ainsi que l'on appelle cette monnaie) & je ne pus jamais avoir à manger pour d'autre argent.

Nos Marchands François gagnèrent donc d'abord cinquante pour cent, ne donnant en Turquie que huit de ces pièces pour un écu, de douze qu'ils en recevaient en France. Mais les autres peuples de l'Europe, Anglais, Hollandois, Italiens envieux de leur bonheur, vinrent leur couper chemin, & portant leurs plaintes au grand Vizir, ce Ministre ordonna qu'à l'avenir on donnerait douze de ces pièces pour un écu, ou bien qu'elles n'auraient plus de cours, & que tout ce qui s'en trouverait dans les vaisseaux serait confisqué. Les François n'en demeurèrent pas là, & comme il fallut subir l'arrêt du Vizir, ils s'avisèrent de faire battre de ces pièces où il n'y avait pas pour quatre sols de bon argent, ce qui était un profit considérable de vingt-cinq pour cent. Il se passa quelques temps avant que les Turcs eussent découvert la fraude ; ce leur était assez que le coin fut beau & qu'ils les vissent bien blanches ; & les femmes & filles de basse

condition en faisaient l'ornement de leur coiffure; autour de laquelle ils attachaient ces belles petites pièces qui leur venaient battre sur le front, comme les riches y attachent des pièces d'or. Nos Marchands pour venir à bout de leur dessein, furent obligés d'aller chercher des États où il leur fut permis de trafiquer de ces pièces-là. Ils eurent d'abord recours à celles de Dombes, d'Orange & d'Avignon, & passant en Italie furent donner de l'occupation pour quelque temps à celles de Monaco & de Maffe. Mais s'étant aperçus que les Turcs aimaient beaucoup mieux les pièces qui portaient le visage d'une femme, & ces Princes ne voulant pas leur permettre de faire battre chez eux à si mauvais titre, ni au coin de la Princesse de Dombes, ils jetèrent les yeux sur quelques Châteaux enclavés dans les Terres des Génois & relevant de l'Empire, où ils obtinrent ce qu'ils souhaitaient à des conditions qu' n'étaient pas désavantageuses aux Seigneurs de ces lieux-là. Les pièces qu'ils firent à Orange étaient aussi assez recherchées & plaisaient aux Turcs, parce que le coin en était beau & fort net : mais celles du légat d'Avignon n'eurent pas grand cours, le visage n'en étant pas

fort bien fait, & la croix pendue au col déplaisant aux Turcs. Si l'on se fut contenté dans ce négoce de vingt-cinq pour cent, il aurait pu continuer ; & le profit eût été considérable : mais peu à peu la chose vint à l'excès, & enfin il ne se trouva pas pour un sol d'argent fur chaque pièce. Nos Français pour les mieux faire passer en donnèrent dix-huit & jusqu'à vingt pour l'écu, à quoi les gros marchands de Constantinople, d'Alep, de Smyrne, & d'autres villes de commerce, trouvaient bien leur compte, n'en donnant que douze ou treize pour valeur d'écu dans les paiements qu'ils faisaient aux petits négociants des Provinces de l'Empire pour les marchandises qu'ils apportaient. Hors de la Turquie il ne se débitait point de cette fausse monnaie, & les Arméniens n'avoient garde de s'en charger parce que tout l'argent qui entre en Perse est porté d'abord aux monnaies des frontières, pour être fondu & battu en *Abassis*, dont on fait le compte eu marchand selon le titre de son argent que l'on a examiné, & de cette manière on ne peut faire de fraude. On en use de même dans tout l'Empire du monde il est le seul qui fait battre au plus haut titre toutes les espèces d'or & d'argent

sans y souffrir le moindre alliage.

Les Marchands Génois voyant que les nôtres réussissaient au commencement dans leur commerce, voulurent les imiter en d'autres espèces, & firent battre jusqu'à deux ou trois cent mille ducats qu'ils portèrent en Turquie ils n'en eurent pas le succès qu'ils espéraient ; l'or en était si altéré que la tromperie fut aussitôt découverte, le Consul & le Capitaine du vaisseau en furent en peine, & les intéressés sauvèrent ce qu'ils purent de ce débris,

Les Allemands voulurent être aussi de la partie, en prenant une autre route le long du Danube jusqu'à ces embouchures, d'où par la mer noire ils gagnaient Constantinople. Avec leurs marchandises qui n'étaient la plupart que de la quincaillerie de Nuremberg, assez propre pour tous ces peuples qui bordent le Pont-Euxin, ils portèrent une quantité de *Roups* ou quarts de réale au coin de Pologne qui donnaient dans le vue, & étaient des espèces assez commodes pour les marchands, si elles n'eussent été que peu altérées. Mais les Italiens ne devaient pas avoir la honte que les Allemands eussent mieux réussi qu'eux en cette rencontre, & ni les uns ni les

autres n'eurent pas assez d'adresse pour tromper les Turcs.

Je reviens à nos Français dont il est temps d'achever l'histoire. Dans la chaleur de leur commerce, & tandis qu'ils eurent le vent bon, ils ne se contentèrent pas d'enlever les plus belles marchandises, ils achetèrent encore toutes les sortes de bon argent qu'ils purent trouver, & le portèrent en France pour continuer de faire leurs fausses pièces. Ce négoce alla si avant dans toute l'étendue d'un si vaste Empire, & il s'y est répandu, une si prodigieuse quantité de cette fausse monnaie, qu'il s'est vu par les registres des Douaniers, que le débit en est monté à cent quatre vingt millions sans compter ce qui n'est pas venu à leur connaissance, & ce que des matelots & autres particuliers leur ont pu cacher.

Les autres négociants de l'Europe qui n'apportaient que de bon argent, ayant crié contre ce désordre, & porté une seconde fois une seconde fois leurs plaintes au grand Vizir, les Turcs enfin ouvrirent les yeux ; & ce premier Ministre ayant compris que si la chose continuait, dans peu de temps au lieu d'argent il n'y aurait que du cuivre dans l'Empire, fit défense d'apporter davantage de ces pièces de cinq sols, sur peine de confisca-

tion & de grosse amende à ceux qui oseraient y contrevénir.

Ce décret & cette défense du grand Vizir, ne purent dégoûter les soldats qui servaient en Candie de ces petites pièces dont la beauté les charmait. Quoi qu'on leur put dire ils ne voulurent jamais être payés en d'autres espèces, & quelques mutins commençant à se fâcher, on fut contraint d'envoyer promptement des galères à Smyrne, & en quelques autres villes de commerce, pour enlever ce cette monnaie tout ce qu'on pourrait y trouver. La quantité surprenante de ces fausses pièces dispersées dans toutes les Provinces de l'Empire Ottoman s'est évanouie, elles sont devenues rouges & n'ont plus de cours.

Au commencement du décret de cette fausse monnaie, & la nouvelle n'en ayant pas encore été portée jusqu'aux pays étrangers, un nommé *Boulin* engagea tout ce qu'il avait pour faire une partie de vingt-cinq mille écus de ces pièces de cinq sols si extraordinairement altérés, & où il n'y avait guère d'argent que ce qu'il en fallait pour les blanchir. Il arriva à Smyrne où j'étais alors, & où il apprit qu'il n'y avait plus lieu de débiter sa mauvaise marchandise. Toutefois il

crut qu'il s'en pourrait défaire s'il se rendait promptement à Constantinople, où on l'assura que quelques-uns en prenaient encore depuis le décret. Ne voulant pas hasarder le tout sur mer, il en envoya par terre pour quatre ou cinq mille écus qui furent volés auprès de Burse, & porta la plus grosse partie à Constantinople dans un vaisseau Hollandais, de quoi il eut encore lieu de se repentir. Après l'avoir exposée à la Douane pour en acquitter les droits, le grand Douanier lui dit qu'il pouvait revenir dans deux ou trois jours pour reprendre ce qui lui appartenait, & il ne fût pas plutôt parti qu'il fit fondre le tout en sa présence. La séparation faite, sur vingt mille écus que montait la partie, il ne se trouva pas pour le quart d'argent, & le marchand venant retrouver le Douanier tomba de son haut, dans la crainte qu'il eut qu'un sévère châtement ne suivit la fraude dont il était visiblement convaincu, voyant tant de crasse d'un côté, & si peu d'argent de l'autre. Mais les Turcs. Ne sont pas si rigoureux qu'on se l'imagine, le tout lui fut rendu, il ne fut pas même mis à l'amende, & on lui ordonna seulement de se retirer.

Il est certain que les peuples de l'Europe plus

raffinés que les Levantins, & qui la plupart ne recherchent pas fort la sincérité dans le commerce, ont appris aux Turcs plusieurs fourbes qu'ils ignoraient, ou qu'ils ne pratiquaient pas, sur tout depuis que les Grenadins chassés d'Espagne furent s'épandre en plusieurs Provinces du Levant. Avant ce temps là on pouvait se reposer sur leur bonne foi ; mais aujourd'hui en traitant avec eux il faut se tenir sur ses gardes, tant l'exemple du mal a de force pour corrompre les esprits. Et nous ne devons pas nous étonner de cette ancienne franchise des Turcs dans le commerce, puisque de pauvres Abyssins qui partent du fond de l'Éthiopie pour négocier au Caire, & les Idolâtres même dans les Indes, trafiquent entre eux & avec les étrangers avec une entière & inviolable fidélité.

CHAPITRE I.

De l'étendue & des dehors du Sérail.

SOMMAIRE.

Origine du nom de Sérail commun à toutes les Maisons Royales, & en Turquie, & en Perse. Assiette admirable du Grand Sérail de Constantinople. Son étendue, sa figure & ses dehors. Artillerie mal en ordre ; & canonniers peu savants. Séjour agréable de soi-même, & que la contrainte rend ennuyeux.

LE Sérail du Grand Seigneur dont j'entreprends le description, est le Palais où les Princes Ottomans tiennent ordinairement leur Cour. Toutes les Maisons Royales, & en Turquie, & en Perse ont le même nom, qui tire son origine du mot Serrai, qui signifie Hôtel en langue Persane. Le Grand Seigneur a plusieurs

Sérails dans les Provinces de son Empire, & les principaux font ceux de Burfe & d'Andrinople, deux résidences assez ordinaires de ce Monarque selon la conjoncture de ses affaires.

Sans sortir de Constantinople, on y voit trois Sérails qui ont chacun leurs différentes beautés. Le vieux Sérail est le Palais où se retirent les femmes qui ont servi aux Prédécesseurs du Prince régnant, & d'où elles ne sortent point que pour être mariées. Le Grand Seigneur n'y va que rarement, & que lors qu'il est chagrin, pour y passer quelques jours de solitude. Le Sérail de l'Hippodrome, que fit bâtir Ibrahim Bacha, gendre & favori de l'Empereur Soliman second, sert aujourd'hui d'Amphithéâtre, pour des fêtes publiques, des jeux, des combats, des carrousels, & particulièrement pour la circoncision des Princes Ottomans, qui est le Grand Sérail dont je fais la Relation, & à qui ce nom est principalement affecté, sans qu'il soit besoin d'y ajouter autre chose pour le distinguer de tous les autres. Je m'arrêterai peu à la structure des bâtiments qui n'ont rien de fort extraordinaire, & j'infiltrerai plutôt sur ce qui se passe de particulier dans chaque appartement de ce grand Palais.

Le grand Sérail est un vaste enclos qui vient aboutir à cette pointe de terre où fut bâtie l'ancienne Byzance, sur le Bosphore de Thrace & à la jonction de la Mer Égée & du Pont-Euxin, qui font la beauté & la richesse de Constantinople. Cette grande ville, quelque vent qui règne, reçoit à toute heure des rafraîchissements de l'une ou de l'autre mer, & le Sérail qui s'avance dans le canal qui les joint, se ruent le premier des avantages qu'on en peut tirer.

Cet enclos fait un triangle, dont l'un des côtés est appuyé de la terre & touche la ville, & les deux autres sont battus de la mer, & d'une rivière qui s'y jette. Ce triangle est inégal, & si on le divise en huit parties, de côté de la terre en emporte trois, & les cinq autres sont pour les deux de la mer. Son circuit est environ de trois milles d'Italie, ou d'une de nos lieues communes. Et ce Palais est fermé partout de hautes murailles, flanquées du côté de la mer de tours carrées dans une assez grande distance les unes des autres, & du côté de la ville de tours rondes qui sont plus voisines, depuis la grande porte du Sérail qui regarde Sainte Sophie jusqu'à la mer où l'on passe pour aller à Galata. C'est dans ces tours

que l'on tient la nuit des Azamoglans, pour prendre garde que personne n'approche de Sérail ni par mer ni par terre, & au besoin ils peuvent mettre le feu à quelques pièces d'artillerie, que l'on tient toujours chargées sur un quai de cinq toises de large qui règne le long du Sérail.

Sur l'une de ces tours à cent pas ou environ de la grande porte du Sérail en descendant pour passer à Galata, on a pratiqué un cabinet où le Grand Seigneur va quelquefois pour se divertir, & pour voir passer le monde sans être vu. Plus bas & sur le bord de la mer il y a un grand couvert, sous lequel comme dans un petit havre on tient les Caïcs ou brigantins, où le Prince va se promener quand l'envie lui en prend.

Tout proche de là suivent dans l'enclos les loges des Boftangis destinés à la conduite des brigantins ; & plus loin en tirant à la pointe du Sérail qui regarde Scudaret, est le quartier du Boftangibachi, Intendant des jardins du Sérail, & de tous les autres qui appartiennent au Grand seigneur.

Sur le quai dont j'ai parlé qui règne le long des murs du Sérail se trouvent rangés quarante ou cinquante pièces de canon de différente grandeur, & il y en a de tel calibre qu'un homme y

pourrait entrer. Vis à vis & au milieu du canal se voit une tour bâtie sur une roche, que les Turcs nomment *Quizler-boulefi*, ou la tour des vierges. Elle est gardée par des Bostangis, & a ses canons à fleur d'eau, qui défendent mieux le détroit que ceux de la pointe du Sérail, qui la plupart sont sans affûts & hors d'état de servir. D'ailleurs ils manquent de bons canonniers, & si toute cette artillerie était bien montée & gouvernée par d'habiles gens, elle tiendrait bien mieux en bride tout ce qui vient de la Méditerranée & de la mer Noire.

A quelques pas du lieu où ces canons sont rangés, coule une fontaine qui sort du Sérail, & jette quantité d'eau pour la commodité des vaisseaux qui mouillent tout proche & en viennent prendre, n'étant permis à qui que ce soit de mettre pied à terre de ce côté là que pour ce sujet. Près de cette fontaine on voit un salon assez bien enjolivé, où le Grand Seigneur se rend, quand son armée navale va en mer, & quand elle en revient, & lors qu'il veut prendre le divertissement de la promenade ou de la pêche.

Mais c'est assez parler du dehors, il faut venir au dedans, & considérer plutôt ce qui se passe dans chaque appartement du Sérail que la

structure des bâtiments, qui n'ont rien, comme j'ai dit, de fort magnifique, quoi que puissent inventer des gens qui en ont fait en ma présence de belles peintures sur leur seule imagination. J'ai vu du Sérail tout ce qu'un étranger en saurait voir, & je l'ai vu plusieurs fois en divers voyages, ayant considéré à loisir les deux premières cours, le Divan & la salle d'audience, sans y avoir pu remarquer de grandes beautés. Il y a (je l'avoue) quantité de marbre & de porphyre dans tous les appartements sont très confus, tout y est irrégulier, la plupart des chambres ne reçoivent que peu de jour, & n'ont pour tout ornement que d'assez riches tapis qui en couvrent le plancher, & des carreaux de brocard d'or & d'argent, dont quelques-uns sont relevés d'une broderie de perles. Mais au fond & à prendre les choses en général, si les murs & les tours qui font l'enclos du Sérail ressemblent plus à une prison qu'à une maison Royale, les appartements qui la composent n'ont point aussi cette richesse & cet air riant de nos palais ou de France ou d'Italie, & n'offrent rien de quoi arrêter longtemps la vue d'un curieux. Tout ce qui pourrait rendre le Sérail un agréable séjour, est l'avantage

de son assiette, et l'on ne peut en effet s'en imaginer une plus belle. Car il regarde le soleil levant, & tient tout le haut, & le le penchant d'un tertre depuis Sainte Sophie jusqu'au canal. Les bâtiments occupent le lieu le plus élevé, & des deux mers qui se viennent joindre à la pointe du Sérail, d'où le Grand Seigneur peut voir à la fois l'Europe & l'Asie, où il étend bien avant sa domination. Mais enfin il n'y eut jamais de belle prison, & il n'y a guère de gens dans le Sérail qui n'aimassent mieux une cabane & la liberté, que d'être continuellement enfermés dans un Palais sous une si rude discipline.

CHAPITRE II

De la première Cour du Sérail, & particulièrement de l'Infirmerie.

SOMMAIRE

Règlements de l'Infirmerie du Sérail. Difficultés d'y faire entrer du vin. Adresse de quel-

ques gens pour y être reçus sans être malades. Vice abominable commun dans tout l'Orient. Efforts inutiles pour en arrêter le cours. Action sacrilège de deux Ichoglans. Bûchers du Sérail. Grands profits de ceux qui en ont la charge. Exercice du Girit. Libéralités du Grand Seigneur. Fausse modestie des Grands de la Porte.

DE plusieurs portes qui donnent entrée dans le Sérail, tant du côté de la mer, que du côté de la terre, celle qui regarde Sainte Sophie est la principale. Elle est toujours ouverte, les autres ne l'étant que selon la volonté du Grand Seigneur. On découvre un grand portail qui n'a rien de magnifique, & où l'on voit seulement des lettres peintes en or à feuillages & compartiments de l'Arabesque. Cette porte est gardée par cinquante Capigis, qui ont pour armes l'arquebuse, la flèche & le cimenterre, & donne entrée dans la première Cour du Sérail, qui est de quatre cent pas de long, & de cent de large sans être pavée.

A main droite de cette première cour s'étend un grand corps de logis qui contient plusieurs

chambres, & sert d'infirmierie à tout le Sérail. La porte en est gardée par un Eunuque qui a sous lui bien des gens employés au service des malades, à qui selon leur qualité on donne des quartiers convenables dans cette maison, où ils peuvent être mieux assistés qu'en ceux que leur indisposition les oblige de quitter. Les deux premiers Médecins, & les deux premiers Chirurgiens, qu'ils appellent *Hequinz-bachi*, & *Geirah-bachi* font tous les jours leurs visites & à des heures réglées. On ne peu s'imaginer de plus bel ordre que celui qui s'observe en ce lieu là : & le Grand Seigneurs y rend quelquefois pour s'informer exactement de l'état des malades, comme ils font traités, si les Médecins les voient souvent, & si chaque officier fait bien son devoir. Il n'y a guère de place vide dans cette maison, l'un n'en étant pas plutôt sorti que l'autre y entre ; & quoi qu'elle ne soit destinée que pour les malades, plusieurs personnes qui se portent bien s'y font porter, sous prétexte de quelque indisposition, ou pour se donner du bon temps, ou pour dissiper quelque chagrin. Ils y demeurent dix ou douze jours, & ont de quoi se divertir à leur mode au bruit d'une méchante musique de voix & d'instruments,

qui commence dès le matin & ne finit que le soir. La permission qu'ils ont d'y boire du vin, & qu'ils n'ont jamais ailleurs, les y attire plus que la musique. Mais cette permission que l'on veut comme cacher, & que la superstition des Turcs n'ose rendre publique, est accompagnée de mille difficultés. Il n'est pas permis de porter du vin à la vue de l'Eunuque qui est à l'entrée ; & si quelqu'un y était surpris, il ne pourrait éviter le supplice de trois cent coups de bâton, & l'amende de trois cent aspres pour ceux, qui les donnent. Mais s'il peut passer adroitement avec du vin sans qu'on l'arrête à la porte ; dès qu'il est dedans il ne court plus de risque, & même il en pourrait boire impunément en la présence du Grand Seigneur.

Le peu de vin qui peut entrer de cette manière ne suffirait pas pour tant de gens ; s'il n'y avait d'autres voies moins difficiles pour leur en fournir. Comme l'Infirmerie touche un côté des jardins, dont elle n'est séparée que par une simple muraille qui n'est pas trop haute, les Bostangis qui voient que le vin est cher, & que ceux qui sont dans le Sérail ne savent à quoi employer leur argent, font couler la nuit avec des cordes par dessus le mur des outres de peaux de

bouc pleins de vin, qui tiennent environ quarante ou cinquante pintes de Paris, que des gens attitrés de l'Infirmerie, viennent recevoir. Ils y font entrer beaucoup de vin de cette manière, & ce n'est pas sans crainte d'être pris sur le fait par le Boftangibachi qui fait la ronde toutes les nuits.

Mais ce n'est pas encore l'envie de boire de du vin, qui porte principalement, ces; faux malades à chercher des prétextes pour aller passer quelques jours dans l'Infirmerie, jusque-là que quelques-uns par de mauvais artifices se font venir une petite fièvre qui passe bientôt. Une passion détestable, & qui leur est comme naturelle, quoi qu'elle soit contre la nature, les fait recourir à tous les moyens imaginables pour l'assouvir. Cela est très difficile aux Ichoglans pendant qu'ils sont dans leurs chambres, éclairés jour & nuit par de sévères surveillants qui ne leur pardonnent rien.

Car bien que le Grand Seigneur soit sujet à la même passion, dont le nom seul fait horreur, il ordonne de cruels supplices contre ceux qui entreprendraient de l'imiter. Il va autant qu'il peut au devant du mal qu'il ne veut pas que son exemple autorise & commet pour l'empêcher des

Eunuques qui ne ferment point les yeux. Mais dans l'Infirmerie on rend souvent toutes ces précautions inutiles, à force de présents & de festins on corrompt les Eunuques établis en ce lieu là, on les enivre de vin ou d'autre breuvage, & l'on fait entrer alors de jeunes garçons dont la ville de Constantinople est pleine. Pour mieux tromper les Eunuques on fait déguiser ces garçons sous l'habit des Halvagis, ce qui est assez facile, parce que ce sont eux qui servent les officiers du Sérail, & qui font tous leurs ménages en ville.

Ces *Halvagis* sont d'ordinaire au nombre de six cents, & ils n'ont que le vêtement & la nourriture sans aucun gages, à la réserve de ceux qui ont servi treize ou quatorze ans. Leurs gages commencent par deux aspres, & montent au plus avec le temps à sept aspres & demi, mais ils ont d'ailleurs de bons profits, & ils savent se prévaloir des commissions qu'on leur donne. Comme il n'y a qu'eux qui aient la liberté d'aller & de venir, ils comptent le double de toutes les choses qu'ils achètent, mais leur gain le plus considérable vient de l'infâme commerce de ces jeunes garçons qu'ils conduisent à leurs maîtres, & qu'ils font entrer adroitement dans l'infirmerie après les avoir cachés sous leur habit. Ils por-

tent un bonnet blanc, qui s'allonge, en pointe comme un pain de sucre. Le *Hafteler-Agaffi*, ou chef de l'Infirmerie est bien toujours à la porte avec cinq ou six Eunuques, & prend soigneusement garde à tout ce qui entre & sort : mais il a beau faire, & quand il aurait cent yeux il lui serait impossible de discerner ces jeunes garçons dans le nombre de ces *Halvaxis*, d'autant plus que l'on les change souvent, qu'on en fait des Janissaires, & qu'on en prend de nouveaux pour avancer les vieux à quelques charges. Que s'il arrive que ce Maître Eunuque ait quelque vent de la chose, & veuille faire du bruit, on l'apaise incontinent par une veste d'étoffe de soie, ou par quelque autre présent, & c'est de là qu'il tire ses plus grands profits. Enfin cette brutale passion est si ordinaire parmi les Turcs & généralement dans tout l'Orient, que quelques soins que l'on apporte à en empêcher l'effet, on en peut difficilement en venir à bout. Il s'est trouvé de mon temps deux pages, qui ne pouvant exécuter leurs mauvais desseins dans le Sérail, par un crime plus grand furent dans une mosquée pour assouvir leur brutalité. Après que la prière fut achevée ils laissèrent sortir tout le monde, &

s'étant si bien cachés que celui qui fermait les portes ne les put apercevoir, ils s'abandonnèrent à une action dont la seule idée donne de l'horreur.

A la gauche de cette première Cour un grand logement répond aux Infirmeries, & c'est la demeure des Azamoglans destinés aux vils emplois du Sérail. Ce bâtiment enferme une grande Cour, où sont rangés à l'entour & au milieu les bûchers que l'on, renouvelle tous les ans, & il y entre quarante mille charretées de bois, chaque charretée autant que deux bœufs peuvent tirer. Une partie de ce bois vient de la Mer-noire, l'autre de la Méditerranée ; & comme il en reste tous les ans, particulièrement quand le Grand Seigneur ne passe pas l'hiver à Constantinople, ce reste, qui n'est pas peu considérable va au profit des Chefs des Azamoglans. Ils savent s'en prévaloir adroitement quand on le décharge sur le port, & voyant peu près ce qui en reste au bûcher, ils en envoient à proportion à la ville dans les maisons où ils ont leurs habitudes, ce qu'ils peuvent faire avec d'autant plus de sûreté, qu'on ne prend pas garde à eux, & qu'ils satisfont à leur devoir, quand les bûchers sont remplis dans la saison où

l'on a accoutumé de faire les provisions. Le bois qu'ils détournent de cette manière leur est payé, & la somme qu'ils en tirent n'est pas peu considérable pour des gens de cette sorte.

Du côté de l'Infirmerie & un peu plus bas (car le Sérail va comme en dos-d'âne, & a une pente insensible de côté & d'autre jusqu'à la pointe où il aboutit) on découvre le grand portail des jardins qu'ils appellent *Bagge-Karpou-fi*. De cette porte qui domine sur le penchant, & où l'on est comme sur une éminence, on descend dans une très belle place que le Grand Seigneur fait toujours tenir propre & unie, & où les Grands de la Porte viennent faire l'exercice du Girit ou du javelot ; ce qui le plus souvent arrive le Vendredi en sortant de la Mosquée. Il y a environ deux cents pas du portail à cette place, & dans la Cour il se trouve d'ordinaire ce jour-là jusqu'à quinze cent personnes, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de passer outre, s'il n'est appelé par l'ordre du *Girit-Bey*, qui est le chef et l'Intendant de cet exercice. Ceux qui entrent dans la lice sont souvent jusqu'au nombre de mille. Si le Grand Seigneur qui assiste d'ordinaire à ces jeux, dont bien souvent la fin

est tragique, y a pris quelque plaisir, & surtout quand il y en a d'estropiés, il leur fait donner à chacun une bourse, qui, comme j'ai dit, vaut cinq cents écus. Ces présents vont du plus au moins selon qu'il se trouve de belle humeur, & quelquefois il leur fait distribuer en partant jusqu'à dix bourses. Le Trésorier qui le suit partout, & qui fait porter ordinairement quinze ou vingt mille réales en or ou argent, est toujours prêt & toujours prompt à obéir aux ordres.

Mais ceci est digne d'être remarqué, que lors que le Prince est sur le point de faire ses libéralités à ceux qui se sont portés vaillamment dans cet exercice, les Grands de sa Cour qui y ont paru comme les autres, s'écartent doucement par bienséance, & lui laissent faire ses présents aux moins considérables, & à ceux qui en ont plus besoin qu'eux. Soit par générosité, soit par une fausse modestie ils en usent de la sorte ; & après que le Grand Seigneur s'est retiré, il est permis à ceux qui sont restés dans la Cour & qui savent manier le javelot, d'entrer dans la place, & de passer la journée à cet exercice. Mais ceux-là, quelques beaux coups qu'ils fassent, & quelques blessures qu'ils reçoivent ne doivent s'attendre à aucun présent s'il n'y

a plus de Prince pour spectateur de leur bravoure, ni de Trésorier pour distributeur de ses libéralités. Ils font seulement entre eux quelques gageures a qui donnera le plus beau coup, & ce plus beau coup est à la tête. Il y a toujours quelque œil crevé, ou quelque joue emportée, & cette fête a souvent pour quelques-uns une malheureuse issue.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans cette première cour ; entrons dans la seconde, & voyons de même ce qui se passe de plus particulier dans tous ses appartements.

CHAPITRE III.

De la seconde Cour, où sont les petites Écuries,
les Cuisines & le Divan.

SOMMAIRE.

Cour carrée & spacieuse, & ses embellissements. Janissaires lestes & en bel ordre. Nombre des Cuisines. Viandes ordinaires que l'on sert dans le Sérail. Manière d'apprêter le Pilau. Façon particulière de rôtir dans le Levant. Le lièvre haï des Turcs. Confitureries. Diverses compositions du sorbet. Réservoirs pour toutes les aux du Sérail. Petite Écurie. Quartier des Eunuques.

DE la première Cour ou les Bachas & Grands de la Porte peuvent entrer à cheval, & où ils doivent mettre pied à terre pour passer outre, l'on entre dans une autre, par une deuxième porte gardée comme la première

par cinquante Capigis. Cette seconde Cour plus belle & plus riante que celle que nous venons de quitter, est à peu près de trois cents pas en carré, & il n'y a que les chemins qui en soient pavés, le reste étant en préau environné de cyprès & arrosé de fontaines, avec des barrières partout pour empêcher qu'on ne gâte le gazon. Sur la porte de cette Cour on voit ces mots écrits en gros caractères d'or.

La Illabé, Illa Alla,
Muhammed Resoul Alla

C'est à dire :

*Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu,
Mahomet est envoyé de Dieu.*

Resoul signifie Envoyé, qui est le plus beau titre que les Turcs donnent à leur Prophète.

De côté & d'autre de cette Cour règnent

d'assez beaux portiques soutenus par des colonnes de marbre, le long desquels se viennent ranger en bataille les Compagnies des Janissaires, quand le Grand Seigneur leur commande de paraître lestes & bien armés à l'arrivée de quelque Ambassadeur qui doit avoir audience.

A main droite derrière la galerie où les Janissaires se rangent les jours du Divan, sont les cuisines & offices du Sérail, séparées les unes des autres & servies chacune par leurs Officiers particuliers. Autrefois il y en avait neuf, & présentement le nombre est réduit à sept. Chaque office ou cuisine a son Maître Écuyer, & il y a un Chef par dessus tous nommé *Akagi-Bacha*, qui commande à quatre cent Cuisiniers.

La première de ces cuisines qui est pour la bouche du Grand Seigneur, est appelée *Has-moutbak*. La seconde nommée *Valedé-Sultanim-Moutbaki*, est pour les Sultanes, qui sont la mère, la femme, ou pour mieux dire la Princesse la plus chérie, & qui a eu le bonheur de mettre au monde un successeur à l'Empire, les sœurs, & les filles du Grand Seigneur. La troisième que l'on appelle *Kizler-Agafinum-Moutbaki* est celle de l'Intendant du quartier des femmes & des

autres Eunuques noirs qui sont commis à leur garde. La quatrième est pour le *Capou-Agafi*, ou grand Maître du Sérail, qui approche le plus la personne du Grand Seigneur, & dont la charge; comme j'ai dit, s'étend généralement sur tout ce qui entre dans le Palais; & cette cuisine sert aussi aux Officiers du Divan. La cinquième est pour le *Chaznadar-bachi*, ou Chef du Trésor, & pour ceux qui relèvent de ses ordres. La sixième pour le *Kilargibachi*, ou Grand Échanson, & pour ceux qui en dépendent. La septième & dernière est celle du *Sarai-Agafi*, & de tous les officiers qu'il a sous sa charge. Pour ce qui est des *Bof-tangis* qui servent dans les jardins, ils font leur cuisine eux-mêmes ; & destinent quelques-uns d'entre eux à cet office qui apprêtent à manger pour tous les autres. Il y en a aussi d'employés dans les offices du Grand Seigneur.

Il n'entre point de bœuf dans les cuisines du Sérail : mais elles consomment d'ordinaire tous les jours, tant pour les bouches du dedans que pour celles du dehors, jusqu'à cinq cents moutons ; où il faut comprendre les agneaux & les chevreaux, & la plupart de ces moutons viennent des frontières de la Perse qui en nourrit

d'excellents. On peut juger à proportion de la quantité de poules, de poulets & pigeonneaux, dont le nombre est limité selon les saisons, & de ce qui se consomme encore de riz & de beurre pour le *Pilau*, qui en Turquie & dans tout l'Orient est le meilleur plat. Ces peuples qui sont sobres & cherchent peu les ragoûts, n'en ont guère d'autre que celui-là ; & n'étant pas tout à fait à mépriser, nos Français ne seront peut-erre pas fâchés de savoir comme on l'apprête.

Les Turcs & en général les Orientaux font le *Pilau* de cette manière. Selon la qualité des gens & la quantité dont l'on a besoin, on prend ou du mouton feulement, ou des poules ou pigeonneaux qu'on fait bouillir dans un pot, & cuire à moitié ou un peu plus ; après quoi on vide le tout & la viande & le bouillon dans un bassin, & le pot étant lavé on le remet sur le feu avec du beurre que l'on fait fondre jusqu'à ce qu'il soit fort chaud. Alors on coupe la viande à demi cuite par morceaux, les poules en quatre, & les pigeonneaux en deux, on la jette dans le beurre, on la fricasse, & elle prend une couleur die rissolé. Le ris étant bien lavé, on en met dans le pot pardessus la viande autant que l'on le juge à propos,

& du bouillon qui est demeuré dans le bain on en verse avec une cuiller par dessus le riz, tant qu'il y en ait assez pour le passer d'un bon doigt. Le pot est couvert en même temps, on fait dessous un feu clair, & l'on tire de fois à autre quelques grains de riz pour voir s'il s'amollit, & s'il est besoin d'y ajouter quelque cuillerée de bouillon pour achever de le cuire. Car il n'en est pas comme du notre qui se crève incontinent, il faut que leur riz soit cuit, & que le grain toutefois demeure entier, de même que le poivre dont ils l'assaisonnent. Dès qu'il est en cet état, on couvre la bouche du pot avec un linge en cinq ou six doubles, le couvercle par dessus; & quelque temps après on fait derechef fondre du beurre & le bien roussir, pour le jeter dans des trous qu'on fait au riz avec le manche de la cueillere, après quoi on le recouvre promptement pour le laisser mitonner jusqu'à ce qu'on le serve. On le dresse dans de grands pats, la viande bien arrangée au dessus, & l'un sera blanc laissé dans sa couleur naturelle, l'autre jaune mêlé avec du safran, & un troisième incarnat par la teinture d'un jus de grenade. Quoi que la viande soit grasse autant qu'il nous la faudrait, pour rendre le Pilau meilleur

à leur goût, sur six livres de riz ils font entrer trois livres de beurre, ce qui le rend si extraordinairement gras, qu'il dégoûte & incommode de même ceux qui n'y sont pas accoutumés, & qui trouvent mieux leur compte au riz cuit simplement avec du sel & de l'eau. On en sert toujours deux ou trois plats de la sorte chez les Grands de la Porte , qui la plupart tiennent table ouverte, & au lieu de viande on les couvre d'une grande omelette faite avec de bonnes herbes & épaisse de trois doigts, ou de quelques œufs pochés qu'on arrange proprement. On ne se sent jamais incommodé de cette sorte de riz ; mais l'autre qui est trop gras n'est pas propre à ceux qui boivent du vin, & ne leur donne pas envie d'en manger souvent.

Puis que j'en fuis venu si avant, il faut étaler toute entière la cuisine des Turcs, parler aussi de leur manière de rôtir les viandes. Les grosses, comme les moutons & les agneaux, se rôtissent tous entiers dans des fourneaux que l'on fait en terre, où on les pend par la tête, & en sortent bien rissolés & avec assez bonne mine pour exciter l'appétit. Au fond du fourneau on met ordinairement un bassin de riz avec de l'eau, qui reçoit la graisse de la bête, la seule queue qui

pèse quelquefois jusqu'à quinze ou vingt livres en rendant beaucoup, & étant presque toute de graisse. Celles des agneaux qui en ont peu font excellentes, & presque aussi délicates que les riz de veau. Ces agneaux ainsi rôtis ne se servent que sur du riz, & sur les bonnes tables on en met deux dans un plat. Il ne se parle donc point de broche dans la cuisine des Turcs que pour quelque volaille, qu'ils ajustent si mal que lors qu'on la sert à table elle perd toute sa forme, & qu'on a de la peine à discerner la tête des pieds. Mais il faut remarquer, que ni le pilau, ni toute autre viande ne se sert qu'au souper vers les cinq heures du soir, & que le matin les Grands ne mangent que des herbes, des légumes, des fruits & des confitures, le menu peuple se contentant de laitages, de melons & de concombres dans la saison. Pour le poisson, les turcs ne l'aiment guère, & quoi que les mers & les rivières en soient remplies, ils en mangent rarement. Il entre aussi très peu de chasse dans leurs maisons, ni la faune, ni le gibier ne sont pas leurs ragoûts ; mais sur tous ils ont le lièvre en aversion, ce que j'ai aussi remarqué des Arméniens, parce qu'ils se persuadent que la femelle a ses mois réglés comme

la femme. On voit assez par ce que je viens de dire, que la table des Turcs n'est pas délicate, & que ce serait une très mauvaise chair pour plusieurs de nos Français. Mais d'ailleurs leur cuisine est fort propre, il ne se peut voir de plus belle batterie ni de plus claire, & soit dans la vaisselle, soit dans les viandes, on ne saurait y apporter plus de propreté.

Les offices où se sont les confitures au nombre de six ou sept, sont au dessus des cuisines, & servies par quatre cent Halvagis, qui furent établis par Sultan Soliman Prince magnifique, & qui régla tous les offices & officiers du Sérail. On travaille incessamment dans ces sept offices, & l'on y fait de toutes sortes de confitures sèches & liquides & plusieurs sirops, comme aussi diverses manières de *Turchi*, qui sont des fruits qu'ils conservent dans le vinaigre & le sel, ou ils jettent des herbes fortes, comme du romarin, de la marjolaine & de la jauge.

C'est dans ces mêmes offices que l'on compose la boisson ordinaire des Turcs, que l'on appelle *Sorbet*, & il se fait de plusieurs manières. Celui qui est le plus commun en Turquie approche de notre limonade, mais il y a fort peu d'eau,

tout de jus de limon ou de citron avec le sucre, l'ambre & le musc. Ils en font d'une autre façon qu'ils estiment fort, avec une eau distillée de la fleur d'une plante qui croit: dans des étangs & rivières, & qui a la figure d'un fer de cheval. Ces fleurs sont jaunes & s'appellent *Niloufer*. Mais le Sorbet dont ils font le plus de cas, & que boit le Grand Seigneur, de même que les Bachas & autres Grands de la Porte, est fait avec la violette & le sucre, & il y entre fort peu de jus de citron. Ils font encore une certaine sorte de breuvage qu'ils appellent *Magion*, composée de plusieurs drogues qui échauffent ; & l'on en prépare une particulière pour le Grand Seigneur, appelée *Mufcavi*, dont il prend une dose quand il veut voir les Sultanes. Les principaux de la Cour en envoient demander secrètement au *Halvagibachi* qui ne les refuse pas, & qui y trouve son compte en étant très bien payé. La neige & la glace ne manquent point pour rafraîchir routes ces liqueurs, & les Turcs cherchent plus la délicatesse dans le breuvage que dans les viandes.

A dix ou douze pas vis-à-vis de ces offices, est le réservoir qui distribue toutes les eaux du Sérail, que l'on partage à chaque quartier aux

lieux où elles sont nécessaires. Un *Baltagy* s'y tient tout le jour pour donner l'eau comme on lui ordonne ; & quand le Grand Seigneur passe d'un quartier à l'autre, la fontaine de celui où il se trouve joue incontinent par le signal que l'on donne au *Baltagy*.

A main gauche dans la même cour, & à l'opposée des cuisines se voit la petite Écurie du Grand Seigneur, pour y tenir feulement vingt-cinq ou trente chevaux d'élite, destinés pour ses exercices avec ses favoris ; & au dessus dans de grandes chambres on tient les selles, housses, mords, croupières, & étriers d'un prix inestimable par la quantité de pierreries qui les rendent riches. Il y a tel harnois qui revient à un million de livres. Les grandes Écuries sont le long du canal qui mouille les murailles du Sérail ; elles sont toujours bien remplies & en bon état, & l'on a soin de n'y point laisser de place vide. C'est où le Grand Seigneur tient quantité de chevaux de prix pour s'en servir à la Guerre, ou dans quelque magnificence, pour faire paraître aux étrangers l'éclat de sa Cour,

CHAPITRE IV.

De la Salle du Divan, & de l'exacte justice
qu'y fait rendre le Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Salle du Divan peu magnifique. Jours que se tient le Conseil. Procès, promptement vidés. Causes de la brièveté de la justice en Turquie. Fine Politique de la Maison Ottomane. Soins que l'on prend de prévenir la révolte des Janissaires. De quelle manière le Grand Seigneur assiste au Divan. Action hardie d'un Timar-Spahi, qui tue un Grand Vizir, & obtient sa grâce. Beau genre de Sultan Amurat, & par quel artifice il découvre un larcin. Manière de chapelet dont les Turcs se servent dans leurs prières. Bel exemple d'une sévère justice. En quel temps & de quelle manière

le Grand Seigneur se défait ordinairement de ceux qui tu font suspects. Jours auxquels les Ambassadeurs viennent au Divan.

LA Salle du Divan qui appartient à cette seconde Cour, suit à main gauche la petite Écurie en tirant au quartier du Grand Seigneur. C'est une grande Salle basse couverte de plomb, & lambrissée au dedans avec quelques dorures dont elle reçoit peu d'ornement. Le bas est couvert d'un grand tapis, & il y a quelques bancs pour les officiers qui composent le Conseil, que les Turcs nomment *Divan*. Il y a, comme j'ai dit, des portiques qui règnent des quatre côtés de cette Cour, & qui lui donnent la face d'un cloître ; & c'est sous la galerie qui est à main-droite que les janissaires demeurent debout tandis qu'on tient le Divan.

Ce Conseil se tient quatre jours de la semaine, qui répondent au Samedi, au Dimanche, au Lundi & au Mardi des Chrétiens. On y rend exactement la justice à quiconque la demande, & pour quelque cause que ce soit, sans que les parties aient besoin ni d'Avocats ni de Procureurs dont le nom est inconnu en Turquie, étant reçues

elles mêmes leur propre cause. Il ne se parle point là de délais ni de renvois, on ne fait point languir les gens, & une affaire est vidée sur le champ de quelque nature qu'elle puisse être.

Quoi que cette coutume soit très louable, elle ne peut être si bien pratiquée entre les Chrétiens, parce qu'ils ont tous des biens en propriété qu'ils héritent les uns des autres, & dont les partages litigieux les engagent souvent dans de longs procès. Il en est tout au contraire des Grands de la Porte, qui font tous esclaves pris en guerre, ou envoyez en présent par les Bachas & Gouverneurs des Provinces. Tous leurs biens en mourant retournent au Grand Seigneur de qui ils les ont reçus, c'est une circulation perpétuelle ; & leurs enfants, comme j'ai dit au commencement, sont menés au Sérail pour y être élevés, sans pouvoir espérer de succéder jamais ni aux biens, ni aux charges de leurs pères. La Maison Ottomane a toujours eu cette fine politique, de ne permettre pas qu'une famille s'agrandisse & se rende puissante de père en fils ; elle l'abat dès quelle s'est élevée, & lui ôte de bonne heure les moyens de former des parties pour troubler l'État. De là vient que hors la Maison Royale des

Ottomans on ne sait en Turquie ce que c'est que de noblesse & d'ancienneté de race, on ne se pique point de gloire de ce côté-là, & les charges font données au seul mérite de la personne sans aucune considération du sang. Il arrive souvent que les principaux Ministres de l'Empire font fils d'un Bouvier, comme un Rustan Grand Vizir qui fit tant de bruit fous le règne de Soliman; & de cette manière ne devant rien à leur naissance, ils reconnaissent qu'ils doivent tout à leur éducation.

Revenons à la justice des Turcs. Les gens de la Loi qui font comme le Clergé de Mahomet, ne donnent point aussi de lieu aux procès, chacun sait ses droits & ce qui est de la fonction de sa charge, & ils n'ont rien à démêler ensemble, parce que toutes choses font parfaitement réglées entre eux.

Le peuple ignore de même ce que c'est que de plaider. Il ne faut point de Notaires pour les mariages, on ne donne point de grosses sommes à une fille, & les bijoux & habits qu'elle peut tirer de sa maison font toute la dot qu'elle apporte son mari. Voila en peu de mots comme les Turcs peuvent promptement vider toutes leurs affaires, sans laisser prendre pied à la chicane, qui cause

entre les Chrétiens la ruine de bien des gens.

Les Officiers qui composent le Divan font, le *Grand-Vizir* Lieutenant Général de tout l'Empire, qui préside & représente la personne du Grand Seigneur ; les six autres *Vizirs* ; les deux *Cadilefquers* de Romanie & de Natolie, qui sont grands Juges & Intendants des armées ; les trois *Tefterdars* ou Trésoriers Généraux ; le *Niffangibacha* grand Chancelier ; & le *Netangi* qui est comme en France un Secrétaire d'État ; avec quelques Greffiers ou Notaires. Tous ces Officiers se rendent à la Salle du Divan à quatre heures du matin, & y demeurent jusqu'à midi pour rendre justice. Le *Chiaoux-bachi* se tient à la porte avec une troupe de ceux qu'il a sous charge, pour exécuter les ordres du grand Vizir, & porte un bâton d'argent à la main pour marque de son autorité.

Les jours de Divan on sert à dîner aux Officiers dans la même Salle, ce qui se fait avec beaucoup de sobriété & peu de cérémonie. Tout est expédié en demie-heure de temps. Le grand Vizir mange seul, à moins qu'il n'appelle un *Bacha* ou deux pour lui tenir compagnie. On Porte aussi en même temps le *Chourba* qui est une sorte de potage de riz, pour le dîner des Janissaires qui

sont en factions sous les galeries. Que s'il arrive qu'ils aient quelque mécontentement , & qu'ils soient irrités contre un Vizir ou contre le Grand Seigneur même, aucun d'eux ne met la main au *Chourba*, mais ils rejettent rudement les plats, & témoignent par-là qu'ils ont de l'aigreur.

Le Grand Seigneur en et d'abord averti, & leur envoie le *Kapou-Agafi* grand Maître du Sérail, pour savoir quel est leur déplaisir & ce qu'ils souhaitent. Alors ils députent l'un d'entre eux pour porter la parole au nom de tous ; & celui-ci s'approchant de l'oreille du *Kapou-Agafi*, lui déclare le sujet de leur mécontentement. Cet Eunuque le rapporte aussitôt en secret au Grand Seigneur ; & s'ils en veulent à un Vizir, ou à un Cadilesquer, & même à leur Aga ou Colonel, bien souvent pour apaiser ces mutins le Grand Seigneur les fait étrangler, & leur en envoie a tête:

Le Dimanche & le Mardi sont les principaux jours du Divan, & c'est proprement alors le Conseil d'État & des affaires publiques. Le Grand Seigneur y assiste le plus souvent, mais sans être vu ; & c'est ce qui tient, toujours en crainte, & le grand Vizir & les autres officiers. Il peut se rendre de son appartement par une

galerie couverte à une ;fenêtre qui répond dans la Salle du Divan, & qui est toujours cachée par un rideau de velours, qu'il tire quand il lui plait, & quand il voit qu'on n'a pas rendu bonne justice. J'en apporterai ici un exemple assez fameux du règne de Sultan Achmet père d'Amurat, & l'un des plus justes Princes qu'ait eu l'Empire Ottoman.

Le Lecteur doit rappeler la mémoire de ce que je lui ai dit au commencement des Timar-Spahis, à qui l'on donne pendant leur vie le gouvernement & le revenu de quelque bourgade, selon qu'ils l'ont mérité par leurs services. Le Spahi dont je veux faire l'histoire avoir un Timar entre Alep & Damas, qui pouvait lui rendre quinze cens écus de revenu. Le grand Vizir soit par quelque haine, soit par de faux rapports que l'on lui fit, du Spahi, qu'il crut trop légèrement sans bien s'informer des choses, lui ôta le Timar dont il jouissait, & en favorisa une de ses créatures. Le Spahi se voyant si injustement dépossédé court à Constantinople, entre au Divan & présente requête au Grand Vizir, par laquelle il lui remontre ses longs services, & comme il n'a jamais manqué à son devoir. Le grand vizir après

l'avoir lue la déchire en sa présence, ce qui faisait voir qu'il n'y voulait pas répondre, & qu'il n'y avait pour lui rien à espérer. Le suppliant se retira, sans rien dire : mais quelques jours après il retourne au Divan, & présente une seconde requête, que le grand Vizir déchire comme la première sans rien repartir. A cette seconde injure le Spahi plein de fureur & justement irrité tire son poignard, se jette sur le Vizir & le tue. Le Grand Seigneur qui était alors à la fenêtre, ayant vu cette action tire le rideau, & défend à haute voix qu'on ne lui fasse aucun mal. En même temps il ordonne au Spahi de s'avancer, & lui demande pourquoi il avait agi avec tant de violence. Celui-ci tout confus répond humblement, mais avec assez de fermeté, qu'il n'avait pu se retenir voyant une si grande injustice ; & lui présentant la requête toute déchirée, le Grand Seigneur la fit lire, & écouta paisiblement les justes plaintes qu'elle contenait. L'affaire examinée, sa Hautesse loua le Spahi de son action, usant du mot *Afarim*, qui veut dire, *c'est bien fait*, & qui est ordinaire en cette langue quand on approuve une chose ; & même elle ajouta une libéralité au commandement qu'elle fit qu'il fût rétabli dans son Timar. Elle prit de là occasion de dire tout

haut aux autres Vizirs, que cet exemple leur devait apprendre à faire bonne justice, & à ne pas souffrir que la faveur l'emporte sur l'équité. L'action violente du Spahi est pas sans doute à approuver, quoi que l'injustice du Vizir fut manifeste ; mais le procédé du Grand Seigneur ne peut être que très louable, & qu'un grand modèle d'une parfaite équité.

Je veux bien encore donner ici un second exemple de la justice exacte que le Grand Seigneur veut qu'on rende au peuple, & cet exemple a quelque chose d'assez singulier. Un grand mortier de pierre qu'on voit à la porte du Divan sert de monument à cette histoire ; & comme elle est accompagnée de plusieurs circonstances dignes d'être remarquées, je ne crois pas les devoir taire au Lecteur.

Sous le règne de Sultan Amurat, un particulier se voyant sans femme & sans enfants résolut d'aller en pèlerinage à la Mecque. Avant son départ, il crut ne pouvoir mieux confier ce qu'il avait de plus précieux à un *Hoggia* Docteur de la Loi. Il lui remit donc entre les mains quelques bijoux dans un petit sac, le priant de les lui garder jusqu'à son retour, & l'en faisant héritier s'il venait à

mourir dans ce voyage. Le pèlerin revient heureusement de la Mecque, & croyant retirer ce qu'il avait confié à l'*Hoggia*, lui demande son dépôt. Celui-ci d'un grand froid lui repart qu'il ne sait ce qu'il veut dire, le laissant fort surpris d'une réponse qu'il n'attendait pas. Comme la chose s'était faite sans témoins, le pèlerin dissimulant son chagrin laisse passer quelques jours, après quoi il présente requête au grand Vizir, & lui fait savoir comme le tout s'est passé. Le grand Vizir voyant que cette affaire était délicate, & que le Docteur pouvait aisément nier une chose qui s'était passée sans témoins, dit au pèlerin qu'il eût patience pour quelque temps, & qu'il en parlerait au Grand Seigneur, ce qu'il fit. Le Grand Seigneur commande au Vizir de bien ménager l'affaire dont il veut savoir la vérité, & d'envoyer quérir le Docteur, de faire amitié avec lui, & de lui faire espérer d'être employé en des choses d'importance. Quelques jours se passent pendant que le grand Vizir joue adroitement son rôle, il fait venir le Docteur auprès de lui, il loue son esprit & sa conduite, & l'entretenant d'assez belles espérances lui, promet de faire en sorte que le Grand Seigneur aurait la bonté de souffrir qu'il lui vint

baiser les mains, n'étant pas juste qu'un esprit éclairé comme le sien fut plus longtemps caché à sa Hautesse. Le Docteur ravi de ce discours, se croyait déjà au faîte de la grandeur, surtout quand il vit que le grand Vizir le fit son *Hougia*, comme qui dirait son grand Aumônier. Le Vizir passe outre, & selon l'ordre secret qu'il en a reçu du Grand Seigneur, ordonne que le Docteur lui rapporterait toutes les affaires criminelles qui se pourraient présenter. Le Grand Seigneur sur le rapport du *Hougia*, lui demandait son avis, & quel châtement le coupable méritait pour le crime dont il était convaincu, l'exécution se faisant selon le jugement qu'avait rendu le Docteur, qu'il fit. son lecteur ordinaire, & qu'il approcha de sa personne. Cinq ou six mois se passèrent de la sorte sans qu'on put découvrir aucun indice du vol : Et il faut observer que le pèlerin avait donné au Grand Seigneur; un rôle exact qui spécifiait toutes les pièces qu'il avoir enfermées dans le petit sac. Entre autres articles, il avait particulièrement fait mention d'un *Tefbuch* dont de beau corail. Ce *Tefbuch* est une manière de chapelet de quatre-vingt dix-neuf grains, sur chacun desquels les Turcs répètent de certains mots tirés de quelques sentences de l'Alcoran.

Ce chapelet est divisé en trois endroits de trente-trois en trente-trois grains par un petit cordon qui en fait la séparation ; & au bout pendait un long morceau de corail, suivi d'un autre grain rond de même manière d'une grosseur merveilleuse.

Les Turcs les plus bigots tiennent leur chapelet à la main quand ils vont en visite, & particulièrement quand ils s'approchent des Grands, & c'est ce qui donna la première connaissance du larcin de l'*Hogia*. Un jour venant au Sérail le chapelet de corail à la main, le Grand Seigneur devant lequel il se présenta jetant les yeux dessus, & jugeant que ce pouvait être le *Tefbuch* du pèlerin, selon qu'il le lui avait dépeint sur la liste de ce qui était dans le petit sac, dit au Docteur qu'il avait là une rare pièce. Celui-ci s'approche aussitôt, & supplie sa Hautesse avec une profonde soumission de la vouloir accepter. Le grand Seigneur la prend, & témoigne que ce présent lui est agréable, par cette sage dissimulation cause de la joie à celui dont il médite le châtement. Mais ce seul indice ne lui suffit pas, il veut en avoir d'autres : & comme il sait qu'entre les pièces du sac, il y a un anneau de la main d'un ancien & excellent maître de cette sorte

d'anneaux que les Turcs portent au pouce quand ils veulent tirer de l'arc, il attend une seconde occasion pour mieux découvrir la fourbe, & convaincre entièrement le Docteur. L'Empereur la fit naître quelques jours après, & commandant que l'on fit venir un de ses pages qui tirait bien de l'arc, il fut à la place du *Girit*, où il s'en fit donner un pour tirer aussi, n'y ayant personne dans tout l'Empire qui ne lui cédât en force & en adresse dans les exercices de l'arc & du javelot. Comme il vint à bander l'arc, il se plaignit que son anneau lui blessait le pouce, jugeant bien que le Docteur qui était auprès de lui, & qui lui avait déjà présenté le chapelet, lui ferait encore offre de l'anneau qu'il avait du pèlerin. Est-il possible, dit alors le Grand Seigneur, qu'il ne se trouve plus de maître qui fasse bien un anneau qu'un tel qu'il nomma, & qui n'était plus au monde ? Le Docteur qui n'eut pas d'assez bons yeux pour voir la trame subtile qui s'ourdissait pour sa perte, croyant s'insinuer plus avant dans l'esprit du Grand Seigneur lui dit qu'heureusement il avait un anneau de la façon de ce même maître qu'il gardait depuis longtemps, & que s'il plaisait à sa Hautesse de l'accepter il le lui apporterait ;

ce qui fut fait aussitôt. Dès que le Grand Seigneur se fut retiré dans son quartier, il fit appeler le grand Vizir & le pèlerin qui vinrent en sa présence, & il tenait à la main le chapelet de corail qu'il faisait semblant de réciter, pour voir si le pèlerin le reconnaîtrait. Celui-ci l'ayant bien considéré ; Seigneur, dit-il à l'Empereur, si sa Hautesse me permet d'ouvrir la bouche, le chapelet qu'elle tient ressemble fort à celui qui était dans mon petit sac de pierreries, & que peut-être je ne me tromperai pas si je dis que c'est le même. Le Grand Seigneur lui commande alors de s'approcher, & lui faisant toucher le chapelet & l'anneau, le pèlerin assure au péril de sa vie que ce font les mêmes pièces qu'il a confiées avec d'autres au Docteur. Celui-ci venant le lendemain selon sa coutume rapporter quelque cause criminelle au Grand Seigneur, ce Prince qui avait un grand génie lui propose une affaire à peu près de la même nature que celle qui s'était passée entre lui & le pèlerin, & lui demande quelle punition méritait le coupable d'un tel crime. Ce malheureux aveuglé d'une bonne fortune où il se croyait déjà bien établi, & le passé étant sorti de son souvenir, prononce lui-même sa sentence, & répond au

Grand Seigneur, que cet homme-là méritait d'être pilé vif dans un mortier. En même temps l'Empereur le fait arrêter, & ayant fait apporter tous ses coffres par des *Baltagis* qu'il envoyé à son logis, tire de sa poche le chapelet & l'anneau qu'il lui fait voir, & lui dit que ces deux pièces venaient d'un petit sac qu'un pèlerin de la Mecque lui avait donné en garde. Il lui montre ensuite le mémoire de toutes les autres pièces, & lui commandant d'ouvrir ses coffres, les pierreries y furent trouvées, que ce malheureux convaincu & tout tremblant remit entre les mains du Grand Seigneur. Le pèlerin fut appelé, & reconnut aussitôt son sac & les pierreries ; ce qui fut suivi de la confession du Docteur qui avoua son crime & son infidélité. Le lendemain l'Empereur fit assembler le Divan, où il voulut que tous les Grands de Constantinople fussent présents pour rendre le jugement plus solennel. Il commanda que tout ce qui appartenait au pèlerin lui fut rendu, en y ajoutant même quelque récompense; & ordonna en même temps que le Docteur serait puni selon sa propre condamnation. On fit pour cet effet creuser une pierre en façon de mortier, où il fut jeté tout nu & pilé tout vif

par les Bourreaux & c'est ce mortier de pierre que j'ai vu souvent proche de la porte du Divan, & qu'on y laisse pour mémoire d'un jugement si admirable & si solennel. Voilà quelle fut la fin d'une histoire dont toutes les circonstances font remarquables, & qui n'est pas un des moindres monuments de la sagesse de l'Empereur Amurat. Ce Prince au lieu d'user d'abord de son pouvoir absolu, aima mieux par une force d'esprit & une grande prudence attendre patiemment les occasions éloignées, pour en tirer des preuves évidentes d'un crime caché ; & son intention était d'élever le Docteur à de hautes dignités s'il l'eût trouvé innocent, & de le punir rigoureusement, comme il fit, le trouvant coupable.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que des quatre jours de la semaine que se tient le Divan, ceux qui répondent à notre Dimanche & à notre Mardi sont les principaux, dans lesquels se traitent les affaires les plus importantes. Ils appellent ces deux jours-là *Arzghiunz* parce qu'après que le grand Vizir, & les six autres Vizirs, & les deux Cadilesquers qui assistent au Divan ont rendu justice, ils vont tous ensemble baiser les mains au Grand Seigneur. Si quelqu'un de

ces neuf juges a quelque chose à lui dire, il lui est permis ces jours-là de lui parler librement ; & c'est aussi ordinairement en ces mêmes jours que le Grand Seigneur prend son temps s'il veut se défaire de quelqu'un. Il ordonne alors au *Bostangi-bachi* de se tenir prêt avec quelques-uns des liens pour exécuter sa volonté, & lui ayant déclaré ceux qu'il veut faire étrangler, l'ordre n'est pas plutôt donné, que soit à leur arrivée soit à leur départ, il est ponctuellement fuivi. Il est vrai qu'il n'agit de la sorte, que lorsqu'il craint quelque sédition populaire s'il les envoyait punir dans leur maison où ils pourraient faire quelque résistance : mais au Sérail & à la face des Janissaires qui se tiennent près du Divan, le malheureux qu'on veut étrangler n'a qu'à baisser la tête & tendre le col, sans penser à aucune résistance qui serait vaine. Je dirai amplement au Chapitre XI. de quelle manière on procède à cette exécution.

Un peu plus haut que la Salle du Divan, on en voit une autre élevée comme une manière de Belvédère où les Ambassadeurs se rendent quand ils assistent au Divan, & ils y assitent de trois en trois mois, & les jours qu'on paye les

Janissaires. On les avertit de s'y trouver par une vaine ostentation, & pour leur faire voir la quantité d'argent qui sort du trésor. Entre ces deux Salles il y a une porte qui va au quartier des *Baltagis*. Ce font des gens forts robustes, employés comme j'ai dit, à porter le bois par tout le Sérail, & à d'autres offices bas & pénibles. Pour le bois qui se brûle aux appartements des femmes, ils le déchargent à la porte, où les Eunuques noirs le vont prendre pour le porter aux bains & aux chambres où ils ont seuls la permission d'entrer. Voilà tout ce qu'il y a de plus considérable dans cette seconde Cour. Entrons plus avant dans le Sérail, & voyons de quelle manière l'on s'y gouverne.

CHAPITRE V.

Du Sérail intérieur en général, & en particulier du quartier des Eunuques & des Ichoglans.

SOMMAIRE.

Ichoglans élevés, sous une sévère discipline. Grands de la Porte tirés, de la même école. Misère des enfants des Bacha. Grande autorité du Kapi-Aga. Les classes où doit passer la jeunesse du Sérail. Quartiers des quatre premiers Eunuques.

LE Sérail intérieur est cette partie du grand Palais des Empereurs Ottomans, qui la deuxième Cour que nous venons de quitter, s'étend à la pointe où les jardins viennent aboutir, & qui comprend en général le quartier du Grand Seigneur, & le quartier des Sultanes. Mais parce que le premier est distingué en plusieurs appartements, qui servent aux Officiers

qui approchent ordinairement de la personne du Grand Seigneur, & qui lui sont les plus nécessaires, je conduirai le Lecteur de l'un à l'autre, & parlerai distinctement de chacun. Je ne traiterai dans ce Chapitre que de ceux qu'occupent les Eunuques, & les Ichoglans qui sont sous leur discipline.

J'ai fait mention au commencement des quatre premiers Eunuques, qui en ont d'autres sous eux pour veiller sur les actions de la jeunesse qui leur est donnée en charge, & l'instruire tant en la religion de Mahomet, qu'aux exercices du corps, & particulièrement en ce qui regarde le service du Grand Seigneur. Le quartier tant des Eunuques que des Ichoglans suit de près la Salle du Divan, & commence de faire partie de la troisième Cour où il s'étend à main gauche. Il est divisé en plusieurs appartements, & il y en a quatre entre autres appelés *Oda*, c'est à dire chambres, où sont distribués six cents Ichoglans selon les ordres du *Kapi-Aga*, qui avec les autres principaux Eunuques juge de la capacité de chacun. C'est lui qui les fait passer d'une *Oda* à l'autre, comme nous faisons monter nos écoliers d'une sixième à une cinquième, & il en est

de même que de nos classes, la première des quatre Oda dont il leur faut essuyer les rudes fatigues étant la dernière en dignité. Quand il fait sa visite générale & cette sorte de promotion, il envoyé hors du Sérail ceux qu'il reconnoît incapables de bien servir le Prince, & qui lui témoignent du dégoût d'une vie si austère ; & alors ils perdent l'espérance d'y rentrer jamais, & ne peuvent prétendre à d'autre fortune qu'à celle de Spahi avec un petit appontement. L'avantage de pouvoir parvenir aux premières charges de la Cour & de l'Empire, fait prendre courage à ceux qui demeurent, ils souffrent patiemment durant plusieurs années le rude & impitoyable traitement des Eunuques, qui ne leur épargnent pas les coups de bâton.

C'est donc d'entre ces Ichoglans , qu'on peut aussi nommer les Pages du Grand Seigneur, que l'on tire les *Bachas*, les *Beys*, les *Capigibachis* , les *Haznadarbachis* & autres Grands de la Porte. Mais ce n'est que du nombre de ceux qui font enfants de tribut que l'on a levés sur les chrétiens, ou pris en guerre sur terre ou sur mer. Car les *Beiczades*, ou enfants de Bachas que l'on élève au Sérail, il faut se souvenir de ce que j'ai dit, qu'ils ne peuvent jamais monter plus haut

qu'à la charge de *Bey*, ou de Capitaine de galère. Quand un de ces Ichoglans souhaite de sortir du Sérail, ou même quelqu'un des Eunuques blancs, il présente requête au *Capi-Aga* qui la porte au Grand Seigneur, & reçoit son congé avec une paye selon le temps & la qualité de son service. Mais il y en a d'autres que le même *Capi-Aga* fait sortir contre leur gré, & après avoir passé les premières années qui font les plus difficiles. C'est lors qu'ayant eu différent avec quelqu'un de ces Ichoglans tandis qu'ils étaient camarades dans leur jeunesse, & craignant qu'il ne vienne un jour à traverser ses desseins, il emploie tout son crédit pour le mettre hors du Sérail, en lui faisant donner récompense selon les années qu'il a servi.

La première des quatre chambres où les Ichoglans sont distribués, est la plus remplie, parce qu'ils sont encore tout jeunes & tout novices sous la première fêrûle ; & elle est appelée *Couchouk-Oda*, c'est à dire petite chambre, quoiqu'elle fois la plus grande, mais d'autant qu'elle est la moindre pour la dignité. C'est là qu'ils apprennent à lire & à écrire, & les premiers fondements de la Loi de Mahomet ; & après qu'ils y ont été six ans, ils passent dans la seconde

que l'on appelle *Quilar-Oda*, où devenus plus robustes on les dresse aux exercices du corps, à tirer de l'arc, à se servir de la lance, & à d'autres choses de cette nature. On leur enseigne de plus à parler parfaitement la Langue Turque, à quoi ils joignent l'Arabe & la Persane dont ils ont besoin dans les Gouvernements où ils peuvent être envoyés. Quatre ans se passent de la sorte dans cette seconde Chambre, d'où ils montent à la troisième que l'on appelle *Chafnadar-Oda*, ou la Chambre du Trésor. C'est où ils commencent à rendre quelque service au Grand Seigneur, à être employés à la Garde-robe & aux Bains, & où on leur enseigne à monter à cheval, & à se rendre parfaits aux exercices qui leur conviennent, à quoi ils emploient ordinairement quatre ans. Chacune de ces trois Chambres a un Eunuque blanc pour son Chef & Intendant. Le *Serai-agafi* à la direction de la première ; le *Quilar-gibachi* commande dans la seconde ; & le *Chafnadar-bachi* a le soin de la troisième. J'aurai occasion de parler davantage des deux dernières aux Chapitres de l'Échansonnerie & du Trésor ; & j'ajouterai seulement ici de toutes les trois en général, que les Ichoglans qui y font instruits n'ont aucun commerce avec ceux de la quatrième

Chambre dont je parlerai bientôt, ni avec aucun autre de dehors, qu'avec la permission particulière du *Capi-Aga*, & en présence d'un Eunuque qui écoute tout : Qu'ils ne peuvent pas même converser ensemble qu'à de certaines heures qui leur font prescrites, ce qui se passe dans une très grande modestie, comme toutes leurs actions sont accompagnées d'une exacte obéissance : Et enfin qu'ils ne sont tous vêtus que d'un simple drap, même les *Beigszadés* fils de grands Vizirs & de Bachas qui font morts, tandis que ceux de la quatrième Chambre portent des toiles d'or & d'argent, parce qu'ils viennent en la présence du Grand Seigneur, & approchent souvent de sa personne. Je dirai plus bas de quelle manière ils dorment, & quelle est la fonction de l'*Odabachi* & du *Deflergi-Aga*, qui agissent sous les ordres des quatre Eunuques.

La quatrième Chambre, qui est la Chambre du Prince, est appelée *Haz-Oda*, & j'en parlerai quand je viendrai à l'Échansonnerie, & à l'appartement secret du Grand Seigneur. C'est là où les Ichoglans qui ont souffert tant d'années dans les trois premières Chambres, commencent à respirer & à goûter plus de liberté. Il leur est permis de converser avec tous ceux du Sérail, & ils ont

l'avantage d'approcher souvent de la personne du Prince a qui ils se font connaître, & dont ils reçoivent de temps en temps des faveurs.

Sous la porte de la troisième Cour où des Eunuques font la garde jour & nuit, il y a un passage à gauche qui mène à une petite galerie, d'où l'on se rend à l'appartement du *Kapou-Agafi* ; & quand la grande porte est ouverte elle cache ce passage, où l'on ne peut alors entrer que malaisément.

Un peu plus loin & à main-droite de la Salle d'Audience, est l'appartement du *Serai-Agafi* qui a soin de tenir le Sérail net & en bon ordre. Et plus avant proche d'une petite Mosquée où les Ichoglans des trois premières Chambres font leurs prières, suit le quartier des *Seferlis*, qui sont cent cinquante Ichoglans ou environ employés à laver le linge du Grand Seigneur. Quand il va en campagne il fait suivre les plus vieux d'entre eux ; & il faut comprendre dans ce nombre les Timbaliers & les joueurs d'instruments qui sont couchés sur l'État.

Entrons maintenant dans la Salle d'Audience, qui est un quartier comme détaché des autres, & où sa Hautesse reçoit les Ambassadeurs.

CHAPITRE VI.

De la Salle où le Grand Seigneur donne audience aux Ambassadeurs, & de quelle manière ils y font reçus.

SOMMAIRE.

Description de la Salle d'Audience. Le Trône du Grand Seigneur. Manière de recevoir les Ambassadeurs. Remarques sur le nombre de vestes que le Grand Seigneur fait donner aux Ambassadeurs des Princes Chrétiens. Forme du serment de fidélité que le Kam de la petite Tartarie vient prêter au même lieu.

LA troisième Cour du Sérail où nous sommes à cette heure, n'est pas dans la régularité de celle qui la précède, & les bâtiments qu'elle enferme font voir que l'on ne s'est pas beaucoup mis en peine d'y observer un grand ordre. Quand vous êtes à la porte de cette

Cour, vous avez en face un petit appartement détaché de tous les autres, à l'entrée duquel vous voyez des deux côtés sortir une fontaine de la muraille dont l'eau est reçue dans deux bains ; & c'est dans cet appartement qu'est la Salle d'Audience. C'est une assez belle voûte soutenue par des piliers de marbre, & l'on voit encore au milieu un petit jet d'eau qui tombe dans un bain. Cette salle est ouverte de toutes parts, & dans le fond vis-à-vis de la porte on pose le Trône du Grand Seigneur.

Ce Trône qui est assez riche, est une manière d'Autel que l'on porte dans cette Salle les jours que le Grand Seigneur veut donner audience aux Ambassadeurs, & lorsque le nouveau Kam de la petite Tartarie qu'il a élu, vient prendre l'investiture de son Royaume, & lui faire le ferment accoutumé. Le derrière du Trône touche un mur d'appui qui ne le surpasse que d'un demi-pied, & c'est ce qui retient les coussins qui font derrière le Grand Seigneur. Il y a dans le Trésor huit couvertures très riches faites exprès pour couvrir ce trône, & qui viennent pendre à terre de trois côtés, par devant, à droite & à gauche ; car pour le derrière il est appuyé, comme j'ay dit, contre la muraille. La plus riche de ces

couvertures est d'un velours noir avec une broderie de grosses perles, dont les unes sont longues de autres en boutons. Il y en a une autre de velours blanc relevé d'une broderie de rubis & d'émeraudes, dont la plupart sont dans des chatons pour les bien tenir. Il s'en voit une troisième d'un velours violet bien foncé brodé de turquoises & de perles. Les trois autres qui les suivent sont aussi de velours de différentes couleurs avec une riche broderie d'or. Et les deux dernières font d'un brocart d'or qui ont leur beauté particulière. Le Trône est orné de l'une de ces couvertures, selon que le Grand Seigneur considère le Souverain dont il reçoit l'ambassade, & il mesure sa magnificence à celle du Prince qu'il veut honorer.

Voici la manière dont les Ambassadeurs sont reçus dans cette Salle. Car pour ce qui est de l'ordre de leur marche depuis leur Hôtel de Pera jusqu'au port de Constantinople, & du port jusqu'au Sérail, il s'en fera fait sans doute assez de relations. Après que l'Ambassadeur a dîné dans la Salle du Divan avec le grand Vizir qui l'y attendait, tandis que l'on a servi sa suite sous la galerie sur quelques vieux tapis de cuir qu'on étend à terre, & que l'on couvre de peu de plats, il

ici reçoit les vestes que lui envoie le Grand Seigneur pour sa personne & pour ceux qui l'accompagnent, & l'on s'en couvre à l'instant par dessus les habits ainsi que d'une robe de chambre. Dans cet équipage l'Ambassadeur est conduit à la Salle d'audience par le *Capi-Aga* grand Maître des cérémonies, qui est assisté de plusieurs Eunuques ; & quand il est à la porte deux Vizirs le viennent prendre, & marchent à ses côtés jusqu'au lieu où il doit s'incliner pour baiser la robe du Grand Seigneur. Depuis la porte de la Cour gardée par des Eunuques jusqu'à celle de la Salle, on ne marche que sur des tapis de soie, & le pavé de la Salle qui est de marbre est aussi couvert d'un autre tapis d'or filé, fait à peu près comme nos nattes de pailles & de pareille épaisseur. Le Grand Seigneur garde beaucoup de gravité dans son Trône ; & derrière le petit mur contre quoi il est appuyé, l'on voit en ordre le *Kifter-Agafi* qui est un Eunuque noir Chef & Intendant du quartier des femmes; le *Seligdar-Aga* qui porte l'épée du Grand Seigneur ; le *Chokadar-Aga* qui porte la robe Royale, ce que nous appelons en France le Porte-manteau ; le *Riquabder* qui tient l'étrier lors que le Prince monte à cheval ; & le *Hazodabachi* Chef de la Chambre,

ce qui serait en France grand Maître de la Garde-robe. Ces gens-là se tiennent tous dans une très grande modestie, & les bras croisés sur l'estomac ; & pour le *Kapi-Aga* Introduteur des Ambassadeurs & grand Maître du Sérail, il se tient debout au milieu de la Salle, & dans la même posture d'humilité. A la gauche du Trône il y a une manière de placet couvert d'un velours rouge avec une frange d'or, où vont s'asseoir les Ambassadeurs après avoir baisé la robe du Grand Seigneur, & que ceux de leur suite qui ont eu des vestes dont le nombre est limité, ont fait la même cérémonie. Cependant tous les Bachas se tiennent debout en la présence du Prince, & le Kam de la petite Tartarie n'est pas même excepté de cette loi quand il vient rendre l'hommage. Toute cette action se passe dans un grand silence, & le Grand Seigneur ne répondant rien alors, laisse au grand Vizir le soin de dire quelques paroles pour congédier l'Ambassadeur, qui retire avec une profonde révérence, sans se découvrir & sans tourner le dos qu'il ne soit hors de la Salle.

Les Ministres des Princes & États Chrétiens qui résident ordinairement à la Porte, sont l'Ambassadeur de France, l'Ambassadeur d'Angleterre, le Baile de Venise & le Résident de Hollande,

qui ont tous leur demeure dans Pera. Quand il vient des Ambassadeurs ou Résidents de l'Empereur, ou de Pologne, ou de Moscovie, on les fait demeurer à Constantinople pour dire plus assurés de leurs personnes.

Le Grand Seigneur distingue la qualité de Remis ces Princes & États & l'estime qu'il en fait par la quantité de vestes qu'il fait donner leurs Ambassadeurs quand ils viennent à l'audience. L'Ambassadeur de France en a vingt-quatre, celui d'Angleterre seize, le Bayle de des Princes Venise en reçoit douze, & l'Ambassadeur de Hollande autant. Lors que Monsieur de Marcheville fut en Ambassade en Turquie, j'eus l'honneur d'être du nombre de ceux qui l'accompagnèrent au Sérail, où après avoir dîné avec les Vizirs dans la Salle du Divan, tandis que sa suite mangea sous la galerie, on lui apporta les vestes selon la coutume. Commençant à les faire distribuer à ceux qu'il voulut favoriser & mener avec lui à l'audience, il fut surpris de n'en voir que seize. Aussitôt il fit dire au grand Vizir qu'il lui manquait huit vestes, & qu'il n'irait point à l'audience qu'il n'en eût le nombre qu'on avait accoutumé de donner aux Ambassadeurs de France. Il y eut quelque contestation

qui retarda l'audience de près d'une heure : mais enfin Monsieur de Marcheville demeurant ferme dans sa résolution, le grand Vizir lui envoya encore huit autres vestes.

Il me refile à représenter dans ce Chapitre la manière dont le Kam de la petite Tartarie vient dans cette Salle d'audience prêter le ferment de fidélité au Grand Seigneur. Le lecteur se souviendra, s'il lui plaît, de ce que j'ai remarqué au commencement, de la fille de ce Prince tributaire que les Empereurs Ottomans tiennent sous le joug. Le Kam qui doit régner à son tour & selon qu'en a disposé le Grand Seigneur, se présente devant lui en la Salle d'audience, & après lui avoir baisé la robe se retire quelques pas & se tient debout. Alors on apporte l'Alcoran sur un grand carreau de velours vert sans aucune broderie, aux quatre coins duquel pendent quatre houppes d'or & de soie, & on le va poser à la droite du Grand Seigneur. Comme il est assis sur un tapis les jambes en croix, il ne faut pas que le carreau vienne jusqu'à la hauteur de les genoux, les turcs tiendraient cela pour un grand péché, & ils portent tant de respect au Livre de l'Alcoran qu'ils ne le peuvent toucher sans s'être lavés. Avant que de l'ouvrir ils le baisent &

le mettent sur leur tête, & après y avoir lu quelque chose ils baisent d'abord l'écriture, & s'en frottent le visage avant que de le fermer. Le Prince qui doit Faire le ferment est debout comme j'ai dit, les mains étendues l'une contre l'autre & élevées à la hauteur des épaules, pour recevoir le livre de l'Alcoran de celles du *Kapi-Aga*, qui a cité le prendre de sur le carreau l'ayant baisé & fait toucher à sa tête. Le ferment que fait le Kam est conçu en ces paroles :

Par la vérité de ce Livre je ferai exécuter tous les ordres & commandements qui me viendront de la part de mon Seigneur.

Puis que je suis sur la matière du ferment de fidélité du vassal à son Seigneur, j'ajouterai ici la forme de celui que l'Empereur Ottoman exige de tous les Princes Chrétiens qui relèvent de sa Couronne, comme sont les Princes de Moldavie & de Valaquie. Il est conçu en ces mots :

Par la vérité de Jésus-Christ je ferai exécuter tous les ordres & commandements qui ne viendront de la part de l'Empereur Monseigneur.

Le Grand Seigneur fait prêter serment de fidélité à tous les Bachas qu'il envoie aux frontières de l'Empire, comme aux Bachas du Caire, de Babylone & de Bude, ce qu'il ne pratique pas envers les autres Gouverneurs des Provinces qui ne sont pas limitrophes, & dont il n'a rien à craindre.

Entrons maintenant dans le quartier des Eunuques & des Ichoglans, dont les bains sont une grande partie.

CHAPITRE VII.

Des Bains du Sérail.

SOMMAIRE.

Force de corps merveilleuse d'un Ichoglan. Mosquée de l'appartement des Eunuques. Occupations des Nains et des Muets. Superstition des Mahométans dans la manière de couper les ongles. Couleurs défendues aux Chrétiens dans leur coiffure. Description des Bains. Abus réprimés. Pourquoi les Orientaux ne se fervent point

de papier à de vils usages. Perses plus scrupuleux que les Turcs. Grands amateurs de la propriété. Chambres fort enjolivées. Défense étroite de Mahomet de se laisser voir tout nu. Terre propre à faire tomber le poil, & ses dangereux effets.

LES Bains destinés pour la personne du Grand Seigneur & pour les principaux Officiers, occupent une grande place dans le quartier des Eunuques. Les fourneaux qui les chauffent appelés *kulkans*, suivent l'appartement du Sarai-houdafi, & quinze Ichoglans des plus robustes sont employés à entretenir le feu. On les nomme *Kulkangis* ; Et vingt-cinq autres appelés *Dellak* sont occupés dans les bains à raser & froter le corps, & à appliquer des ventouses à ceux qui en ont besoin. Celui des *Kulkangis* qui est le plus vieux dans le service est le Chef des autres, qu'il fait souvent exercer à la lutte, & à lever d'une main une massue de fer. Il y en a trois attachés avec de gros crampons sur la porte des bains, & celle du milieu, à ce qu'ils a disent, pèse cent *okka*, qui reviennent à trois cent cinquante livres poids de Paris, un *okka* pesant trois livres & demie ou environ. Il s'est

trouvé autrefois un de ces Ichoglans si extraordinairement fort, que le Grand Seigneur voulut avoir le plaisir de voir s'il pourrait d'une main lever & tourner cette massue ; ce qu'il fit avec un étonnement nom pareil du Prince, à qui il donna sur le champ une autre marque de la force de son bras. Au dessus de ces trois massues on voit pendus deux casques de fer, dont l'un est de l'épaisseur d'un pouce, &l'autre de la huitième partie. Ce même Ichoglan en la présence du Grand Seigneur, d'un coup de masse d'armes enfonça le casque épais d'un pouce, & d'un coup de sabre fendit l'autre jusqu'au milieu.

Vis-à-vis de ces fourneaux sont les robinets qui distribuent l'eau pour les chambres des bains ; & j'oubliais de dire qu'avant que d'entrer en ce lieu-là on trouve une petite Mosquée qui touche l'appartement du *Serai-kes-boudafi*, où tous les Ichoglans vont faire leurs prières deux fois le jour. S'ils viennent à y manquer, l'*Oda-bachi* qui dans chaque chambre veille sur leurs actions ne leur épargne pas les coups de bâton, comme pour toute autre faute qu'ils peuvent commettre, & ils en reçoivent quelquefois jusqu'à une certaine quantité sur la plante des pieds, tant que les ongles leur sautent des doigts.

De cette Mosquée on passe dans une galerie qui touche les bains, & c'est où les Diflis & les Geuges, qui font les Muets & les Nains, vont s'occuper au travail le long du jour. Les uns apprennent à lier un Turban, à quoi il y a plus de façon que l'on ne croit, principalement au Turban du Grand Seigneur quand il va au Divan : car alors il en prend un extraordinairement gros, ce que font tous les Officiers du même Divan quand ils entrent au Conseil. Et je ne saurais mieux représenter ce Turban, que par la forme de nos plus grosses citrouilles, si on les creusait au milieu & que l'on y fît un trou où la tête pût entrer. Les autres apprennent à raser, à couper les ongles, & d'autres choses de cette nature. Ils ne se servent point de ciseaux pour les ongles, ni même dans toute l'Asie; ce que Mahomet a défendu dans sa loi, & ils tiendraient cela pour un grand péché. Ils se fervent d'un petit outil d'acier de la forme d'un canif, mais il n'y a que le bout qui coupe, & ils se prennent fort adroitement à cet office. C'est la coutume dans tout l'Orient que le Barbier qui vous rase, vous lie votre Turban qui se défait fort souvent, vous coupe les ongles des pieds & des mains, & vous ôte la saleté

des oreilles : car les Turcs & tous les Asiatiques aiment grandement la propreté, & ne peuvent souffrir la moindre ordure, ni sur eux, ni sur ceux qui les approchent, comme je dirai bientôt. Puisque j'ai parlé plus d'une fois du Turban, il ne fera pas hors de propos de remarquer ici que dans l'Empire Ottoman & dans toute l'Arabie, il n'est permis qu'aux seuls Mahométans de prendre du blanc pour couvrir leur tête, au lieu qu'en Perse & dans l'Empire du grand Mogol on peut choisir telle couleur que l'on veut.

Je viens au grand Bain qui suit la Chambre du *Hammangi-bachi* qui en est le Chef, & qui fait partie de l'appartement des *seferlis* ou des Blanchisseurs du Grand Seigneur. Le lieu où l'on se déshabille est un dôme de pierre de taille assez élevé, & en un des plus beaux endroits du Sérail. Le bas est de beaux carreaux de marbre, & il a deux grandes fenêtres qui vont en saillie sur les jardins comme deux balcons, d'où l'on peut avoir la vue sur les deux mers, & sur le paysage de l'Asie. Au milieu de ce dôme on voit une fontaine dont l'eau est reçue dans deux bassins. Le premier qui est le plus haut & le plus petit, est d'une pièce de marbre blanc avec quelques veines rouges & noires, & percé en six

endroits pour recevoir autant de tuyaux de cuivre jaune, par où s'écoule l'eau qui va tomber dans l'autre bassin, qui est aussi de marbre de plusieurs pièces & de diverses couleurs. Au dans du dôme on voit quantité de perches qui règnent au tour, & font supportées par des bras de fer qui forcent de la muraille. C'est où l'on fait sécher les linges qui ont servi dans le bain, & il y en a de diverses sortes. Autrefois on se contentait de donner aux Pages un linge qui ne faisait que deux tours au dessous de la ceinture mais comme l'on se fut aperçu qu'ils en abusaient, & que de beaux jeunes garçons en folâtrant s'arrachaient le linge les uns aux autres pour se voir nus, on ne se sert plus depuis dans le bain que de linges cousus de la ceinture jusqu'aux pieds comme un cotillon de femme. En sortant du bain ils ont pour s'essuyer deux autres fortes de linges grands comme des nappes, dont l'un est rouge avec une bordure de soie large de trois doigts, qui les couvre d'abord en quittant l'eau depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe ; & l'autre blanc dont ils se servent pour se frotter. *Peche-tamal* est le nom qu'ils donnent à ces deux sortes de linges.

A côté de la fontaine qui est au milieu du

dôme, il y a une ouverture pour entrer dans le bain, & tout proche est la Salle où l'on va se déshabiller l'hiver. Une petite galerie qui suit à la gauche conduit aux lieux destinés à la décharge de la nature, & chaque siège a son petit robinet d'où ils tirent de l'eau pour se laver. Ils croiraient avoir fait un grand péché de se servir de papier à cet usage, & disent pour leur raison que par hasard le nom de Dieu pourrait s'y trouver écrit, ou un texte de la Loi, ce qui serait une profanation qu'il faut éviter. D'ailleurs ils tiennent que le papier n'est pas propre à si bien nettoyer cette partie que la nécessité du corps rend ordinairement sale, qu'il n'y reste quelque ordure, & qu'étant obligés de se présenter devant Dieu avec une entière pureté de corps & d'âme, leurs prières ne pourraient être exaucées s'ils n'étaient tout à fait nets.

Les Persans font plus scrupuleux que les Turcs sur cette matière : car quoi que les uns & les autres demeurent d'accord que la prière est sans fruit, & même qu'on ne la peut faire fans crime, si l'on n'est pur du corps & de l'esprit ; les premiers soutiennent que la moindre ordure qui par mégarde pourrait rester ou en la personne, ou en ses habits, rendrait sa prière inutile & criminelle

de quoi les Turcs moins superstitieux en cette rencontre ne conviennent pas. Il est vrai qu'en Perse on aime extraordinairement la propreté ; & j'ai remarqué à Hispaham que les rues ne sont point pavées, que lorsqu'il tombe de la neige ou de la pluie qui fait de la boue, peu de gens sortent de la maison à moins qu'il ne s'agisse de quelque affaire importante. Alors à la porte du logis ou l'on veut entrer, on quitte les souliers, le manteau de pluie, le bonnet qui couvre le Turban ; & si l'on avait la moindre ordure sur soi, on serait tenu impur, & ce serait faire déplaisir à celui que l'on visite. Un Persan fait même scrupule dans un mauvais temps de recevoir un homme chez soi ; & si quelqu'un se présente, il lui fait signe de la main de se tenir loin au lieu où il entre pour lui parler. Car si par hasard, comme il vient de la rue où il y a de la boue, & des chevaux qui peuvent lui en jeter, il avait la moindre crotte sur soi, & qu'il touchait celui qu'il vient visiter, celui-ci serait *nagis*, c'est à dire immonde, & obligé de changer incontinent d'habit, tant la superstition des Persans va loin sur cette matière.

Au bout de la galerie il y a une porte qui donne passage dans trois chambres, qui font

autant de bains pour l'usage du quartier du Grand Seigneur. La dernière de ces chambres est suivie d'une grande place carrelée de marbre de diverses couleurs, & c'est le lieu où les Ichoglans se font raser. Cette place est élevée vers le milieu, & va en pente de tous côtés, afin que l'eau dont les Barbiers lavent la tête & la barbe puisse aisément s'écouler, & que la place soit toujours nette. De deux côtés de la muraille dont elle est fermée sort un gros robinet double à deux clefs, qui par une seule bouche donnent alternativement de l'eau chaude & de l'eau froide, que reçoit un bassin de marbre blanc où trois ou quatre hommes se peuvent laver ensemble sans s'incommoder. Une petite chambre de marbre noir & blanc suit à un des bouts de la place, & c'est où les Barbiers qui ne savent point d'autre profession, mettent tous leurs ustensiles & instruments nécessaires, comme rasoirs, pierres à les repasser ; savons, & fers à couper les ongles : car pour du linge ils n'en donnent point, & ceux qui se font raser viennent tout nus de la ceinture en haut, n'étant couverts en bas que d'un linge qui leur va jusqu'à mi-jambe. C'est un hasard quand il se trouve quelqu'un de ces Barbiers qui sache saigner, & leurs

lancettes assez grossières ressemblent aux lames dont nous saignons nos chevaux.

Vis-à-vis de la chambre des Barbiers sont trois autres chambres voûtées de marbre, dont la plus grande surpasse en beauté celles qui la suivent. Le pavé est de marbre blanc & noir, & les murailles sont revêtues de carreaux blancs & bleus, où dans chacun se voit une fleur de relief peinte au naturel, & que l'on prendrait pour de l'émail. De petites lames d'or cachent les jointures des carreaux, & il ne se peut guère rien imaginer de plus riant que cette première chambre. La voûte est percée de plusieurs trous ronds d'environ demi-pied de diamètre, qui ont leurs petites vitres de glace de Venise faites en coche, de peur que si la curiosité portait quelqu'un à monter sur la voûte, il ne put en se couchant sur le ventre voir ce qui se passe dans le bain. Le lieu ne reçoit le jour que par ces trous, & tandis qu'on est au bain : mais surtout quand on en sort la porte est toujours fermée, pour entretenir la chaleur, & de peur qu'on ne soit vu; ce lui pourrait être si au lieu de ces trous qui sont en haut, il y avait en bas des fenêtres à nôtre mode. Tous les autres bains font faits de cette manière, & ne tirant la clarté que de petits trous vitrés,

il ne s'y voit aucune ouverture que celle de la porte, afin qu'étant aussitôt fermée la chaleur se conserve dans le bain, & que l'on ne puisse voir ceux qui y sont. La seconde chambre est un autre bain, mais elle cède en beauté à la première ; & pour ce qui est de la troisième elle a quelque chose d'assez singulier. Le bas est une marqueterie de petites pierres, posées d'une façon que le pied ne peut glisser quand on l'a mouillé en quittant le bain ; & toute la chambre est revêtue de carreaux d'où sortent des fleurs de relief au naturel couvertes d'or & d'azur. C'est le lieu où le Grand Seigneur entre quand il sort du bain, & il y entre seul pour se raser lui-même les parties que la pudeur défend de nommer. Mahomet prononce malédiction contre ceux qui les laissent voir, & tous ceux qui les regardent ; & pour vivre selon la loi, tant hommes que les femmes doivent se raser eux-mêmes sans se servir de la main d'autrui.

La plupart des Orientaux, Arabes, Tartares & Indiens, ont recours à un moyen plus facile que le rasoir pour faire tomber le poil. C'est une certaine terre qu'ils mêlent avec l'orpiment, & qui se rend molle comme du beurre. Quand ils sont

dans le bain & que la sueur commence à venir, ils frottent de cette terre les parties dont ils veulent que le poil tombe, & il faut bientôt après voir s'il commence à tomber, comme l'on fait d'une volaille qu'on veut plumer dans l'eau chaude. Car si on laisse cette terre trop longtemps, elle brûle & fait des trous dans la chair, dont les marques demeurent comme des coutures que laisse quelquefois une petite vérole. D'ailleurs aux parties où cette terre s'applique, la peau avec le temps vient dure & rude comme un maroquin ; & ces fâcheux accidents dégoûtent de l'usage de cette terre la plupart des Turcs & des Persans. Les Chrétiens d'Orient ne s'en fervent pas aussi, quoi qu'ils suivent les Mahométans dans la coutume d'aller aux bains : mais surtout en Perse hors les pauvres gens, il n'y a personne qui use de ce remède. Les Dames sans avoir égard à la défense de Mahomet, se servent de leurs esclaves pour cet office, & avec de petites pincettes comme celles dont nous nous servons pour tirer le poil de la moustache, elles font avec plus de peine, mais moins de risque, ce que cette terre fait en moins de temps, mais avec plus de danger. Nos Sultanes sont trop délicates pour imiter les Dames de Perse, & les hommes mêmes

en Turquie ne veulent point s'arracher avec douleur, ce que le rasoir leur ôte sans peine.

CHAPITRE VIII.

Du Trésor du Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Beaux restes d'antiquité. Turcs ennemis des figures qui représentent l'homme ou la bête. Chambres du Trésor & leurs richesses. Le sang des Bachas une des rivières qui entrent dans cette mer du Trésor. Usage du bois d'aloès dans la Turquie. Bassins à laver d'une forme plus commode que les nôtres. Bougies d'une espèce de cire de grand prix. Coffre de toutes sortes de pierreries. Précautions & cérémonies qui s'observent à l'ouverture du Trésor. Riche tapisserie où l'Empereur Charles Quint est représenté en relief. Particularité digne de remarque de la vie de Ruftan Bacha. Sentiment héroïque d'un Turc.

Sources principales des riches de l'Empire. Revenus de l'Egypte à quoi appliqués.

LE Trésor du Sérail & de l'Empire Ottoman, ses richesses immenses, le bel ordre avec lequel il est gouverné, méritent que je m'étende un peu sur cette matière. Je découvrirai toutes les rivières qui se vont rendre en cette mer, semblables à celles qui entrent dans la mer Caspienne, & qu'on n'en voit point sortir.

De la Chambre où se rase le Grand Seigneur, on passe dans une galerie de trente pas de long & de neuf à dix de large. Elle est soutenue par six gros piliers de marbre de quinze pieds de hauteur & de diverses couleurs, entre lesquels il y en a un d'un fort beau vert dont les Turcs font très grand cas. On marche dans cette galerie sur de grands carreaux de marbre, & le plafond est un reste d'antiquité, & d'excellentes peintures à la Mosaique qui représentent divers personnages, & que l'on croit avoir été faites pour la réception de quelque grand Prince du temps des Empereurs Grecs.

Les Turcs qui n'ont parmi eux ni Sculpteurs ni peintres pour aucune représentation d'homme

ni de bête qu'ils ont en horreur, ont eu de la peine a souffrir ces figures, & n'ayant pu s'empêcher d'effacer les restes, il ne reste que les corps, ce que l'on doit regretter. Il est aisé de juger que cette galerie a été ouverte des deux côtés, l'étant encore du côté de la Cour, & c'est au milieu de la muraille qui la ferme de l'autre, qu'est la porte du trésor.

Ce Trésor qui enferme des richesses incroyables, peut être distingué en Trésor public & Trésor particulier. J'appelle Trésor public celui qui fournit à la pompe des actions publiques & solennelles, au payement des soldats, & en général à tous les besoins de l'Empire & du Sérail. Il se remplit à mesure qu'il se vide, l'argent y entre & en sort. Mais pour le Trésor particulier & Secret, qui est une voûte sous terre qui ne s'ouvre qu'en la présence du Grand Seigneur, c'est une mer que je puis comparer à la mer Caspienne, où il entre plusieurs rivières que l'on n'en voit point sortir

Le premier Trésor consiste en quatre Chambres du remplies de richesses & de raretés. La première contient une grande quantité d'arcs, de flèches, d'arbalètes, de mousquets, de fusils, de sabres, & d'autres armes de cette nature, qui

font toutes autant de chef-d'œuvres dont l'on a fait présent aux Empereurs Turcs. Toutes ces armes sont ou pendues au plancher, ou attachées contre la muraille ; mais en pitoyable état, toutes rouillées & couvertes de poussière, & le Grand Seigneur souffre que l'on les néglige, parce qu'on lui présente tous les jours des armes bien travaillées dont la nouveauté lui fait oublier les vieilles, & que les Turcs ne font guère état des curiosités qu'au moment qu'elles leur sont présentées.

La seconde Chambre est un grand dôme, de même hauteur & architecture que celui du bain dont j'ai parlé au chapitre précédent, où l'on se va déshabiller l'été ; & il n'y a nulle différence entre les deux, sinon que celui-ci n'a point d'ouverture par le haut. Ce lieu-là contient six grands coffres, chacun de douze pieds de longueur sur six de largeur & de hauteur, & si couverts n'étaient brisés , deux hommes auraient de la peine à les lever tant ils font pesants. Ces coffres appelés *Ambar* sont pleins de toutes sortes d'habits qui servent au Grand Seigneur, de vestes, de riches fourrures, de Turbans magnifiques, & de coussins en broderie de perles. Outre ces

six coffres il s'en voit huit autres longs de huit pieds & larges de quatre, où l'on tient les pièces d'écarlate, les fins draps de Hollande & d'Angleterre, les pièces de velours, les brocards d'or & d'argent, les couvertures de lit en broderie, & autres richesses de cette nature. Pour les brides & les selles de cheval couvertes de pierreries, elles reposent sur des bras qui sortent de la muraille, & toute cette chambre en général est fort bien entretenue & avec beaucoup de propreté.

La troisième Chambre est grande & ressemble plutôt à une salle. On y découvre d'abord un grand coffre, dont le dedans est divisé en trois parties & fait comme trois autres coffres l'un sur l'autre, qui s'ouvrent par le devant pour n'être pas engagez, & afin que l'on puisse fouiller dans le plus bas sans remuer celui de dessus. Le coffre du fond contient ces riches couvertures du Trône dont j'ai parlé dans la description de la Salle d'Audience. Celui du milieu renferme toutes les housses enrichies de broderie, & quelques-unes couvertes de perles & pierreries lui servent dans les grandes solennités. Dans le coffre de dessus on tient les brides, poitrails, croupières & étriers, dont les diamants, les rubis, les émeraudes

& les perles font la richesse ; mais la plus grande partie est couverte de turquoises qu'ils savent parfaitement bien appliquer. C'est une chose étonnante de voir la quantité de ces des précieux harnais ; mais elle ne l'est qu'à ceux qui ignorent de quelle manière le Grand Seigneur remplit son trésor de tant de richesses. Comme il meurt souvent des Bachas & Gouverneurs de Provinces, soit de mort naturelle, soit de mort violente, tous leurs biens étant acquis au Grand Seigneur comme je l'ai dit ailleurs, & apportés au Sérail, il se trouve d'ordinaire parmi leurs riches harnais des brides couvertes de pierres & ces brides font portées au trésor. Il s'en fait autant de l'or & de l'argent monnayé, & de tous les bijoux que possédaient ces Bachas. Mais pour les selles de leurs chevaux qui d'ordinaire ne sont couvertes que de lames d'or de l'épaisseur d'un ducat, elles font remises entre les mains de l'*Imbroborbachi* qui est le grand Écuyer, & qui n'entre point dans le Sérail.

Il y a encore dans cette même Chambre plusieurs autres coffres de différente grandeur qui enferment quantité de choses très précieuses. Les uns font pleins de riches épées garnies, de pierreries, & de sabres qui en sont aussi couverts.

Car les Turcs se fervent à cheval , & de sabres, & d'épées de longueur un peu plus larges que ne sont les nôtres. Ils portent le sabre au côté, & attachent le long de la selle l'épée & la masse d'armes qui leur passent sous la cuisse, ce qui ne peut pas les incommoder beaucoup, parce qu'ils tiennent à cheval la jambe fort courte. Les côtés & la poignée des masses d'armes qu'on porte en parade sont aussi couvertes de pierreries, & en tout leur équipage les Turcs font superbes & n'épargnent point l'argent. Quand le Grand Seigneur veut honorer un Bacha, il lui envoie une de ces épées ou un de ces sabres, avec une veste de brocart d'or doublée de quelque riche fourrure ; mais ces riches pièces ne font qu'aller & venir, & par la mort des Bachas dont tous les biens entrent au Sérail, elles se retrouvent toujours dans le trésor comme dans leur centre.

D'autres coffres sont remplis d'ambre gris, de musc, de bois d'aloès & de santal Il y a de ce bois d'aloès qui vaut mille écus la livre, selon qu'il est gras, le plus gras étant toujours le meilleur, & les Turcs font en ce bois d'alors beaucoup de dépense. Quand on les vient voir, & dès

que l'on et assis c'est la coutume de présenter une pipe de tabac avec le bois d'aloès, ce qui se fait en cette manière. On prend de ce bois selon qu'il est gras & qu'il peut rendre plus de fumée, la grosseur d'un pois ou d'une petite fève, & après l'avoir mouillé on le met sur un peu de braise dans une espèce de cassolette qu'on présente à toute la compagnie. Il en fort une fumée dont chacun parfume sa barbe & sa selle, & le dedans même de son turban, après quoi il lève les mains en haut en criant *Elmendela*, c'est à dire *grâces Dieu*. Mais avant que de présenter la cassolette, on apporte de l'eau-rose dans un vase d'or ou d'argent selon les gens qui viennent rendre visite. Ce vase est à peu près d'un pied de hauteur, la base étant grosse comme le poing, & allant toujours en diminuant jusqu'au haut qui n'est que de la grosseur du petit doigt. Il y a au bout un petit trou d'où coule l'eau-rose dont on se lave les mains & le visage, & l'on se met ensuite sur la fumée de l'aloès, qui fait sécher l'eau & s'attache mieux aux cheveux & à la barbe.

Il y a aussi dans ces coffres quantité d'aromates & de précieuses drogues, des pierres de bezoart, & force mastic, dont les Sultanes & autres filles du Sérail font leur amusement

ordinaire. Elles en tiennent à toute heure dans la bouche, & ce mastic rend l'haleine bonne & les dents nettes, ce qui le leur fait aimer.

On voit dans cette même Chambre & en d'autres coffres quantité de vaisselle d'or & d'argent dont l'on ne se sert jamais, le Grand Seigneur en ayant d'autre pour son usage ordinaire dans le *Kilar*, & ne se servant pour sa table que de porcelaine. Il y a entre autres pièces plusieurs bassins & aiguières d'or, dont quelques-unes sont enrichies de diverses pierreries. Ces bassins à laver sont d'une forme plus commode que les nôtres, & une des marques de la propreté des Levantins. Ils font ronds & profonds d'environ un demi-pied, & couverts comme d'une assiette percée à jour, qui rend le bassin égal avec ses bords, & cache, la saleté qui s'en va au fond. On ne se lève point en Turquie après le repas sans s'être lavé la bouche & les mains, on vous apporte de savon & de l'eau chaude, & chez les Grands on présente de l'eau-rose ou quelque autre eau de senteur, dont vous mouillez un coin de votre mouchoir.

On tient dans un de ces coffres de grandes bougies de plus de deux pieds, faites d'une certaine

composition fort chère de couleur grisâtre qui ressemble à de la cire, & qui vient, d'Éthiopie, chaque bougie revenant à près de cent écus. On ne s'en sert que lorsque le Grand Seigneur va visiter les Sultanes, & alors on allume deux de ces bougies dans deux grands chandeliers d'or enrichis de pierreries. Quand elles ont un peu plus qu'à demi brûlées, les Eunuques noirs qui fervent dans le Haram en allument d'autres, & présentent par civilité les bouts qui restent aux principales femmes qui sont auprès des Sultanes.

Il y a de plus dans un de ces coffres quantité d'horloges & de montres ouvrage d'Allemagne, & plusieurs couteaux & écritaires à la Turquie, toutes ces pièces étant des chef-d'œuvres de bons maîtres & garnies de pierreries. On voit enfin contre le mur couvert d'une étoffe d'écarlate, plusieurs armes à la Turquie curieusement entretenues, des arcs, des flèches, des rondaches & des marteaux d'armes d'un très beau travail ; & la plupart de ces pièces font d'assez grand prix.

Mais ce qu'il y a de plus précieux dans ce coffre cette chambre est un coffre fort & tout de fer, qui en renferme un autre d'un pied & demi ou environ en carré ou il se trouve de grandes richesses.

Quand ce coffre est ouvert, on voit une manière de baguier d'orfèvre où sont rangées toutes fortes de bagues de très grand prix, des diamants, des rubis, des émeraudes, grand nombre de belles topazes, & quatre yeux de chat qu'on ne peut assez estimer pour leur beauté. Ce premier fond levé on découvre de petites layettes remplies de divers bijoux, de grandes roses de diamants, de pendants d'oreilles, d'autres roses de rubis & d'émeraudes, de tours & chaînes de perles, & de bracelets. Il y a à part une cassette où sont les *Sorgonges*, ou les porte-aigrettes qu'on attache au Turban du Grand Seigneur. Ce sont comme de petits manches en façon de tulipes couverts des plus belles pierreries du Sérail, & c'est où entre l'aigrette, ce riche panache, dont j'ay fait ailleurs la description. Il y a de ces manches plus hauts & plus précieux les uns que les autres ; & mon intendant du Trésor m'a assuré que tant grands que petits il y en a plus de cent cinquante. Les petits ne fervent qu'à la campagne, & les grands qui font les plus riches font réservés, pour les pompes & magnificences de la Cour, & quand le Grand Seigneur marche en cérémonie dans Constantinople. S'il veut quelquefois réjouir

sa vue de l'éclat de ces précieux joyaux, il se fait apporter, ce coffre dans sa chambre : mais s'il ne demande qu'une pièce du Trésor, il envoie ordre au *Chafnadar-bachi* de l'aller prendre, & ce Chef du Trésor n'y peut entrer sans bien du mystère & de justes précautions.

Il y a toujours soixante Pages plus ou moins dans la Chambre du Trésor, le nombre n'en est pas fixe, & le crédit du *Kapi-Aga* & du *Chafnadarbachi* le peut augmenter ou diminuer selon leurs inclinations & leurs intérêts. A moins qu'ils ne soient disgraciés, comme le fut celui de qui je tiens en partie ces instructions, ils ne forcent jamais du Sérail sans avoir quelque bon Gouvernement, ou une pension honnête pour s'entretenir ; pourvu qu'ils se tiennent dans le devoir, ils sont à leur aise pour toute leur vie. Le Chef du Trésor ayant donc reçu l'ordre du Grand Seigneur pour lui apporter la pièce qu'il veut avoir, assemble tous les Pages dans leur chambre, & fait venir l'*Anakdar-Agafi* qui a la garde des clefs. Celui-ci après, avoir frappé trois coups de la main sur une armoire ou elles font enfermées, les en tire, & suivant le *Chafnadar-bachi* accompagne des soixante Pages, ils se rendent tous

ensemble à la porte du Trésor. D'abord on défait l'enveloppe du cadenas, que l'on y a mite pour mieux conserver le cachet que le Chef du Trésor a appliqué sur le trou, & ayant reconnu qu'il est entier, il le fait rompre par le gardien des clefs, & lui commande ouvrir. Après que l'on est entré dans la chambre où le *Chafnadar-bachi* sait qu'il faut aller, il s'assied sur un placet, & fait savoir quelle est la pièce que le Grand Seigneur demande. Alors on ouvre le coffre où elle doit être, on la présente au *Chafnadar-bachi*, & s'il veut il a le privilège de la porter seul au Grand Seigneur. L'occasion lui est alors favorable pour se saisir de quelque chose de précieux, & c'est en ce temps-là qu'il joue d'adresse sans qu'on puisse bien rompre son coup. Quand il est au Trésor il n'a qu'à dire que le Grand Seigneur demande aussi la pièce qu'il souhaite de détourner, & faisant porter d'abord le tout dans sa chambre, il y laisse ce qu'il veut garder, & ne rend au Prince que ce qu'il lui a commandé de lui apporter. Ce n'est pas que tout ce qui entre dans le Trésor & ce qui en sort, ne soit exactement écrit & bien contrôlé par le *Haznaquatib* ou Écrivain qui tient le registre, & la friponnerie pourrait

être bien aisément découverte, lorsqu'en sortant de sa charge le *Chafnadar-bachi* rend compte de toutes choses à son Successeur. Mais il se trouve ordinairement qu'ils sont amis, & que le *Chafnadar-bachi* qui ne sort de sa charge que pour passer en la place du *Capi-Aga* s'il vient à mourir ou à monter à une plus haute dignité ; ou que pour être fait Bacha & Gouverneur de Province, il propose au Grand Seigneur pour remplir la place de Chef du Trésor celui des Pages qu'il aime le plus & qui est son confident. Comme il est son bienfaiteur il lui rend ses comptes comme il lui plait, & lui donnant le rôle de tout ce qu'il y a dans le Trésor, il produit en même temps un mémoire des pièces qu'il dit qui en ont été ôtées durant son Intendance par l'ordre du Grand Seigneur. L'Écrivain du Trésor malgré leur intelligence pourrait découvrir la fourbe : mais étant un des plus vieux Pages de la Chambre à qui la charge de *Chafnadar-bachi* peut aussi tomber, pour ne se point faire d'ennemis il ferme les yeux, & se laisse adoucir par les présents qu'il reçoit de celui qui entre en charge, & de celui qui en sort. Mais ces larcins-là ne se font pas fort souvent, & s'ils étaient découverts le châtement suivrait de près & l'auteur & les

complices. Pour ce qui ci du petit coffre où sont les plus précieux joyaux, il est impossible d'en rien détourner : car lors que le Grand Seigneur en veut tirer quelque pièce, il fait apporter le coffre en sa présence par l'intendant du Trésor accompagné du Maître des clefs & de tous les Pages, & avant que de l'ouvrir il reconnaît si le cachet est entier. Aptes avoir pris ce qu'il souhaite, on ferme le coffre en sa présence, on y remet le cachet, & il est reporté au Trésor avec la même cérémonie. Les soixante Pages reçoivent alors ordinairement des marques de la libéralité du Grand Seigneur, & il leur fait donner dix ou douze bourses qu'ils vont partager.

Nous sommes encore dans la troisième Chambre du Trésor, qui peut passer pour une assez grande salle, dont le milieu est occupé par un échafaud de neuf à dix pieds en carré, la hauteur, la longueur & la largeur se trouvant égales. Cet échafaud est couvert & entouré d'une tapisserie d'or & de soie, & au dessus on y voit en relief l'Empereur Charles-Quint assis sur un trône, tenant, d'une main un monde, de l'autre une épée, avec tous les Grands de l'Empire autour de lui qui lui font hommage. Au bas. de la tapisserie on lit quelques vers en caractères gothiques ;

et le dessus de l'échafaud est plein de livres Latins, Français, Italiens, Allemands, Anglais, & en d'autres Langues de notre Europe. Il y en a pour la navigation, & ils font accompagnés des deux Globes célestes & terrestre, & de quelques cartes géographiques dessinées sur du vélin ; ce qui fait juger que tout cela a été pris sur mer par quelque corsaire Turc, & envoyé en présent au Grand Seigneur. Mais la poussière que l'on n'a pas soin d'ôter a entièrement gâté & la tapisserie & les livres, qui ne servent là que de monument de quelque victoire remportée sur les Chrétiens.

La quatrième Chambre du Trésor est fort obscure, & n'a de jour que ce qui elle en reçoit d'une petite lucarne qui est sur la cour & qui a trois fortes grilles l'une sur l'autre. Au dessus de la porte on voit ces mots gravés en Langue Turquesque : *Argent acquis par la diligence de Ruftan*. Voici, ce qui a donné lieu à ce monument qu'on a bien voulu poser à la gloire d'un grand Vizir, à ce que j'en ay appris de plusieurs bouches à Contantinople. Il était fils d'un vacher lui-même ; mais il avait un génie digne de la plus haute naissance, & qui l'éleva jusqu'à la charge

l'honneur d'être gendre de Soliman. Il eut beaucoup de traverses, & fut quelque temps disgracié : mais enfin Soliman qui avait de grandes affaires sur les bras, & qui était en guerre avec la Perse, ayant eu besoin d'argent rappela Ruftan, & lui donna la Surintendance de ses Finances. Il le connaissait habile & capable de les remettre bien-tort en bon état ; à quoi il travailla avec tant de soin & de succès qu'il remplit incontinent les coffres de Soliman, & rétablit les affaires de l'Empire. Je remarquerai ici une chose qui est encore dans la mémoire de plusieurs Turcs qui l'ont su de leurs pères. Les Turcs ont tant de zèle pour le bien de l'État, qu'un des Grands de la Porte ennemi de Ruftan, & lui en d'autres rencontres aurait bien voulu le perdre, protesta à un de ses confidants que quand il lui pourrait nuire il ne le serait pas alors, parce que par son industrie & ses travaux il soutenait l'État, qu'il avait tiré du penchant de sa ruine, & qu'il était en train d'augmenter considérablement les revenus. Ce sentiment généreux & héroïque dans l'âme d'un Turc, qui dans les commencements n'a été qu'un simple esclave, trouverait peu d'exemples parmi les Chrétiens.

Reprenons le discours, de la quatrième Chambre du Trésor. Elle est remplie de coffres de deux pieds de long, larges & hauts à proportion, renforcés de bandes de fer, & fermés chacun de deux cadenas. Le nombre n'en est pas toujours égal, parce que l'argent va & vient dans cette chambre, & que ces coffres se transportent selon le besoin, pour le paiement des Janissaires & l'entretien des armées. Les espèces d'argent qui y entrent ordinairement font les richdales d'Allemagne & de Hollande, & les Turcs appellent ces dernières des richdales au lion, parce qu'elles en portent la figure. Ce font les espèces que tous les négociants du Levant aiment le mieux, parce qu'il s'en voit très peu de fausses, & qu'on ne les peut rogner sans que l'on s'en aperçoive. La réale d'Espagne a aussi cours dans l'Empire Ottoman de même que notre écu, que les Turcs refusaient au commencement, parce qu'ils croyaient qu'il n'était pas à si bon titre que la réale.

Tout l'or & l'argent qui entre dans le Trésor, se tire des revenus de l'Empire, & de la vente des biens que les Bachas laissent à leur mort. Pour ce qui est de l'Empire, qui s'étend si avant dans

les trois parties de notre grand Continent, & qui embrasse tant de Royaumes, il est aisé de juger qu'il fournit au Trésor des sommes immenses ; mais il n'est pas si aisé de les limiter. Ses revenus consistent principalement dans la levée des tributs & dans les douanes ; & les trois *Tefterdars* ou Trésoriers Généraux rendent compte au grand Vizir des recettes des Provinces. Ce premier Ministre a une clef de cette quatrième Chambre du Trésor, & le premier *Tefterdar* une autre, & outre cela elle est toujours scellée du cachet du Grand Seigneur. Elle ne s'ouvre d'ordinaire qu'aux jours qu'on tient le Divan ou pour y mettre de l'argent, ou pour en ôter & payer les charges de l'État.

Toutes, ces recettes sont pour la plupart en espèces d'argent ; & pour ce qui est de l'or qui entre dans cette Chambre, il vient de quatre sources, dont il y en a deux étrangères, & deux du pays. L'une des deux premières est le commerce des Français, des Moscovites, & des Polonais, qui apportent des ducats de ces provinces. L'autre est le tribut annuel que le Kam de la petite Tartarie, les Princes de Transylvanie, de Moldavie & de Valachie, la République de Raguse,

& une partie de la Mingrelie & de la Russe doivent payer au Grand Seigneur en espèces d'or, ce qui monte à des sommes assez hautes. L'une des deux sources du pays vient de la dépouille des Bachas dont l'or monnayé fait la meilleure partie ; l'autre du revenu de l'Egypte, où l'on bat tous les ans certain nombre de *sequins* selon la quantité d'or qui lui vient d'Ethiopie, & l'on porte tous ces *sequins* au Trésor.

Le revenu de l'Egypte peut monter tous les ans à douze millions de livres, dont il faut faire trois parts. Cinq millions entrent au Trésor du Grand Seigneur. Il s'en emploie quatre à l'entretien des Officiers & des soldats du Royaume ; & les trois autres sont destinés pour le riche présent que sa Hautesse envoie tous les ans à la Mecque, pour des frais qui regardent le culte religieux, & pour remplir les citernes de l'Arabie où il faut apporter l'eau de plusieurs journées de chemin.

Des cinq millions qui entrent dans le Sérail, la plus de partie est en *sequins* selon la quantité d'or que les Abyssins ont apporté, & le reste en richdales au lion, ou richdales de Hollande. Tout est porté ensemble dans les coffres de la quatrième

du Trésor public, où les richdales demeurent : mais pour les sequins ils vont au Trésor secret, qu'il est temps d'ouvrir & de dépeindre au Lecteur, selon la description qui m'en a été faite par deux hommes que leur charge a obligé d'y entrer souvent.

CHAPITRE IX.

Du Trésor Secret.

SOMMAIRE.

Voûte souterraine où peu de gens ont accès. Grande épargne de l'Empereur Amurat. Ibrahim son successeur accusé de mauvaise conduite. Précautions que le Grand Seigneur apporte à la sûreté de son Trésor. Ses libéralités aux Grands de la Porte.

DANS la quatrième Chambre du Trésor on voit une porte garnie de lames & barres de fer, qui ouvre le premier passage au lieu qui enferme Trésor secret du Grand

Seigneur. Elle ne s'ouvre jamais que lorsqu'il y veut entrer, & il n'y entre que lors que le grand Vizir l'avertit qu'il en est temps, & qu'il faut y apporter une somme considérable. D'abord à la clarté des flambeaux on descend dix ou douze degrés, au bout desquels aptes avoir avancé sept ou huit pas on trouve une seconde porte garnie comme la première de fortes lames de fer, mais de beaucoup plus petite, & qui oblige à se baisser en entrant. Quand elle est ouverte & que l'on a passé comme on passerait sous un guichet, on se trouve sous une grande voûte, où l'on voit rangés plusieurs coffres de la même grandeur de ceux de la Chambre que nous venons de quitter.

C'est dans ces coffres où l'on renferme depuis longtemps toute l'épargne des Monarques Ottomans ; & il n'y entre que de l'or, tout l'argent étant porté à l'autre Trésor pour les besoins ordinaires. Après la mort d'Amurat, Ibrahim qui vint au trône trouva dans ce Trésor quatre mille sacs, qu'ils appellent *Kizes*, & chaque sac est de quinze mille ducats d'or, ou de trente mille écus: Cette somme est surprenante, & fait de notre monnaie trois cens soixante millions de livres. C'est le même Amurat sage & vaillant

Prince, grand économiste & grand capitaine dont j'ai parlé plusieurs fois, qui fit la guerre au Roi de Perse, & assiégea Bagdad ou Babylone qu'il prit le 22 décembre 1638. Je me souviens que je n'en étais alors qu'à cinq journées de chemin dans les déserts d'Arabie étant parti d'Alep pour aller à Balfara, & que dans les soixante-cinq jours que la Caravane mit à les passer, elle en fut neuf sans trouver de l'eau., ce qui fut une grande souffrance & pour les hommes & pour les chameaux.

Ibrahim à son avènement à la Couronne trouva donc dans le Trésor secret cette prodigieuse quantité d'or qu'il ne sut pas augmenter, & à laquelle au contraire quelques-uns croient qu'il fut contraint de toucher par sa mauvaise conduite dans la guerre de Candie. Il est vrai que sa longueur donna de rudes attaques aux Finances de l'Empire mais deux fortes raisons m'empêchent d'ajouter une foi entière à ceux disent qu'elles passèrent jusqu'au Trésor secret. Car enfin c'est comme une loi fondamentale, qu'avant que d'en rien ôter il faut que l'Empire soit menacé de son entière ruine ; & il est constant qu'encore que les Turcs n'eussent put se rendre tout à fait maîtres de la Candie, leur Empire

bien loin qu'il fut proche de sa chute, demeurerait toujours puissant. D'ailleurs il faut remarquer que lors que le Grand Seigneur perd une bataille, c'est un désavantage pour ses Provinces qui se dépeuplent & en sont moins cultivées ; mais que c'est un avantage pour ses coffres d'où il lui faut moins tirer. La raison est claire, parce qu'il paye aux vieux soldats sept ou huit aspres par jour, & que ceux des nouvelles levées ne lui en coûtent qu'un, & demi ou deux au plus, leur paye s'augmentant avec le temps selon leur service & le bon plaisir du Prince. A quoi il faut ajouter que lorsqu'un Empereur meurt, son successeur hausse la paye des Janissaires d'un aspre ou de deux.

Il est vrai qu'il est mort un grand nombre de Turcs dans la guerre de Candie ; mais il est vrai aussi que dans le grand nombre de Royaumes & de Provinces dont l'Empire est composé, entre lesquelles il y en a de très fertiles & très peuplées, il est aisé de lever des armées nombreuses, & de les remplir quand elles ont été affaiblies par une défaite, ou par quelque maladie qui s'y met souvent. Sur ces deux fondements je ne puis bien croire qu'Ibrahim ait été obligé de

rien diminuer du Trésor secret : mais je puis bien me persuader qu'il ne l'a pas de beaucoup accru, parce qu'il n'a pas eu ni la bonne conduite ni la bonne fortune d'Amurat, & qu'ordinairement l'une ne sert guère sans l'autre.

Tout l'or qui est enterré sous cette voûte est dans des sacs de cuir, chacun de quinze mille ducats ; & c'est de sa propre main que le Grand Seigneur leur applique son cachet, qui est le même dont se sont servis les Prédécesseurs, à la réserve du nom qui doit être celui du Prince régnant. Le cachet d'Amurat portait ces mots gravés : *Nafrum min allabi Alla abdibil mekil Mourath* : ce qui signifie, *L'aide de Dieu est sur son serviteur l'Empereur Amurat.*

Voici donc de quelle manière les sacs d'or entrent au Trésor secret. Tout l'or & l'argent qui entre dans le Sérail et porté d'abord à la Chambre du Trésor, & chacun est mis à part dans les coffres que l'on leur a destinés. Quand il y a de l'or assez pour aller à deux cent *Kizes*, ce qui fait dix-huit millions de livres, le grand Vizir en avertit aussitôt le Grand Seigneur, qui donne jour pour les aller faire transporter au Trésor secret. Le jour venu, le Grand Seigneur mené par dessous

les bras par le *Chafnadar-bachi* qui est à la gauche la plus honorable parmi les Turcs, & par le *Seligdar-Aga* qui est à la droite, se rend à la Chambre du Trésor, où les soixante Pages l'attendent rangés en haie de côté & d'autre les mains croisées sur l'estomac. Le Grand Seigneur ayant traversé la Chambre, & s'étant fait ouvrir la première porte du Trésor secret précédé de plusieurs flambeaux de cire blanche, les Pages le suivent deux à deux jusque sous la voûte, où l'on apporte les sacs liés avec un cordon de soie. On met sur le nœud un morceau de cire molle rouge, où le Grand Seigneur applique lui-même son cachet, qui est un anneau d'or où sont gravés les mots que j'ai dit avec le nom du Prince qui règne, après quoi l'on met les sacs dans les coffres qui ont chacun double cadenas.

Avant que de sortir de la voûte, le Chef du Trésor fait d'ordinaire ce compliment au Grand Seigneur : *Mon Empereur, nous espérons que vous ferez, paraître votre libéralité envers vos esclaves.* Selon l'humeur où le Grand Seigneur se trouve alors, il ordonne qu'on distribue à tous ceux qu'il l'ont accompagné vingt ou trente bourses,

chaque bourse comme j'ai dit, de cinq cents écus. Il est permis au grand Vizir & autres Grands de la Porte d'entrer dans les Chambres du Trésor où sont les riches harnais & les pierreries, quand le Grand Seigneur y vient ; mais sans passer outre ni pouvoir aller jusqu'au Trésor secret. Ils l'attendent dans la quatrième Chambre à la sortie de la voûte, & il leur fait alors ouvrir le coffre de ses bijoux pour leur montrer ce qu'il a de plus précieux. Comme il se trouve toujours là des favoris, & quelques autres personnes que le Prince considère pour leur mérite, il n'y en a guère à qui il ne fasse alors quelque présent, & il n'en fait point que de grand prix. Le Trésor fermé le Grand Seigneur retourne à son quartier, où tous les Grands l'accompagnent jusqu'à la porte.

CHAPITRE X.

Des moyens dont le Grand Seigneur se sert pour accroître son Trésor de plus que des revenus ordinaires de l'Empire.

SOMMAIRE.

Présents des Bachas au Grand Seigneur quand ils entrent dans les charges. Négoce des Juifs fort hasardeux. Richesse extraordinaire des Bâchas. Grands profits du Chafnadar-Bachi, & des Pages du Trésor. Défense de prêter à intérêt. Méchants Casuistes. Formalités observées en Turquie dans les cellules.

OUTRE l'épargne qui se peut faire tous les ans des revenus ordinaires de l'Empire, le Grand Seigneur a encore deux moyens d'accroître les richesses de l'un & de l'autre Trésor, savoir l'entrée des Bachas en leurs Gouvernements, & leur sortie, soit par quel-

que disgrâce, fait par leur mort naturelle ou violente.

Tous les Bachas à qui le Grand Seigneur des Bachas donne des Gouvernements, & généralement au Grand Seigneur tous ceux qui sortent du Sérail pour avoir des charges, sont tenus avant que d'en prendre possession de lui faire des présents, chacun selon la qualité du bienfait qu'il reçoit du Prince. Par exemple, le Bacha du Caire du moment qu'il est nommé pour le gouvernement de l'Egypte, n'est pas quitte pour deux millions de livres des présents qu'il doit faire à la Porte, tant au Grand Seigneur, qu'aux principales Sultanes, & même au Mouphti, au grand Vizir, au Caïmacan & autres personnes de crédit à qui il est redevable de sa charge, & dont il peut avoir besoin à l'avenir. Le présent qu'il fait au Grand Seigneur est de cinq cent mille écus, & les autres vont à deux cent mille. Ajoutons à cela cinq cents mille écus qu'il faut au Bacha pour faire son équipage, & ainsi avant que d'entrer au Caire, il que trois millions six cents mille livres sortent de sa bourse ou de celle de ses amis. Quand il sort du Sérail il s'en manque beaucoup qu'il n'ait cette somme, il faut qu'il emprunte, & si la bourse des amis ne suffit pas, celle

des Juifs lui est promptement ouverte. Ils hasardent sur l'espérance du grand profit de cent pour cent d'intérêt que le Bacha leur promet ; & pour être promptement payés, de peur que son règne ne soit court, ils lui enseignent mille méchancetés pour sucer le sang des peuples, & particulièrement des pauvres Chrétiens. Si les Bachas peuvent jouir de leur gouvernement un an ou même six mois, les juifs se tirent d'affaire & recouvrent leurs avances. Mais aussi ils courent beaucoup de risque, & le Grand Seigneur envoyant assez souvent demander la tête du Bacha avant qu'il ait eu le temps de se bien reconnaître dans son nouveau poste, ceux qui lui ont prêté perdent leur argent sans espérance de le recouvrer jamais. De tout ceci il est aisé de conclure que la plus grande partie de l'argent de tout l'Empire Ottoman est entre les mains du Grand Seigneur & des Juifs ; j'entends les Juifs de Constantinople : car pour ceux des Provinces ils font misérables , & le sont beaucoup plus que les chrétiens, parce qu'ils ne travaillent point à la terre, & que n'ayant de génie que pour le négoce & les douanes, il ne peut pas y avoir de l'emploi pour tous.

Le Grand Seigneur reçoit donc, des sommes

considérables des Bachas & d'autres gens à qui il donne des charges, avant même qu'ils soient entrés en possession : mais cela n'est rien au prix de ce qu'il tire quand ils en sortent, & après qu'ils ont eu assez de temps pour amasser des trésors de la substance des peuples. Il y a eu de ces Bachas si riches & si puissants, que leur revenu égalait celui de plusieurs grands Princes. Telle était la fortune d'un *Machmut Beglierbey* de l'Europe sous le règne de Mahomet second, & celle du grand Vizir Naffuf sous Achmat premier. A la mort de ce dernier on trouva chez lui des richesses extraordinaires en argent, en or, & en joyaux, & le tout fut porté au Sérail avec sa tête.

Il est aisé de juger par le nombre des grands & petits gouvernements dont l'Empire est composé, qu'il meurt assez souvent des gens qui doivent leurs charges & leur fortune aux pures bontés du Grand Seigneur, & dont les biens lui étant acquis ne peuvent qu'accroître de beaucoup les richesses du Sérail. Mais outre ceux qu'emporte la mort naturelle, il n'y a guère d'année que la mort violente ne joue son jeu, & sur le moindre ombrage ou le moindre caprice du Grand Seigneur, un Bacha reçoit un ordre précis de tendre le col,

& est étranglé à l'heure même. Je ferai voir au chapitre suivant quelle est la formalité & la cérémonie que l'on observe dans cette rencontre, où il se trouvera quelque chose d'assez singulier; & je m'assure que les gens qui savent que c'est la coutume d'étrangler ceux dont le Grand Seigneur veut avoir la vie, ne savent pas tout ce qui se passe de remarquable dans cette action.

Dès qu'un Bacha ou autre Grand de la Porte est mort de quelque manière que ce soit, & que l'on a fait l'inventaire de ses biens ; dont par la loi de l'État le Prince est seul héritier , on les transporte au Sérail, & les Baltagis les rendent dans des coffres à la porte du Trésor. Le *Chafnadar-bachi* les ayant fait mettre dans une des Chambres, commande que l'on rompe les serrures, & les fait vider en sa présence ; & c'est alors que tant lui que les Pages du Trésor tâchent de profiter de cette riche dépouille. Car s'y trouvant d'ordinaire des bijoux de prix, comme un porte-aigrette ou un poignard enrichis de pierres, ou quelque beau rang de perles, l'un ou l'autre de ces Pages peut cacher adroitement quelque pièce, il la garde & l'ajoute au petit fond qu'il amasse, pour s'en servir quand il sortira du

gouvernement, & qu'il lui faudra faire les grandes dépenses que nous avons dites. Le *Chafnadar-bachi* qui fait son coup le premier & avec plus de licence, ferme quelquefois les yeux à ce qu'il voit faire aux autres, parce qu'il a cité en leur place, & qu'il était bien-aise alors qu'on ne lui dit mot. Toutefois s'il aperçoit que quelqu'un d'eux se soit saisi d'une pièce de grand prix, étant de retour en sa chambre il l'appelle en secret, & se la fait rendre, en lui payant la moitié de ce qu'elle peut valoir, pour la garder si elle lui plait.

Il revient encore d'autres grands profits de ces dépouilles, & au Chef, & aux Pages du Trésor. Après que le *Chafnadar-bachi* a donné avis au Grand Seigneur, que dans les coffres qui ont été apportés il y a beaucoup de choses qui ne font pas pour le service de sa Hautesse, & qu'il vaut mieux s'en défaire avant que l'humidité ou la poussière les gâte, le Prince en ayant permis la vente on tire hors du Trésor ce que l'on ne juge pas fort digne d'y tenir place. En même temps on fait venir le *Bazarcan-bachi* ou Chef des Marchands qui a le plus de connaissance de ces choses-là, & qui en présence du Chef & des Pages du Trésor taxe chacune à leur gré, ne la

prisant guère que la moitié de ce qu'elle vaut. Tous les bijoux de prix & toutes les pierreries demeurent au Trésor, & l'on n'expose en vente que des choses de moindre valeur, mais qui valent toutefois beaucoup, comme des harnais de chevaux, des poignards, & des sabres garnis d'or, des robes, de riches fourrures, des ceintures, des turbans & autres choses de cette nature. La taxe de chaque pièce étant faite, le Chef du Trésor met a part ce qu'il y a de plus beau, pour l'envoyer avec le prix de la taxe aux principaux du Sérail avec lesquels il est bien aise de s'entretenir, & ils le retiennent d'ordinaire & le payent volontiers comme ils en ont grand marché. Le reste est distribué aux Pages selon la taxe, & ayant choisi ce qui leur est propre pour le garder, ils envoient vendre leur rebut à Constantinople par les *Halvaxis*, en quoi ils ont encore cent pour cent de profit du prix de la taxe, sans compter ce que les mêmes *Halvaxis* peuvent gagner en particulier.

Quand cette vente se fait, les Juifs sont toujours en sentinelle autour de la grande porte du Sérail, fans oser s'en approcher de trop près de peur des coups de bâtons des *Kapigis* qui ne leur man-

queraient pas. Ils attendent ces Halvagis avec des sacs de ducats & de réales, & font leur marché avec eux le mieux qu'il leur est possible. Ces ventes ne se font guère que tous les deux ans, & la moindre passe d'ordinaire cinq cens mille écus, quelques-unes montant jusqu'à huit cents mille. Le Grand Seigneur a d'abord avis de l'argent qui en provient, & commandant qu'il soit porté au Trésor, ordonne en même temps quinze ou vingt bourses pour l'Intendant & les Pages du Trésor. Il ne leur fait ce présent que pour montrer sa grandeur, n'ignorant pas les profits qu'ils ont faits à cette vente ; mais il tolère cette coutume, & sait bien d'ailleurs que tôt ou tard tous ces profits rentreront dans le Trésor. C'est par la même raison qu'il souffre aussi que contre la défense de la Loi de prendre aucun intérêt, ils prêtent aux juifs des sommes considérables jusqu'à quinze pour cent ; & les Persans ont trouvé un tempérament assez plaisant pour se sauver du reproche qu'on leur pourrait faire de pécher contre la même défense. Quand ils prêtent de l'argent ils font faire une cedula de la somme, après quoi ils voient à quoi monte l'intérêt, qui est d'ordinaire à douze pour cent: En même temps ils prennent un mouchoir ou quelque

méchante ceinture, & la donnant à celui à qui ils prêtent l'argent, lui font écrire un second billet pour la concurrence de l'intérêt, où il est porté que c'est pour marchandise achetée & bien reçue. Voila comme ils croient mettre leur conscience à couvert, & ne pas aller contre la défense de Mahomet qui condamne absolument toute forte d'intérêt. La promesse que fait le débiteur n'est point signée, ce n'est pas la coutume du pays, mais il lui applique son cachet; ce qui toutefois ne suffit pas, & il faut de plus aller devant le Cadi ou le juge de la loi qui y ajoute le sien.

J'ai fait voir dans ce chapitre les moyens dont le Grand Seigneur se sert pour accroître ses finances : nous verrons dans le suivant ceux qu'il employé pour faire ses libéralités sans qu'il lui en coûte rien

CHAPITRE XI.

Adresse du Grand Seigneur pour faire des libéralités sans toucher à ses Finances.

SOMMAIRE.

Bonne politique des Turcs. Cérémonies qui accompagnent les présents que le Grand Seigneur envoie à ceux qu'il veut honorer. Adresse particulière de Mahomet IV. pour se montrer libéral sans qu'il lui en coûte rien. Formalités, observées à la mort des Bachas que le Prince envoie étrangler. Quand & de quelle manière on coupe la tête en Turquie. Défense de répandre le sang, des Mahométans que l'on condamne à la mort. Inventaire peu fidèle des biens des Bachas. . Causes de la fermeté des Turcs à envisager la mort. Difficultés à se sauver de Turquie.

Présents faits aux Sultanes.

LES d'eux moyens dont se sert le Grand Seigneur pour accroître son Trésor de plus que des revenus ordinaires de l'Empire, sont à peu près les mêmes qu'il met en usage pour faire des largesses fans rien déboursier. Il tire avantage de tout, de la vie & de la mort des Bachas, & il assigne des récompenses sur l'une & sur l'autre à ceux qui lui ont rendu quelque agréable service. Prenons les choses lune après l'autre, & montrons premièrement quelle est son adresse tandis que les Bachas vivent, à en tirer de quoi faire d'amples gratifications sans toucher à ses finances.

Entre les maximes de la Politique des Monarques Ottomans celle-ci est remarquable. Ils veulent que les Bachas dans leurs gouvernements soient respectés des peuples comme leur propre personne ; & pour imprimer plus fortement cette vénération , dans leurs esprits, ils trouvent à propos de les honorer de temps en temps de quelque présent, qui leur est porté avec beaucoup de cérémonie. Ce présent qui fait voir que le Prince estime celui à qui il l'envoie, & d'ordinaire une riche veste, & quand il veut faire, l'honneur

entier il ajoute le sabre & le poignard garnis de pierreries. Le Grand Seigneur par la raison que j'ai dite se trouvant comme obligé de faire un présent à ce Bacha, il sait qu'il ne manquera pas de son côté de lui en envoyer un qui vaudra dix fois autant, & d'en faire un autre à son envoyé, ce qui lui tiendra lieu de récompense pour ses services.

Mais le Grand Seigneur n'a pas toujours en vue d'honorer le Bacha & d'affermir les peuples dans l'obéissance. Bien souvent quand il le veut perdre il lui fait un présent, pour avoir sujet s'il n'en reçoit pas un autre de lui tel qu'il souhaite, de lui envoyer bientôt àres demander sa tête. Ce présent n'est pas alors une veste, mais une épée ou une masse d'armes, qui sont de mauvais augure & avertissent le Bacha qu'il n'est pas bien dans l'esprit du Grand Seigneur. Pour détourner l'orage qui le menace, il double le présent qu'il lui aurait fait s'il ne lui avait envoyé qu'une veste, qui est une marque de bienveillance ; & si ce Bacha est un de ceux qui commandent dans les grands Gouvernements, le présent qu'il envoie au Grand Seigneur ne soit pas être au dessous de deux cens bourses, c'est à dire de cent mille écus, sans compter ce qu'il faut qu'il donne en particulier à celui qui

est envoyé de la part de sa Hautesse.

Ce sont d'ordinaire ceux à qui le Grand Seigneur veut faire quelque libéralité, qui a sont chargez de cette commission. De cette manière le présent n'est pas tant pour celui qui le reçoit, que pour celui qui l'envoie & pour celui qui le porte & c'est en quoi consiste l'adresse de se montrer libéral sans rien déboursier. Voici quelle est la cérémonie qui accompagne ce présent du Grand Seigneur. Celui qui le porte étant arrivé au lieu où demeure le Bacha à qui il est envoyé, & lui en ayant d'abord fait donner avis, celui-ci au son de son tambour, des trompettes & des hauts-bois fait assembler le peuple, dont une partie monte à cheval pour lui faire honneur. Il marche à la tête, & le reste fuit à pied, avec les courtisanes du lieu qui sont obligées d'assister à cette cérémonie en dansant au son du tambour de basque, & faisant mille postures badines à la mode du pays. Le porteur du présent attend cette cavalcade dans un jardin proche de la ville, ou dans un champ sous une tente qu'il a fait dresser. Après avoir été salué par le Bacha, il lui jette la veste sur les épaules, lui met le sabre au côté, & fourre le poignant dans sa ceinture devant l'estomac, lui disant que l'Empereur leur

Maître l'honneur de ce présent, sur le bon rapport qu'on lui a fait de sa conduite, qu'il ne tyrannise point son peuple, & qu'il rend bonne justice sans qu'on se plaigne de lui. Ce compliment fait le Bacha dans le même ordre, & parmi des cris de réjouissance reprend avec l'Envoyé du Grand Seigneur le chemin de son logis, où il le régale d'un bon repas, & à l'issue d'un présent qui monte au moins à dix mille écus. Car comme j'ai dit, si le présent se porte à un des Bachas qui sont dans les grands Gouvernements, comme au Bacha de Bude, du Caire ou de Babylone, ils n'en font pas quittes pour trente ou quarante mille écus, & celui qu'ils envoient au Sultan doit aller jusqu'à cent mille. Il arrive même le plus souvent que le Grand Seigneur mande ce qu'il veut que l'on leur donne, & c'est particulièrement lorsqu'il envoie des gens qu'il aime & à qui il veut faire d'amples gratifications.

L'Empereur Mahomet qui règne aujourd'hui affecte de paraître libéral, & de donner des récompenses à ceux qui le fervent : mais il fait en sorte qu'il ne lui en coûte rien, & il n'a pas besoin pour cela de toucher à son Trésor. Quand il

voit qu'il n'y a pas d'occasion d'envoyer en campagne celui à qui il veut faire quelque présent, comme il aime passionnément la chasse & qu'il ne se plaît guère qu'à cet exercice, il fait trouver sur le lieu la personne qu'il veut récompenser, & ayant tué un cerf ou quelque autre bête, il lui ordonne de la porter de sa part à un des Grands de la Porte, fuit à Constantinople, soit au voisinage. Ce présent est reçu avec de grands témoignages de joie, vrais ou apparents, & celui à qui il est porté se doit disposer à en renvoyer de bien plus haut prix au Grand Seigneur. Il consiste d'ordinaire en de beaux chevaux, ou en de belles pièces de brocart d'or, ou en de riches fourrures. Mais il n'en faut pas demeurer là, il faut aller bien plus loin pour celui des mains de qui il a reçu le présent, & il en est quitte à bon marché, quand outre ce qu'il envoie au Grand Seigneur le port ne lui coûte que dix mille écus. Il est souvent contraint de doubler la somme quand il n'a pas assez donné au gré du Prince, qui sur le champ lui dépêche un officier pour lui faire des reproches du peu d'état qu'il a fait de son présent, & du peu de récompense qu'en a reçu celui qui le lui a porté de sa part. A ces reproches il ajoute un ordre exprès de lui envoyer encore

vingt ou trente bourses, ce qui est promptement exécuté & pour ce qui est du présent qu'a reçu le Grand Seigneur, il le partage d'ordinaire à ceux qui se trouvent auprès de lui.

Voilà les avantages que le Grand Seigneur tire des Bachas & autres Grands de la Porte durant leur vie. Voyons ceux qui lui reviennent de leur mort, pour les récompenses qu'il veut donner sans être obligé rien tirer de les coffres. Quand la mort d'un Bacha est résolue, le Grand Seigneur donne la commission à celui qu'il a dessein de favoriser, & qui trouve bien mieux son compte à lui porter l'arrêt de sa mort, qu'à lui porter un présent du Prince.

Si l'exécution se doit faire dans Constantinople, c'est d'ordinaire le *Boftangi-bachi* qui ne quitte point le Grand Seigneur, que sa hauteesse envoie pour cet effet. Mais s'il faut aller en Province, c'est le plus souvent, ou un *Kapigi-bachi*, ou un des principaux *Boftangis*, à qui le Prince veut faire du bien, qui est envoyé pour exécuter la chose. Celui qui porte l'ordre accompagné de cinq ou six *Capigis* prend quelquefois son temps pour arriver lors que le Conseil se tient, ou à ce défaut il va trouver le Bacha, & lui commande

de la part du Grand Seigneur de le faire assembler à l'heure même. Ce Conseil est composé du Lieutenant du Bacha, du Mouphti, du Cadi, du Chef des Janissaires de ce lieu-là, & d'autres gens de Justice qui font des plus considérables de la Province. Le Conseil assemblé, le *Kapigibachi* entre suivi de ses gens, & présente au Bacha la lettre du Grand Seigneur. Celui-ci la prend avec grand respect, & l'ayant portée jusqu'à trois fois à son front, il l'ouvre, la lit, & voit que le Prince demande sa tête. Il ne répond à cet ordre qu'en peu de paroles. *La volonté, dit-il, de mon Empereur sois faite ; laisse-moi seulement faire ma prière ;* ce qui lui est accordé. La prière achevée les *Capigis* le saisissent par les bras, & leur Chef ne fait que détacher sa ceinture qu'il lui jette au col. Cette ceinture est composée de plusieurs petits cordons de foie avec des nœuds aux deux bouts, que deux de la compagnie prennent aussitôt, & tirant chacun de son côté ils lui ôtent la vie en un instant.

S'ils ne veulent pas se servir de leur ceinture ils prennent un mouchoir, & avec l'anneau qui leur sert à bander l'arc, & qu'ils portent ordinairement au pouce de la main droite, ils fourrent la main entre le mouchoir qui est serré & la gorge,

& rompent l'os du gosier. De cette manière ils étranglent l'homme en un instant sans le faire languir, afin qu'il meure fidèle, & qu'il n'ait pas le temps d'entrer dans le désespoir ; les Turcs trouvant étrange notre manière d'étrangler les criminels qu'on fait si longtemps souffrir à la potence.

Quoi que j'aie dit souvent, que le Grand Seigneur envoie demander la tête à qui il lui plait, on ne la coupe jamais que lorsqu'il déclare précisément qu'il la veut voir, & alors elle lui est apporté. Si c'est de loin, on en tire la cervelle & on la remplit de foin ; & j'en ai vu deux de la sorte que l'on portait dans un sac, qui étaient les celles du Bacha de Kars & du Bacha d'Erzerom. Il faut remarquer que dès que l'arrêt de mort est donné par le Prince contre qui que ce puisse être, les Turcs n'en font plus d'état, & en parlant de lui ne le traitent que de chien. Un *Bostangi* qui avait eu ordre d'apporter ces deux têtes au Grand Seigneur, se trouvant las & indisposé dans un village d'Arménie où je me trouvais alors, & ayant su qu'il y avait un Français fit demander à un de mes gens si j'avais du vin, & si je voulais bien lui en donner pour lui remettre

le cœur. Je lui en envoyai incontinent dans un flacon, m'ayant fait prier ensuite d'en venir boire avec lui, ce que je ne voulus pas lui refuser, il me fit voir comme malgré moi les restes de ces deux Bachas pour lesquels ma curiosité n'était pas grande.

Quand il n'y a pas d'ordre d'apporter la tête, on enterre le corps sur le minuit sans nulle cérémonie, & la mémoire du Bacha qui faisait auparavant tant de bruit, est bientôt éteinte. Mais il faut remarquer encore que c'est la coutume en Turquie de ne couper la tête à qui que ce fois, qu'après l'avoir étranglé & que tout le sang est froid, la loi que l'on ne voulant pas que hors la guerre on répande le sang d'un Musulman.

L'exécution faite, celui qui a porté l'ordre va aussitôt se saisir de tout le bien du Bacha, & après avoir mis à part ce qu'il trouve de plus propre pour son usage ou en or ou en bijoux, il fait venir les mêmes gens qui étaient au Conseil pour procéder à l'inventaire des meubles, qui font ensuite comme j'ai dit ailleurs, transportés dans les Chambres du Trésor. Ceux qui assistent à cet inventaire savent bien qu'il s'est détourné beaucoup de choses des biens du défunt ; mais loin d'en murmurer ils signent & attendent qu'il

ne s'en est pas trouvé davantage. Ils craignent s'ils en usaient autrement que cet Officier du Sérail que le Grand Seigneur a envoyé, & qui et peut-être dans la faveur, ne leur rende auprès de sa Hautesse de mauvais offices, & ne lui fasse quelque faux rapport, d'où par l'exemple qu'ils ont eu devant il pourrait s'ensuivre la perte de leurs charges & de leurs vies. Ils ferment donc les yeux à tout ce qu'a fait cet Envoyé, croyant bien d'ailleurs qu'il n'en sera pas de désavoué du Grand Seigneur qui n'ignore pas ce qui se passe dans ces rencontres, & même à ce qu'il a pu tirer adroitement des biens du Bacha, ils ajoutent des présents dont ils le régalent à son départ, pour l'engager à dire du bien d'eux au Grand Seigneur & au grand Vizir à son retour à la Porte. C'est alors que sans compter ce qu'il a pris d'avance & que la coutume fait tolérer, il reçoit de nouvelles marques de la libéralité du Prince, satisfait de ce qu'il a si bien exécuté ses volontés, & il a encore part à ce qui a été couché sur l'inventaire, quand la dépouille du Bacha entre au Sérail.

On croira peut-être que cet arrêt de mort porté dans la lettre du Grand Seigneur jette l'effroi dans l'âme de celui qui la reçoit, & qui y

lisant sa condamnation sait qu'elle doit être aussitôt exécutée. Il ne parait pas pourtant à son visage qu'il en soit fort étonné, cela ne le surprend point, il voit que peu de ses compagnons en échappent, & il s'est disposé à une pareille fin dès qu'il a pris possession de sa charge. D'ailleurs les Turcs croient fortement que les arrêts de la prédestination sont irrévocables, & qu'il est impossible de les éviter, ce qui leur fait envisager la mort avec une fermeté qui les rend comme insensibles. A quoi il faut ajouter que cette prompte & aveugle obéissance des Turcs aux ordres du Souverain, est plutôt un principe de Religion que d'État ; ce qui leur a été inspiré par une très fine politique, & ils croient qu'en mourant par le commandement de leur Prince ; ils vont droit en Paradis.

Pour les moyens de prendre la fuite à qui aurait quelque pressentiment de sa perte, il est inutile d'y penser. Tous les officiers & les esclaves que les Bachas ont à leur service sont autant d'espions & de gens qui les éclairent, & il leur est impossible de s'en cacher il serait dangereux de confier on secret à aucun d'eux, ce sont des âmes basses & incapables d'aucune belle action ; joint

que les ports & les passages sont également fermez pour les uns & pour les autres. Si l'on en avait le moindre vent, les Gouverneurs des places frontières auraient incontinent des ordres de la Porte qui les mettraient en campagne ; & même sans cela ils ont trop de foin de s'informer de tous ceux qui passent dans l'étendue de leur juridiction. D'ailleurs quand il y aurait quelque porte ouverte, & qu'en ne marchant que de nuit on pourrait gagner quelque État voisin, la Turquie n'étant presque partout environnée que de peuples qui haïssent la domination des Ottomans, ce serait sortir d'un gouffre pour rentrer dans un autre, & aller passer pour espion chez des gens qui ne donneraient point de quartier. Il semble qu'il y aurait moins, de difficulté à tenter la fuite par mer, qu'à la hasarder par terre : mais elle est beaucoup plus grande, & la sévère défense faite aux Chrétiens sur peine de la vie d'embarquer aucun Turc ni esclave dans leurs vaisseaux, qui font exactement visités avant qu'ils lèvent les ancres, ferme tous les ports de la Turquie à ceux du pays qui auraient la volonté d'en sortir. Il vrai qu'il n'y a guère d'années que par la charité & adresse des Consuls & Marchands chrétiens, on ne fasse sauver bon nombre

nombre d'esclaves. On les tient cachés, chez des chrétiens du pays dont l'on achète le silence à force d'argent ; on ferme de même la bouche aux Gardes des Ports, où on les amuse en les faisant boire , tandis qu'on mène subtilement les esclaves au vaisseau qui a été visité, & on hausse les voiles en même temps. On ne se voudrait pas mettre en ce danger pour les Turcs ; on aurait lieu de craindre de leur part quel que surprise pour éprouver les chrétiens, & la pensée de prendre la fuite leur vient rarement. Ils savent bien que soit par mer, fois par terre (hors du royaume de Perse où la différence des sectes les fait haïr) ils ne pourraient se sauver qu'en la chrétienté, ou on ne les souffrirait pas dans leur religion Mahométane, qu'ils ne voudraient pas abandonner pour mille vies.

Avant que de finir le discours de la libéralité des Monarques Ottomans, il faut dire aussi qu'ils font quelquefois des présents considérables qu'ils tirent du grand Trésor, & qui ne se payent qu'en espèces d'argent s'ils sont ordonnés pour des Grands de la Porte, soit dans le Sérail, soit hors du Sérail. Ces présents sont ordinairement d'une bourse d'or, qui est de quinze mille ducats ou de trente mille, écus ; & quand

on en fait de cette sorte aux Sultanes, elles ne les reçoivent qu'en espèces d'or. Il n'est pas besoin pour cela d'aller au Trésor secret, il y a assez d'or dans la quatrième Chambre ou s'apporte d'abord tout l'or & l'argent des revenus de l'Empire; & cette somme qui ne diminue guère la masse, revient encore dans le même lieu par plusieurs voies.

CHAPITRE XII,

Du présent que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Mecque.

SOMMAIRE,

Troisième partie du revenu de l'Égypte à quoi employée. Grandes richesses du Cheik de la Mecque. Cérémonies observées au tombeau de Mahomet. Caravane du Caire. Présent envoyé de la Mecque au Grand Mogol. Opinion des Mahométans touchant la Mecque et Médine.

JE ne fais ici un Chapitre du présent que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Mecque,

qu'à l'occasion de cette troisième partie du revenu de l'Égypte qui lui est particulièrement affectée & parce que d'ailleurs j'ai quelques remarques assez singulières à faire sur ce sujet.

Trois millions de livres des douze de revenu annuel que le Royaume d'Égypte rend au Grand Seigneur, sont employés en partie au riche tapis & à la superbe tente qu'il envoie au Cheik toutes les années pour honorer le tombeau de Mahomet. Une autre partie s'en va au paiement de ceux qui fervent dans les Mosquées ; comme *Imans* qui font leurs Prêtres ; *Cheuchs* qui sont leurs Prédicateurs ; *Muezzins* qui vont crier sur les tours des Mosquées pour appeler le peuple à la prière ; & *Kaiims* de la Mecque & de Médine qui gardent & nettoient les Mosquées, & qui allument les lampes. Il faut prendre enfin sur ces trois millions la nourriture de tous les pèlerins durant dix sept jours, le Grand Seigneur envoyant pour cela au Cheik une somme suffisante. Ce Cheik qui est comme le grand Prêtre de la Loi, & le Souverain Pontife de tous les Mahométans de quelque pays & quelque secte qu'ils soient, fait accroire à ces pauvres ignorants qu'il y a tous les ans à la Mecque soixante & dix mille

pèlerins tant hommes que femmes, & que si le nombre n'était pas complet, les Anges viendraient en forme d'hommes pour le remplir.

Ce Prince pour qui tous les Mahométans ont une grande vénération, est très riche & très puissant, & il est aisé de le juger par les présents qu'il reçoit tous les ans du Grand Seigneur & des autres Princes Mahométans. Ces présents lui appartiennent tous en propre au bout de l'an quand il en vient de nouveaux. Il profite de même de tous ceux des pèlerins, & des sommes d'argent que ces mêmes Princes lui envoient pour leur faire des aumône dont il dispose à la volonté ; & tous ces présents ensemble lui font un revenu qui n'est pas imaginable. Car le Mahométisme s'étend bien avant en Europe, en Asie & en Afrique, & plus avant que le vulgaire ne croit, ce que je ferai voir distinctement sur la fin de ma relation dans un chapitre particulier que je destine à cette matière.

Il arrive à la Mecque des Caravanes de plusieurs endroits du monde, & le jour venu qu'on doit ouvrir la dévotion, le grand Prêtre assisté de tous les gens de la Loi fait jour & nuit les prières & cérémonies nécessaires. Le dix-septième jour

tous les pèlerins s'assemblent devant la tente du Cheik, qui parait à l'entrée & debout sur un petit marche-pied pour être vu des plus éloignés, fait la prière & donne la bénédiction à tout le peuple la finissant par ces mots : *Que Dieu fasse qu'ils s'en retournent en paix comme ils sont venus.* Dès ce moment-là il faut que chacun faite sa dépense, le Cheik ne donne plus rien, & c'est alors qu'il commence à faire de grands profits. Car tout ce qui se vend pour la nourriture des pèlerins est à lui, & d'ailleurs il s'entend avec les maîtres des Caravanes, de qui les pèlerins font tenus d'acheter des montures trois fois plus qu'elles ne valent, quand celles qu'ils ont amenées de leur pays leur ont manqué en chemin.

La Caravane du Caire est la plus nombreuse & la plus considérable de toutes les Caravanes qui se rendent à la Mecque. Le *Caravan-bachi* qui en est le Capitaine a quelque fois de profit au retour jusqu'à deux cent mille écus, & sa place qui est à la disposition du Bacha est fort brigüée, & ne se donne guère qu'au plus offrant. Le Capitaine de cette Caravane est aussi maître des eaux qu'on a fait porter dans les citernes, c'est par son ordre qu'on les distribue ; & comme cette

distribution est égale pour le pauvre & pour le riche, & si ce dernier en veut avoir au delà de ce qu'il est ordonné il faut qu'il la paye chèrement, & le Capitaine qui la taxe ce qu'il veut en tire un profit considérable.

Revenons au présent du Grand Seigneur. La terre & le tapis qu'il envoie sont deux pièces également précieuses, & par la beauté de l'étoffe & par les enrichissements que l'on y a ajoutés. Le tapis est pour couvrir le tombeau de Mahomet, & la tente qu'on dresse contre la Mosquée est pour le Cheik qui n'en bouge durant les dix-sept jours de dévotion. Ce Grand Prêtre de la loi de Mahomet a trouvé le secret de tirer des sommes immenses de ce tapis & de cette rente que l'on renouvelle tous les ans ; & quand le nouveau présent est arrivé de la part du Grand Seigneur, il envoie comme par une faveur singulière des pièces de la courtine de la vieille tente à plusieurs Princes Mahométans, de qui il reçoit en revanche de magnifiques présents. Cette courtine qui règne en dehors autour de la tente pour empêcher que l'on ne voit ceux qui sont dessous, est composée de plusieurs pièces, haute de six pieds, & d'une grande longueur ; & le Cheik fait entendre à ces Princes qu'en attachant

une de ces pièces à leurs tentes quand ils vont à la guerre contre ceux qu'ils tiennent pour infidèles, ils n'auront que du bonheur, & ne tarderont guère à emporter la victoire. Il faut que ce soit un grand Monarque, comme le Grand Kam de Tartarie, ou le Grand Mogol, à qui il envoyé ou la courtine entière, ou la tente, ou le tapis; ce qu'il fait de dix en dix ans, ou de douze en douze ans, tantôt à l'un, & tantôt à l'autre. Après qu'Aureng-zeb qui est présentement Roy des Indes, & qu'autrement nous appelions Grand Mogol, fut affermi sur le trône, le Cheik lui envoya toute la courtine de la tente, & l'on eut beaucoup de joie à la Cour de ce que le Roy avoir reçu du Saint lieu comme ils le nomment, un présent si magnifique. Le Cheik se ressentit bientôt après de la libéralité royale de ce Grand Monarque, l'un des plus riches & des plus puissants de l'Univers ; & c'est de cette manière que ce Chef de la religion de Mahomet, qui a une espèce de domination sur tous les membres, sait se les rendre utiles, & a trouvé le moyen de s'enrichir aux dépens de tous les Princes & de tous les peuples Mahométans.

Je ne doute point que ceux qui ont écrit de la religion des Turcs n'aient fait mention du pèle-

rinage de la Mecque qui en est une des parties essentielles, & tant par cette raison que parce que je m'écarterais trop de son sujet, je ne dois pas poursuivre davantage cette matière. Je ferai seulement trois remarques que j'ay apprises d'original d'un des plus savants dans les rubriques de la loi de Mahomet. La première est que par une ancienne tradition les Turcs croient que la Mecque est le lieu où Dieu commanda à Abraham de lui bâtir une maison ; que tandis qu'il y fut toutes les nations le venaient visiter en foule; & que c'est aussi le même lieu où Mahomet reçut l'Alcoran du Ciel. La seconde regarde le commandement fait à tous les Mahométans de faire une fois en leur vie le pèlerinage de la Mecque : car il faut remarquer que cette obligation ne s'étend pas jusqu'aux pauvres gens qui n'ont rien absolument de quoi vivre, & qui feraient souffrir leur famille par leur absence n'ayant rien de quoi lui laisser pour la nourrir. La troisième remarque est touchant la préférence des deux villes de la Mecque & de Médine. La première est le lieu de la naissance de Mahomet, qu'il a eu dessein de faire honorer & de rendre célèbre par ce fameux pèlerinage auquel il oblige tous ceux de sa loi. La seconde

est le lieu de sa sépulture de laquelle on conte beaucoup de fables. Mahomet dans l'Alcoran n'ordonne que d'aller à la Mecque, où il n'y a d'autres reliques de ce faux Prophète que l'une de ses sandales ; & les Docteurs de la Loi demeurent aussi d'accord qu'il n'y a point d'obligation d'aller à Médine, & que sans voir cette ville on satisfait au commandement de Mahomet. Je traiterai à fond du pèlerinage de la Mecque au dernier chapitre de cette relation, & des différentes routes que prennent les Mahométans de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique pour se rendre au tombeau de leur Prophète.

CHAPITRE XIII.

De l'Échansonnerie, & de divers autres appartements.

SOMMAIRE.

Ancienne coutume pratiquée quand on donne à boire au Grand Seigneur hors du repas. Manière d'apaiser la soif en mangeant toute particulière aux Levantins Composition de

la Theriaque. Vaisselle d'or magnifique. Lits à la Turque. Manières différentes des noms pour satisfaire aux nécessités, de la vie. Causes du péché abominable des Turcs enfermés, dans le Sérail.

J'AI découvert des choses assez particulières du Trésor des Monarques Ottomans, & il y en a encore beaucoup d'autres dignes de remarque dans les autres quartiers du Sérail intérieur.

Entre le Trésor & une galerie voûtée & obscure longue de quinze ou vingt pas qui conduit à une pore de fer par où l'on va aux jardins, on trouve à main gauche l'appartement des Pages du Kilar ou de l'Échansonnerie. C'est le lieu où l'on prépare les sorbets & autres breuvages pour la bouche du Grand Seigneur, & où l'on tient le vin s'il arrive qu'il en boive, comme faisait Sultan Amurat de qui j'ai eu souvent occasion de parler. C'est une ancienne coutume que lors que le Grand Seigneur demande de l'eau pour boire hors du repas, chaque fois qu'il boit il lui coûte dix *sequins*. Voici la cérémonie que l'on y apporte. Dans la chambre appelée *Hazoda*, qui est

l'appartement des quarante Pages qui font toujours proche de la personne du Grand Seigneur, il y en a incessamment un de garde à l'entrée qui regarde la porte de l'Échansonnerie, ou deux Pages de ce quartier là font de même en sentinelle. Quand le Grand Seigneur est altéré & qu'il demande de l'eau, le Page de l'*Hazoda* fait incontinent signe aux deux du *Kilar*, dont l'un s'avance vers le *Kilar-bachi* ou grand Échanson, en criant *sou* qui signifie de l'eau, pour l'avertir que le Prince demande à boire ; & l'autre court à la porte de l'*Hazoda*, où le plus vieux des quarante Pages lui donne les dix *sequins*. Ce Page est le Trésorier de la Chambre, & c'est lui qui paye les petites sommes que le Grand Seigneur ordonne ; ce que nous appellerions en France le Trésorier des menus plaisirs. L'eau est portée tantôt dans une tasse d'or, tantôt dans une tasse de porcelaine, posée sur une grande soucoupe d'or d'environ deux pieds de diamètre, & enrichie de pierreries dedans & dehors. Elle passe pour une des plus riches pièces du Sérail. Le grand Échanson qui est un Eunuque blanc la porte en cérémonie suivi des cent Pages du *Kilar* qu'il a ordinairement sous sa charge, & soutenu sous les

bras par deux d'entre eux qui marchent à ses côtés. Car il faut qu'il la tienne élevée plus haut que la tête, ne pouvant voir son chemin que par dessous. Quand il est à la porte de *l'Hazoda*, les Pages du *Kilar* qui l'ont accompagné ne passent pas outre, & l'attendent là jusqu'au retour, excepté les deux qui lui soutiennent les bras, & les Pages de la Chambre vont avec lui jusqu'en la présence du Grand Seigneur. Mais quand ils sont à la porte de sa chambre, deux plus vieux d'entre eux prennent la place des deux Pages du *Kilar*, & achèvent de mener le *Kilargi-bachi* par dessous les bras pour offrir la coupe au Prince. Quand il n'a rien à lui dire il la reporte au *Kilar* ; mais s'il veut prendre son temps pour l'entretenir de quelque affaire, il met & la coupe & la soucoupe entre les mains d'un des Pages qui l'a mené sous les bras, & qui les va rendre à ceux de l'Échansonnerie qui attendent le retour du *Kilargi-bachi*.

C'est en ce même lieu que l'on tient de toutes sortes d'eaux rafraîchissantes, comme de pêche, de cerise, de framboise, & d'autres semblables fruits. Les Turcs ne boivent point durant le repas, ils ne boivent qu'à la fin, & parce que la soif

leur peut venir en mangeant, voici de quelle manière ils en usent pour l'apaiser. On leur sert à table de ces eaux dans de grandes coupes de porcelaine qui tiennent environ deux pintes, & pour en connaître la qualité on met dans chacune de ces coupes du même fruit dont l'eau qui s'y trouve est composée, & qu'ils ont confit pour le conserver. Chacun a auprès de soi une cuillère de bois qui tient trois ou quatre fois plus que les nôtres, & dont le manche est long à proportion : car pour des cuillères d'or ou d'argent, ce n'est pas leur coutume de s'en servir. C'est avec ces cuillères qu'ils peuvent atteindre dans les coupes, selon l'eau qui est le plus à leur goût, & de temps en temps pour suspendre la soif ils en avalent quelques cuillerées.

C'est aussi dans l'Échansonnerie que l'on compose la Thériaque, que les Turcs appellent *Tiriac-Farik*, & il s'en fait une grande quantité, parce qu'ils s'en servent comme de remède universel, & qu'ils en donnent charitablement à toutes sortes de gens, & de la ville, & de la campagne, qui en viennent demander. Ils font venir d'Égypte les vipères qui servent à cette composition, & ils ne font pas d'état de celles des

autres pays, ou du moins ils croient les premières de beaucoup meilleures.

Devant l'appartement du *Kilar* on voit une galerie carrelée de marbre blanc & noir, & soutenue de huit belles colonnes de marbre blanc, & elle vient aboutir à un petit quartier qui est la demeure du grand Échanson. C'est aussi celle de son Substitut le *Kilarquer-boudafi*, qui n'est pas Eunuque comme l'est le *Kilargi-bachi*, & qui sortant du Sérail est fait ordinairement Bacha. Le *Kilargi-bachi* a en garde toute la vaisselle d'or & d'argent, les bassins, les aiguières, les coupes, les soucoupes & les chandeliers, la plus grande partie de cette vaisselle étant garnie de diamants, de rubis & d'émeraudes, & d'autres pierres de prix. Pour des plats & des chandeliers d'or sans pierreries, il y en a de si grands & si massifs qu'il est besoin de deux hommes pour les porter. Ces chandeliers font faits d'une autre manière que les nôtres. Ils sont hauts ordinairement de deux à trois pieds sur une base de plus de douze pouces de diamètre, & le dessus est comme une boîte, ou une manière de lampe avec son bec, où il peut entrer plus d'une livre de suif. C'est de peur qu'il n'en tombe sur le tapis qu'ils font le pied du chandelier de la grandeur

que j'ai dit, & il fallait d'ailleurs qu'il y eut de la proportion avec la hauteur, La mèche qu'ils mettent dans le suif rompu en morceaux cil de la grosseur du pouce, & ne peut que rendre beaucoup de clarté dans une chambre. Pour ce qui est du *Kilarquer-houdafi*, c'est lui qui est le Chef des *Halvagis* & des *Akegis*, qui font les cuisiniers & confituriers, & aucun d'eux ne peut entrer en service que par tes ordres.

En parlant du Trésor je n'ay point fait mention du quartier des officiers qui y servent, parce que je veux suivre l'ordre des bâtimens du Serrait, & que je conduis le lecteur pied à pied d'une Cour à l'autre, & de quartier en quartier. Celui des Pages du Trésor est tout proche du *Kilar*, & commence par une galerie carrelée de marbre de différentes couleurs, soutenues de huit piliers de même étoffe, & dont le plafond est peint de toutes sortes de fleurs en or & azur. Cette galerie est ouverte d'un côté, & de l'autre on voit au milieu la porte de l'appartement des Pages avec trois grandes fenêtres a droite & à gauche ; & celle où demeurent la nuit & le jour les six plus anciens Pages du Trésor. De cette porte par un chemin de grandes pierres de marbre blanc, long de

quinze pas & large de cinq, on vient à un autre portail de même matière soutenu de deux colonnes de marbre noir. Au dessus duquel portail on lit ces paroles assez ordinaires dans la bouche des Turcs, & que j'ai expliquées ailleurs: *La Illahé Illa Alla, Muhammed Resoul Alla*. Il donne entrée dans une longue salle, où se voit de côté & d'autre une espèce d'estrade haute d'un pied & demi & large de sept à huit. Chaque Page n'a que quatre pieds de large pour sa place tant le jour que la nuit ; & pour leurs lits on ne leur souffre dessous qu'une couverture de laine en quatre doubles qui leur sert de matelas, & dessus ils en ont pour la plupart une de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque belle étoffe de soie, leur étant permis d'en avoir trois en hiver. Ils n'en peuvent prendre de laine qui seraient plus chaudes, parce qu'il serait honteux que le Grand Seigneur eut cela devant les yeux, quand de temps en temps il vient de nuit, sous prétexte de les vouloir surprendre pour voir comme ils se gouvernent, mais en effet pour couvrir quelquefois de mauvais desseins. C'est entre ces couvertures que les Pages dorment avec leur caleçon & leur camisole : car il ne se parle point de linceuls ni en Turquie, ni dans tout l'Orient;

& soit l'hiver, soit l'été on se couche toujours à demi vêtu sans grande cérémonie. Au dessus des lits des Pages on voit une galerie qui règne autour de la salle, & est soutenue de piliers de bois, le tout peint d'un vernis rouge, & c'est où ils tiennent leurs coffres pour serrer leurs hardes. Chacun a le sien, mais les douze plus anciens Pages en ont chacun deux, & l'un de ces douze a la clef de la galerie en garde. On ne l'ouvre ordinairement qu'un jour de la semaine qui répond à notre mercredi, & alors chaque Page va tirer de son coffre ce qui lui est nécessaire. Si quelqu'un d'eux a absolument besoin d'y fouiller un autre jour, il assemble cinq ou six Pages qui en vont demander ensemble la permission au chef du Trésor, & celui-ci ordonne au *Rafgi* qui a en garde la clef de la galerie, de la leur ouvrir, & de prendre garde qu'ils ne touchent point aux coffres de leurs compagnons.

A un des bouts de la salle il y a une porte qui conduit aux fontaines, où ceux du Trésor se vont laver quand ils veulent faire leurs prières. Ce font sept robinets de cuivre jaune, & tant le pavé que le mur de ce lieu-là est de marbre blanc.

Les lieux destinés à la décharge de la nature

suivent à main-droite, divisés en quatre petites chambres qui sont toujours propres, & pavées de carreaux de marbre blanc de même que les fontaines. Les Turcs ne sont point assis comme nous quand ils sont en ces lieux-là, mais ils s'accroupissent sur le trou qui n'est relevé de terre que d'un demi-pied ou d'un peu plus. Ce trou est couvert d'une plaque de fer qui hausse & baisse par un ressort, & se renversant à la moindre pesanteur se remet comme elle était auparavant dès que l'ordure est tombée. J'ai remarqué ailleurs que les Turcs & tous les Mahométans en général ne se fervent point de papier à de vils usages, & quand ils vont à ces sortes de lieux ils portent un pot plein d'eau pour le laver, & la plaque se nettoie en même temps. Ainsi le trou étant toujours couvert & la plaque toujours nette, il ne s'en peut exhiler aucune mauvaise odeur, d'autant plus qu'un canal qui passe sous ce lieu-là emporte toute l'ordure.

Mais il serait à souhaiter qu'ils apportassent moins de soin à tenir ces lieux-là propres, & qu'il ne s'y fit pas d'ailleurs des saletés détestables, dont je voudrais bien me dispenser de parler, si je ne craignis le reproche qu'on me pourrait faire d'être peu exact. J'en ai déjà touché

quelque chose au deuxième chapitre de cette relation, & c'est une matière sur laquelle il faut passer légèrement pour n'en donner que d'imparfaites idées. C'est donc dans ces lieux-là que les Pages se donnent des rendez-vous la nuit pour commettre le pire de tous les crimes, ce qui leur est toutefois fort difficile d'exécuter parce qu'ils font observés, & que si on les peut prendre sur le fait on les châtie à toute rigueur, jusqu'à les faire quelquefois mourir sous les coups de bâton de la manière que j'ai dit ailleurs. Pour empêcher aussi que cette infamie ne se fasse aux lieux où ils couchent, on y tient deux flambeaux allumés toute la nuit, & trois Eunuques font à toute-heure la ronde, ce qui ôte aux Pages tous les moyens de se joindre & de commettre le mal. Il n'en faut pas aller chercher la source bien loin; l'étroite prison & la privation de la vue des femmes portent cette jeunesse à ces grands débordements, & les jette dans un gouffre où les Turcs par une exécrationnable passion se laissent naturellement aller. Les Ichoglans qui font entrer en très bas âge au Sérail, ne savent ce que c'est qu'une femme que par instinct de nature, & y en a qui pour en voir une & en jouir ne se soucieraient

pas de mourir le lendemain. Tous ces peuples généralement ont tant de penchant a la lubricité, qu'il semble qu'ils ne la peuvent quitter qu'avec la vie ; ce qu'ils ne sauraient faire d'une façon ils le font de l'autre, & ceux du Sérail trompent tant qu'ils peuvent les yeux de leurs surveillants. Le lecteur se peut souvenir de l'action des deux Pages qui se cachèrent dans la Mosquée, & ce seul exemple suffit pour montrer comme ils cherchent tous les moyens imaginables d'assouvir leur brutale passion. Le quartier du *Kafnadar-bachi* & de son compagnon ou Substitut suit celui des Pages du Trésor, & de leurs chambres ils ont la vue sur un petit jardin à fleurs qui leur appartient. Voyons encore quelques autres chambres avant que de venir à celle qu'ils appellent *Hafoda*, qui est l'appartement des quarante Pages de la Chambre, & l'entrée à celui du Grand Seigneur.

CHAPITRE XIV.

Du quartier du Dogangibachi ou grand Fauconnier, & de quelques autres Officiers.

SOMMAIRE.

Chambres magnifiques. Revenus ordinaires du grand Fauconnier. Magnificence des Princes Mahométans dans leur équipage de char. Oiseaux tenant lieu de chiens à courre un cerf ou un lièvre. Chambre fort propre du Seligdar-Aga, qui porte l'épée du Grand Seigneur. Bel ordre observé dans le Sérail.

LE *Dogangi-bachi* ou grand Fauconnier, & les Pages qu'il a sous sa charge, ont leur quartier entre celui des Pages du Trésor, & celui des Pages de la Chambre. Le lieu destiné pour les Pages de la Fauconnerie n'a rien d'extraordinaire, & l'on n'y découvre aucune beauté ; mais d'ailleurs les deux chambres

qu'occupe le grand Fauconnier ont quelque chose d'assez magnifique, & sont aussi richement meublées qu'aucune autre chambre du Sérail. La première qui sert d'antichambre est la plus petite, & elles font l'une & l'autre carrelées de marbre blanc & noir avec un plafond fermé de fleurs peintes & dorées. Mais celui de la seconde chambre est le plus riche, & ce sont de grandes fleurs de relief chacune dans son carré & toutes couvertes d'or. Les murailles sont revêtues d'un bel ouvrage de menuiserie où l'on n'a pas aussi épargné l'or, & de deux côtés il y a des croisées qui donnent grand jour & rendent la chambre parfaitement claire. Les carreaux de marbre ne se voient oint étant couverts d'un tapis de soie, & sur lequel font rangés autour de la chambre plusieurs matelas larges de deux à trois pieds, & de quatre pouces d'épaisseur. Les uns sont couverts de velours ou de latin de diverses couleurs, les autres de brocarts d'or, & chacun est garni de son couffin de même étoffe, long de trois à quatre pieds, & de deux ou environ de hauteur. C'est sur ces couffins que le dos s'appuie quand ils sont assis à leur mode les jambes en croix, & ces petits matelas leur tiennent lieu de

chaises & de fauteuils dans une chambre.

Le grand Fauconnier ne sort du Sérail que pour être un des premiers Bachas, & avoir un des grands Gouvernements, comme celui du Caire ou de Babylone ; & tandis qu'il est dans le Sérail, outre sa table il touche tous les ans pour son époinement dix ou douze mille écus. Les Pages de la Fauconnerie portent l'oiseau & lui donnent à manger ; ils ont la liberté de l'aller exercer dans les jardins, & ils accompagnent tous le Grand Seigneur à la chasse. Ils portent les mêmes étoffes que les Pages du Trésor, & peuvent aussi porter des vestes de drap, mais dont la façon les distingue aisément des Ichoglans de la première & de la seconde chambre qui sont toujours habillés de laine. Car les Pages de la Fauconnerie ont leurs manches qui viennent du haut en bas en étrécissant jusqu'au poignet, & qui se ferment avec des boutons ; mais les manches des autres sont larges en bas comme en haut, & c'est ce qui en fait la différence. Les douze anciens Pages de la Fauconnerie ont aussi les mêmes gages & profits que les Pages du Trésor, & vont manger avec eux ; mais leurs autres compagnons font traités sur le pied des Pages de *Seferli* qui lavent le linge du Grand

Seigneur, & ils ne font tous ensemble qu'une table.

Outre les Pages le grand Fauconnier a sous lui près de huit cents personnes, ou dans Constantinople ou au voisinage, incessamment occupés à dresser toutes sortes d'oiseaux pour la chasse, & il n'en entre point au Sérail qui ne soit dressé. Il n'y en a point de tous ceux dont le Grand Seigneur se sert, qui n'ait quelques pierres de prix attachée au col, & quelquefois jusqu'à la valeur de dix mille écus. Tous les Princes Mahométans ont de superbes équipages de chasse, & particulièrement le Roy de Perse. Il n'y a rien de plus magnifique que la longue suite des Grands de la Cour quand il revient de la chasse. Ils marchent tous en bel ordre l'oiseau sur le poing, & chaque oiseau porte au col ou un diamant ou une autre pierre de prix avec le chaperon tout brodé de perles ; ce qui ne peut-être qu'un très beau spectacle. Ils dressent plusieurs sortes d'oiseaux dont nous ne nous servons point en France, plus grands & plus forts que les nôtres ; avec quoi au lieu de chiens ils courent le lièvre & le cerf, & vont à la chasse du sanglier & des autres belles. Ce qui leur rend cette chasse & agréable & aisée, est qu'en Perse le pays est découvert,

couvert, & qu'il n'y a point de bois où ils puissent perdre l'oiseau de vue. Il découvre de loin la bête, il vient fondre sur elle sans qu'elle puisse s'en débarrasser, & se posant sur sa tête lui picote les yeux, il l'agite & la tourmente, & retarde la vitesse de sa course, ce qui donne lieu aux chasseurs de la joindre plutôt & de la tirer. Mais ils ne donnent le coup que quand il plait au Prince, ou après qu'il a décoché sa flèche ou tiré son arquebuse, étant alors permis à ceux qui l'accompagnent de faire voir leur adresse.

L'appartement des Pages de la Fauconnerie est suivi d'une longue galerie, qui n'est ouverte que d'un côté & qui va comme en montant. Elle est soutenue de dix piliers de marbre de diverses couleurs & carrelée de même, avec un plafond où l'on voit quelques fleurs peintes assez simplement. Du bout de la galerie on va sur la droite à la chambre du *Seligdar-Aga* qui porte l'épée du Grand Seigneur. Une partie de cette chambre est couverte de tapis, l'autre est une estrade relevée de trois pieds, où l'on monte par autant de degrés de marbre blanc de quatre pieds de longueur, le reste étant fermé d'une balustrade peinte en or & en vert. Toute l'estrade est couverte de riches tapis de soie, &

tout autour tant du côté du mur que du côté du balustre, il y a de riches coussins de toutes fortes de brocards d'or & d'argent. Les murailles de la chambre sont toutes dorées, & dans de justes espaces on y a peint plusieurs pots de fleurs très bien diversifiées, & qui font un bel effet. La place où le *seligdar-Aga* s'assied est au coin de l'estrade qui est à la droite, & au dessus de sa tête pendent les épées & les sabres qui servent au Grand Seigneur, & qu'il porte après sa Hauteuse quand elle sort du Sérail. Depuis qu'un Prince est venu à la Couronne, tout ce qu'il porte ordinairement ne retourne plus au Trésor qu'après sa mort, & le *Chafnadar-bachi* qui en est le Chef voit par son registre si l'on rapporte tout ce qui en est sorti pendant la vie du Grand Seigneur. A mesure qu'on en tire quelque pièce, le *Seligdar-Aga* à qui elle est livrée en donne un reçu de sa main au Chef du Trésor, & de cette manière il ne se peut rien détourner, le bon ordre étant observé au Sérail en toutes choses. En d'autres endroits de la chambre on voit pendus les poignards & les couteaux, toutes pièces riches & garnies de pierreries, & qui sont comme le reste portées exactement sur les livres du Trésor. De chaque côté de cette chambre

il y en a deux petites pour quatre Pages de *Serferli*, qui servent le *Seligdar-Aga* & ne s'éloignent point de sa personne. Il est temps de passer au quartier du Grand Seigneur.

CHAPITRE XV.

De l'appartement du Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Chambre des quarante Pages. Beau monument de la valeur d'Amurat. Assiette des Mosquées en Turquie. Cérémonies de la Prière. Chambre d'hiver magnifique. Cachet mystérieux de Mahomet. Grandes superstitions des Turcs. Dévotion badine & intéressée. Reliques d'Omer. Secte ridicule. Quartier du Grand Seigneur. Belvédère de l'Empereur Amurat. Vins excellents de l'île de Tenedo. Trahison punie. Fortune d'une belle Sicilienne. Chambre du lit du Grand Seigneur. Ancienne vénération des Turcs pour la bannière de Mahomet. Suite de

l'appartement du Prince.

QUOI que le Sérail intérieur ne doive être proprement divisé qu'en deux grands quartiers, qui sont le quartier du Grand Seigneur, & le quartier des Sultanes, j'ai toutefois jugé a propos pour soulager la mémoire du Lecteur, de lui distinguer les différentes parties dont le premier est composé selon leurs divers usages, & après avoir parlé amplement des Bain, du Trésor, de l'Échansonnerie, & de la France, je viens à l'appartement particulier la personne du Grand Seigneur.

Le *Hazoda* s'offre d'abord à la vue, & c'est ainsi que les Turcs appellent la quatrième & la plus haute claire des Ichoglans, qui est la chambre des quarante Pages employés à toute heure au service du Grand Seigneur. Cette chambre est de même grandeur que celle des Pages du Trésor, & a peu près meublée de même; mais elle n'est pas si claire, & elle manque de jour. Comme ils ne sont pas en si grand nombre, ils ont plus d'espace pour s'asseoir & se coucher, & au milieu, de la chambre on voit une petite place en carré plus élevée que les lits des Pages

d'où le *Hazoda-bachi* leur chef peut voir toutes leurs actions & de quelle manière ils se comportent. Il a ordre d'en donner avis au Grand Seigneur, la récompense fumant de près les bonnes actions, comme le châtement suit les mauvaises ; & il est aussi de sa charge de pourvoir promptement à toutes les choses dont ils ont besoin. Sur la porte de cette Chambre ces paroles *La Illa Hé Illa, &c.* dont j'ai souvent fait mention, sont gravées en grosses lettres d'or, & aux quatre coins sont les noms des quatre compagnons de Mahomet, *Ebou Beker, Omer, Osman, & Ali*, gravés de même dans un marbre noir. Quand le Grand Seigneur a fait un Bacha, & qu'il prend compte de sa Hautesse pour aller à son Gouvernement, il sort par cette porte où tous ces noms font gravés, & dès qu'il est dehors il retourne visage pour venir baiser le pas de la même porte avec grande humilité. En entrant dans cette chambre on voit à la droite plusieurs paroles de la loi écrites & enchâssées dans des cadres dorés, & une de ces écritures est de la main de Sultan Achmet père d'Amurat. A gauche paraît attachée contre le mur une côte de maille avec un pot & une rondache : c'est un des monuments de la valeur d'Amurat. Pendant

le siège de Bagdad un Persan étant sorti & faisant le brave, ce Prince un des plus courageux & des plus forts hommes de son siècle, voulut lui-même l'aller recevoir sans autres armes qu'un sabre à la main, quoi que le Persan fut armé de pied en cap. Amurat qui n'avait pas moins d'adresse que de force & de valeur, ne lui donna pas le temps de le reconnaître, & lui déchargea d'abord un si furieux coup de sabre sur l'épaule droite, qu'il lui coupa sa jaque de maille jusqu'à la moitié du corps, & le laissa mort sur la place.

Vis-à-vis du *Hazoda* ou de la Chambre des quarante Pages, il y a une galerie assez longue & assez particulière pour sa structure. Elle est ouverte des deux côtés, & soutenue par des colonnes de marbre blanc ; mais elle va en serpentant & à six pas l'un de l'autre ceux qui y passent ne se voient pas. On tient sous cette galerie quatre grandes armoires pour serrer les hardes des quatre Officiers qui font toujours auprès de la personne du Grand Seigneur, du *Seligdar-Aga*, du *Chokadar-Aga*, du *Riquabdar-Aga*, & du *Hazoda-bachi*, dont j'ai parlé au commencement quand j'ai donné la liste des Grands de la Porte.

Cette galerie d'une forme si bizarre & si extraordinaire, n'est pas loin de cette autre qui va en montant, & dont je viens de faire mention au chapitre précédent. C'est vis-à-vis de cette dernière qu'en une Mosquée de moyenne grandeur, plus longue que large, & dont l'assiette est du nord au sud, ce que les Turcs observent dans toutes leurs Mosquées qui font toujours tournées du côté de la Mecque, qui est méridionale à toutes les provinces de l'Empire. Il y a dans le mur opposé au midi une espèce de niche qu'ils appellent *Mihrab*, où se met l'*Iman* qui est leur Prêtre pour faire la prière aux heures accoutumées, & le Grand Seigneur y assiste avec les quarante Pages de *Hafoda* dans une petite chambre dont la fenêtre regarde la niche. De côté & d'autre de cette niche règne une galerie soutenue de cinq piliers, dont les uns sont de marbre vert, & les autres de porphyre. Et dans la Mosquée, & dans la chambre où le Grand Seigneur se rend pour la prière, & dans les deux galeries, on ne marche que sur de riches tapis. Il ne s'y voit aucune peinture, & les murailles n'ont d'autre ornement que la blancheur du marbre dont elles sont revêtues. Mais il y a quantité d'écritures en gros caractères

Arabiques enchâssées dans des bordures dorées pendues en divers endroits, & ces écritures ne contiennent que des choses tirées de la loi de Mahomet.

La fenêtre de la chambre où le Grand Seigneur vient à la prière, est large de six pieds & haute de trois, & fermée d'une jalousie avec un rideau derrière, comme en plusieurs chapelles que nos Princes chrétiens ont dans leurs Palais. Il y a vis-à-vis de la même niche dont j'ay parlé, une pareille fenêtre & une pareille chambre pour les Sultanes, & quand le *Muezzin* qui est à côté de l'*Iman* & comme son clerc, entend qu'on remue les rideaux, il sonne promptement une clochette qui est le signal que le Grand Seigneur & les Sultanes viennent d'arriver. Alors ce *Muezzin* commence à chanter ces deux mots *Allah Ekber*, ce qui signifie *Dieu est grand*, les répétant quatre fois ; & y ayant ajouté assez bas ces quelques paroles, l'*Iman* à son tour chante celles-ci ; *Elhamdu lillahi Rabbi'l alemin*, c'est à dire, *La grâce est de Dieu le maître de toutes choses*. Il continue de cette sorte la prière en se prosternant plusieurs fois en terre, & tous les assistants s'y prosternent comme lui.

Au milieu du dôme de la Mosquée il y a un

grand cercle de fer d'où pendent tout autour quantité de lampes de cristal de Venise, & il y en a aussi le long des deux galeries, ne leur étant pas permis d'avoir dans leurs Mosquées ni or ni argent. Ils n'allument ces lampes qu'à la prière de la nuit, & le feu donnant sur ces cristaux en font un objet très agréable à la vue.

La chambre du *Sarai-Agafi* l'un des quatre principaux Eunuques, joint cette Mosquée, & est la moindre de toutes les chambres des Officiers du Sérail intérieur. Il n'a qu'un peu plus de place qu'il lui en faut pour dormir, & il est servi par deux Pages du *Cochouk-Oda* ou de la petite Chambre.

Joignant la Porte du *Hazoda* il y a une salle carrelée de marbre blanc & noir, au milieu de laquelle est un bassin de même étoffe, mais de diverses couleurs, d'où sort un jet d'eau de quatre ou cinq pieds de haut. Cette eau est reçue dans un second bassin fait en coquille, d'où elle tombe enfin dans un troisième plus grand que les précédents. Le haut de la salle est un dôme percé de quelques fenêtres dont elle reçoit le jour, & une peinture assez simple fait tout l'ornement de ses murailles. En entrant dans cette salle on voit deux portes à droite & à gauche. Celle qui

est à la gauche va à un jardin de fleurs, & l'autre est la porte d'une chambre où le Grand Seigneur vient quelquefois en hiver.

Cette Chambre est une des plus belles du Sérail. Sa voûte est une confusion de petites voûtes en triangle distinguées par deux filets d'or avec une raie verte au milieu, & de chaque angle il sort un cul de lampe parfaitement bien doré. Quoi que les murailles soient revêtues d'un beau marbre blanc, un bel ouvrage de menuiserie à hauteur de ceinture règne tout autour, & de riches tapis sur quoi on marche cachent de grands carreaux de marbre de diverses couleurs dont le bas est embelli. De plusieurs coussins qui sont le long des murailles, les uns sont en broderie de perles & de pierreries & pour la parade feulement ; les autres pour le service couverts de brocart d'or ou d'argent & d'autres riches étoffes. A un des coins de la chambre il y a un petit lit de camp haut de deux pieds tout en broderie, couverture, coussins, & matelas ; & cette broderie est toute de perles, de rubis & d'émeraudes. Mais quand le Grand Seigneur vient dans la chambre, on ôte & la couverture & les coussins qui sont moins propres pour le service que pour l'ornement, & l'on en met d'autres

de velours ou de satin piqué sur quoi le Sultan peut plus aisément se reposer.

Vers le pied du lit on voit une espèce de niche pratiquée dans le mur, où repose un de petit coffre d'ébène d'un demi-pied en carré, dans lequel est serré le cachet de Mahomet. Il est enchâssé dans un cristal avec une bordure d'ivoire, & le tout ensemble à quatre pouces de long & trois de large. J'en ai vu la figure sur un papier; mais celui qui me le montra ne me voulut jamais permettre d'y toucher, parce qu'il le tenait pour une grande relique. Tous les trois mois on nettoie cette chambre & l'on change de tapis, les Pages du Trésor étant employés à cet office. Alors le *Chafnadar-bachi* ouvre le coffre, & ayant en ses mains un mouchoir de broderie prend le cachet avec grand respect, tandis que le plus vieux des Pages tient une coupe d'or garnie de diamants & de saphirs bleus, au dessus de laquelle il y a une espèce d'encensoir, d'où sort une fumée de toutes fortes de bonnes odeurs qui embaument toute la chambre. Le Page tient cette coupe sur ses deux mains jointes l'une contre l'autre, & l'élevant ensuite plus haut que sa tête, tous les assistants se prosternent d'abord en terre pour marque de leur vénération. Dès qu'ils ont

relevés, le Page baisse la coupe jusqu'au dessous du menton, & le Chef du Trésor tenant le cachet sur la fumée, tous ceux qui font présents viennent baiser le cristal qui couvre une des plus précieuses reliques qu'ils aient de leur Prophète. Je me suis diligemment informé de mes deux hommes du Trésor qui avaient souvent baisé ce cristal, s'ils n'avoient pas remarqué quelle et la matière du cachet, & quelles lettres y sont gravées ; mais ils m'ont dit que la fumée & le cristal qui couvre le cachet, joint le peu de temps qu'ils ont de le considérer en le baisant, ne permettent pas qu'on puisse bien juger ni de l'étoffe, ni de la gravure. Le quatorze du *Ramazan* ou du Carême des Turcs, le Grand Seigneur vient lui-même dans cette chambre accompagné du seul *Seligdar-Aga*, & levant le cristal qui est sur le cachet le lui met entre les mains, pour l'imprimer sur cinquante petits morceaux de papier qui ne sont plus grands que le cachet même. Il se sert pour cela d'une ancre gommeuse qu'on prépare dans une coupe de porcelaine, où il trempe le doigt dont il frotte le cachet, & garde tous ces petits imprimés pour l'usage à quoi sa hauteesse les destine, ce que nous verrons bientôt.

Dans la même chambre & joignant le lieu où l'on garde le cachet, il y a un autre coffre de moyenne grandeur couvert d'un tapis de velours vert avec une grande frange d'or & d'argent, où l'on conferve la *Hirka* de Mahomet. C'est une robe à grand manche de camelot blanc de poil de chèvre, & que les Turcs tiennent aussi pour une grande relique. Le Grand Seigneur l'ayant tirée du coffre la baise avec respect, & la met entre les mains du *Kapi-Aga* qui est entré par son ordre après l'impression faite au cachet. Cet Officier fait apporter par le Chef du Trésor & les plus vieux Pages une grande cuvette d'or, de la capacité d'un demi-muid de Paris de la manière que l'on me l'a figurée, & dont le dehors est garni en quelques endroits d'émeraudes & de turquoises. On la remplit d'eau à cinq ou six doigts du bord, & le *Kapi-Agi* y ayant trempé la robe de *Mahomet*, il la retire & la tord pour bien égoutter l'eau qui retombe dans la cuvette, prenant bien garde qu'il n'en tombe à terre. Cela fait il en remplit une quantité de bouteilles de cristal de Venise qui tiennent environ demi-stier, & auxquelles après, les avoir bouchées il applique le cachet du Grand Seigneur. On laisse sécher la robe

jusqu'au vingtième du *Ramafan*, & sa Hautesse vient en personne la resserrer dans le coffre.

Le lendemain de cette cérémonie qui est le quinzième de leur grand Jeûne, le Grand Seigneur envoie aux principales Sultanes, aux Grands de Constantinople, & aux plus considérables Bachas de l'Empire, à chacun une estampe du cachet en un fort petit rouleau bien cacheté avec de la soie, & une de ces bouteilles pleines d'eau, ce qui est tenu pour une grande faveur. Mais c'est une faveur qui coûte cher à ceux à qui elle est faite, & pour un morceau de papier & une fiole d'eau, ils renvoient au Grand Seigneur des présents considérables, sans compter ce qu'il leur faut donner à ceux qui leur apportent de sa part ces marques de bienveillance. Le *Kapi-Aga* a le pouvoir de multiplier l'eau autant qu'il en a foin & qu'il veut multiplier les présents ; il n'a qu'à en remettre dans la cuvette à mesure qu'il en ôte, & elle est aussi bonne qu'auparavant puisqu'elle est mêlée avec celle où a trempé la robe de Mahomet. Car il y a bien des gens à qui il envoie de ces bouteilles sans leur envoyer la petite estampe du cachet, & il a part à tout ce qui se donne aux porteurs de ces présents. Mais il ne lui est permis de faire cette multiplication

que pendant trois jours jusqu'au dix-septième du *Ramazan*, après quoi l'eau qu'on pourrait ajouter n'aurait plus la vertu qu'ils s'imaginent. Dès que ce présent est reçu, ils prennent le papier où le cachet de Mahomet est imprimé, & après l'avoir laissé un peu tremper dans l'eau de la petite bouteille, ils avalent par dévotion & l'eau & le papier tout ensemble. Mais il faut remarquer qu'il n'y a personne qui ose ouvrir ce papier, ils l'avalent sans le déplier, ne leur étant pas permis de voir l'empreinte du sacré cachet; & ceux qui ne reçoivent que la fiole envoient quérir leurs *Imans* qui sont comme leurs Prêtres, pour écrire ces paroles : *La Illa hé Illa bul, vahidul gebbar*, c'est à dire ; *Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu punisseur des crimes*. Il y en a qui font écrire ces mots : *La Illa bé Illa, Allahul meliquid vehhab* : ce qui signifie ; *Il n'y a point d'autre Dieu que le seul Dieu, Empereur libéral & pardonneur des fautes*. Le papier étant écrit, ils le mettent dans l'eau de la petite bouteille ; & l'avalent dans la créance qu'ils ont que ces paroles ont la même vertu de l'empreinte du cachet.

On voit dans la même chambre un coutelas fort grossier pendu à la muraille, proche de l'en-

droit où l'on conserve le cachet & la robe du Prophète. Le fourreau est de drap vert, & l'on tient que c'est le coutelas d'Omer l'un des quatre compagnons de Mahomet qui gouverna après lui, quoi qu'Ebou-Bequer fût le plus vieux, & que Mahomet eût pris sa fille. Les Arabes disent qu'Ebou-Bequer était juif des plus savants de son temps, & qu'ayant renoncé à la loi Mosaique il enseignait à la Mecque dans les écoles, après quoi il se mit à composer une partie de l'Alcoran.

Proche du coutelas on voit encore une manière d'espadaon, pour lequel ils ont aussi beaucoup de vénération, parce qu'ils croient que c'est l'épée d'un certain *Ebou-Niflum*, avec laquelle il tailla en pièces ceux qui avoient semé une hérésie dans la loi de Mahomet. Il ne vint au monde que quatre cents ans après la mort du Prophète, & détruisit enfin toute cette secte qui pendant deux siècles avait donné bien de la peine aux vrais Mahométans, & gagné contre eux plusieurs batailles. Elle s'était rendue puissante sous le nom de *Muharrigun*, & j'en ai vu quelques restes dans les montagnes du *Kurdistan* qui est l'ancienne Chaldée. Ces gens-là sont fort superstitieux & encore plus ignorants, & il se

faut bien garder, ni de frapper un chien noir en leur présence, ni de couper un oignon, qu'ils écrasent entre deux pierres pour le manger. La cause de cette grande ignorance vient de ce qu'ils n'ont personne parmi eux pour les instruire, & l'on fait dans leur pays cinq ou six journées de chemin sans trouver un *Mollah* ni une Mosquée. C'est par la même raison que pour la plupart ils ne sont point circoncis, & que ceux qui le font, ne l'ont pu être qu'à douze ou quinze ans, & que lorsqu'ils ont eu le moyen d'aller bien loin trouver un *Mollah*, & de fournir à la dépense des parents & amis qui les accompagnent à cette cérémonie.

Entre la Chambre où sont ces belles reliques, & celle des quarante Pages dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, on découvre une assez belle façade de trois portes de porphyre, dont celle du milieu donne entrée à l'appartement du Grand Seigneur. Les deux autres vont aux logements du *Chokadar-Aga*, & du *Riquabdar-Aga*, & ces logements sont fort obscurs, parce qu'ils ne font pas en lieu où l'on puisse leur donner du jour, & qu'on n'a su pratiquer dans chacun qu'une petite fenêtre. Mais d'ailleurs ils sont assez bien meublés à la mode du pays ; on

n'y marche que sur des tapis de soie, les carreaux de brocard & en broderie n'y manquent pas, & les murailles qui sont revêtues de marbre blanc offrent de plus à la vue dans de justes espaces des pots de fleurs en plate peinture, ou l'or & l'azur ont été ingénieusement appliqués.

Le quartier du Grand Seigneur commence donc par une assez grande salle, & la beauté du dedans répond bien à celle du dehors. C'est une incrustation de marbre de diverses couleurs, & le bas n'est couvert que de grands tapis de laine qui viennent de Perse, mais qui font plus riches & que l'on estime beaucoup plus que ceux que l'on fait de soie. Tout autour de la salle de la largeur de cinq pieds, on voit étendues des couvertures de soie à fond blanc piquées & en broderie, & sur les couvertures de riches coussins de quatre pieds de long & de deux à trois de large.

Des deux portes qui sont dans cette salle, l'une va à l'appartement des Pages, l'autre au quartier des Sultanes, & en sortant par cette dernière on entre dans un jardin à fleurs, au milieu duquel il y a un bassin de marbre avec son jet d'eau. D'un des bouts du jardin on passe au *Revan-Kouchki*, c'est à dire à une chambre posée

sur des piliers. C'est un Belvédère ou grand cabinet exposé en belle vue, que Sultan Amurat fit faire à son retour de la guerre de Perse, après avoir pris à Cha-Sepi la ville de Babylone, ruiné Tauris, & ajouté Erivan à ses conquêtes par la trahison du Gouverneur. Je dirai bientôt comme il en fut justement puni, & je réserve l'histoire entière de sa lâcheté pour les relations de mes voyages.

Ce cabinet est bâti dans un lieu éminent sur une roche escarpée, & Amurat n'épargna rien pour l'enjoliver. C'est une fort belle voûte, & les murailles qui ne viennent qu'à hauteur d'appui, font toutes de marbre blanc avec quelques vers Arabes taillés en lettre d'or. Il est ouvert de tous les côtés, & des jalousies qui règnent autour empêchent qu'on ne soit vu de dehors, & laissent libre à ceux du dedans le plus bel aspect du monde. On a en vue de ce cabinet tout Galata & Pera, tout cet agréable passage de l'Asie autour de Scutaret & de Chalcédoine, le port de Constantinople un des plus beaux de l'Europe, & le canal de la Mer noire qui se vient joindre à la pointe du Sérail aux eaux de la Méditerranée, où l'on voit au milieu comme une raie blanche qui semble marquer naturellement

les bornes de l'Europe & de l'Asie. C'est dans ce beau lieu qu'Amurat allait souvent se divertir avec ce Gouverneur d'Erivan qui lui avait appris à boire du vin, à quoi il s'était si aisément accoutumé qu'il passait quelquefois des trois jours entiers dans la débauche. Il ne buvait point d'autre vin que de celui de l'île de Tenedo, le plus excellent de toutes les îles de l'Archipel & le moins fumeux, & il se rendit bientôt aussi habile que le maître de qui il avait appris à boire. Ce Gouverneur Persan était fort dans la débauche, & avant sa trahison & qu'il eût livré la place à Amurat, comme je passais à Erivan dans un de mes voyages de Perse il me pria de m'arrêter quinze jours auprès de lui, & il fallut pour lui plaire passer les nuits entières à boire, ne le voyant point le long du jour qu'il partageait sans doute à ses affaires & à son repos. Mais enfin les mauvaises actions ne demeurent guère impunies, & Cha-Sepi Roi de Perse ne voulant recevoir aucune proposition de paix, ni même donner audience à l'Ambassadeur de la Porte, que je vis renvoyer d'Ispahan où j'étais alors, qu'avant toutes choses Amurat ne lui, eut envoyé le traître pour le punir, étant un jour ensemble dans leur débauche ordinaire au *Belveder*,

le Grand Seigneur sans autre formalité le fit étrangler en sa présence.

Amurat faisait aussi quelquefois venir en cet agréable lieu les principales Sultanes, comme sa mère, ses sœurs, & celles pour qui il avait plus d'inclination. Mais il s'y trouvait le plus souvent avec une Sicilienne qu'il aimait beaucoup, & qui étant parfaitement belle & d'un esprit doux obtenait de lui tout ce qu'elle souhaitait. Elle fut prise sur mer par les Corsaires de Barbarie comme on la menait en Espagne pour épouser un des plus Grands du pays; & le Bacha d'Alger l'envoya en présent au Grand Seigneur, qui lui donna son affection & la rendit aussi heureuse qu'une femme le peut-être dans les prisons du Sérail.

De la porte de la salle qui donne entrée au jardin de fleurs, on passe à main droite dans une espèce de galerie d'environ cinquante pas de long & de douze pieds de large dont le pavé est de marbre blanc & noir. Elle va aboutir à un grand bâtiment où le marbre seul est employé, & l'on a en vue une porte de moyenne grandeur dont le dessus est une manière de voûte plate. Et la voûte & la porte ont pour ornement des fleurs de relief, & entre ces fleurs des devises taillées dans le

marbre, le tout curieusement doré. De cette porte après avoir fait cinq ou six pas, on vient à une autre qui ne lui cède point en beauté, & qui est celle de la chambre du Grand Seigneur. Sa voûte est sur le modèle de celle de la chambre d'hiver que j'ai dépeinte au commencement de ce chapitre. Il n'y a de différence que dans ce qui sort des angles des petites voûtes, & au lieu qu'en l'autre chambre c'est une manière de culs de lampe dorés, dans celle-ci ce sont de grosses boules de cristal de roche taillé à facettes avec quelques pierres de diverses couleurs, dont le riche mélange fait un bel effet. Le bas est couvert de tapis qui surpassent en beauté ceux des autres chambres, & il en est de même des matelas, des couvertures & des coussins, la plus grande partie de tout ce meuble citant rehaussé d'une broderie de perles, & toute la chambre qui est fort grande ayant partout divers enrichissements. Comme cette chambre est pour l'été elle est percée de trois côtés, & de grandes fenêtres y donnent un fort grand jour, Pour ce qui est du coucher du Grand Seigneur, il fuit la coutume du pays, ou plutôt celle de tout l'Orient. On ne dresse point de bois de lit, mais sur le soir les Pages matelas l'un sur l'autre à un des coins de la

chambre, & attachent au dessus un riche pavillon de toile d'or rehaussé d'une broderie de perles.

A main droite en entrant dans cette chambre il y a une armoire pratiquée dans le mur, où l'on garde, le *Bajarak*, c'est à dire l'étendard de Mahomet qui a ces mots pour devise ; *Nafrum min Allah*, & en notre langue, *l'aide de Dieu*. Cet étendard était ci-devant en une si grande vénération parmi les Turcs, que lors qu'il arrivait quelque sédition, ou dans Constantinople, ou dans les armées, il n'y avoir point de plus sûr & de plus prompt remède pour l'apaiser , que d'exposer cet étendard à la vue des rebelles, ce qui a souvent tiré les Princes Ottomans de très méchantes affaires qui leur étaient suscitées par des factieux. Le Grand Seigneur envoyé alors des *Mollahs* qui sont comme les Prêtres des Turcs, pour aller crier en leur langue aux premiers rangs des Troupes rebelles : *Cette bannière est l'étendard du Prophète ; tous ceux qui lui sont fidèles & obéissants se doivent venir ranger au pied de cet étendard, & ceux qui n'y viendront pas sont infidèles, il les faut tuer*. Mais depuis quelques années les Turcs ont fort relâché de leur vénération, ils ne tiennent plus

guère de compte de cet étendard, & Hassan Bacha qui en 1658. donna bien de la peine au Grand Seigneur, tourna le dos avec ses compagnons à la bannière de Mahomet, & poussa à bout son entreprise.

De la Chambre du Grand Seigneur on passe dans une grande salle où se rendent les Pages qui approchent sa personne ; & elle est suivie d'un bain qui se remplit par trois robinets où ils se viennent laver quand ils vont à la prière. De la même salle on monte quelques degrés qui mènent à un petit cabinet qui n'est que de bois, mais bien peint & bien doré ; un drap rouge couvre en tout temps l'escalier, il est ouvert de tous les côtés avec de belles fenêtres où le talc tient lieu de verre, & c'est d'où l'on a presque la même vue que du Belvédère que fit bâtir Amurat.

CHAPITRE XVI.

Des occupations ordinaires du Grand Seigneur,
des inclinations particulières de Mahomet IV.
& de l'état présent de la Maison Ottomane.

SOMMAIRE.

Inclinations communes à tous les Monarques d'Orient. La vie du Sérail délicate pour un seul, & fâcheuse pour plusieurs. Mahométans zélés, observateurs de la Loi. Temps réglé, pour la prière. Grand attachement aux actes de dévotion. Occupations ordinaires du grand Seigneur. Comme sa table est servie. Le Sultan quand obligé d'aller en cérémonie à la Mosquée. Méchantes adresses du Mufti pour faire sa bourse. État présent de la Famille Ottomane. Exemple extraordinaire d'un père & d'un fils dans

la charge de grand Vizir. Portrait de Sultan Mahomet qui règne à présent. Ancienne coutume des Empereurs Turcs de vivre de leur travail. Adresse du Grand Seigneur pour se venger du Mufti.

LES Monarques Ottomans, & généralement tous les Princes de l'Asie quelques vaillants qu'ils aient été, ont toujours eu un grand penchant à la volupté & la mollesse, & ont trouvé de grands charmes dans l'oisiveté. Ils ne quittent leur Sérail que le moins qu'ils peuvent, & que lorsqu'une nécessité indispensable les force de se montrer en public, soit à la tête de leurs armées, soit en des cérémonies auxquelles la loi vu la bienséance les obligent d'assister. Il est vrai qu'il y en a eu de moins retirés les uns que les autres, & qui ont préféré l'amour de la guerre & le plaisir de la chasse à la conversation des femmes : mais le nombre de ceux-là est fort petit, & la plupart pour mieux goûter le repos & mener une vie tout à fait tranquille, se font décharger sur la capacité d'un premier Ministre de tous les soins que demandent les affaires de l'État de la guerre, se contentant d'en apprendre

ce que le même Ministre veut leur en faire savoir.

On peut dire que le Sérail et tout ensemble un séjour délicieux & solitaire ; mais de la manière que j'ai remarqué les choses, il est solitaire pour tous & n'est délicieux que pour un seul. De plusieurs milliers d'hommes qui y sont comme en prison, & qui dépendent les uns des autres, il n'y a que le Prince qui ait la vue des femmes : car je ne compte pas pour hommes les Eunuques noirs que leur difformité & de corps & de visage a rendu des monstres. Mais quoi que les Monarques Ottomans, & généralement tous les Turcs soient fort plongés dans la volupté sans avoir aucune teinture des belles sciences, ils ont toutefois ceci de bon que l'attachement qu'ils ont aux plaisirs ne leur fait jamais négliger le culte divin, & qu'avant toutes choses ils ont soin de satisfaire à ce que la loi exige d'eux de ce côté-là. Ils font exacts & ponctuels jusqu'à la superstition dans tous leurs exercices de piété, dans leurs manières de se laver, dans leurs prières, dans leurs jeûnes, dans leurs aumônes & dans leurs pèlerinages, qui sont les cinq principaux articles de la religion de Mahomet. C'est une chose assez connue de tout le monde

de que les Turcs font la prière cinq fois le jour ; ce qu'il faut entendre du jour naturel qui est de vingt-quatre heures. Il n'y a point pour cela d'heures réglées, & c'est selon le temps que le Soleil éclaire leur horizon. De cette manière l'intervalle est plus long en été entre leurs prières qu'il n'est en hiver, & ils appuient principalement leur dévotion sur des observations de cette nature. La première se doit faire à la pointe du jour avant que le Soleil soit levé ; la seconde à midi ; la troisième entre le midi & le coucher du Soleil ; la quatrième dès qu'il est couché ; & la dernière à une heure & demie de nuit ; à quoi hors des temps de maladie ils ne manquent jamais quelque affaire qui leur puisse survenir. Il y en a de zélés & dont le scrupule va si loin que pendant qu'ils sont dans l'ardeur de la prière, ils ne s'en détourneraient pas pour repousser l'ennemi qui entrevoit dans la ville, ou pour éteindre le feu qui prendrait à leur maison. Ils croiraient même faire un grand péché de porter la main à aucune partie de leur corps pour se gratter, & ils veulent que le dehors soit conforme à ce qui se passe au dedans, & au profond abaissement où l'âme doit être devant Dieu dans la prière.

Le Grand Seigneur ne se dispense non plus de l'obligation de la prière que le moindre de ses sujets, il est fort religieux en cet article, & c'est toujours par-là qu'il commence la journée. C'est dire assez qu'il se lève au point du jour, & quelquefois même il entre auparavant dans le bain pour se laver, surtout quand il a couché avec une de ses femmes. La prière achevée il s'exerce ou à tirer de l'arc, ou le plus souvent à travailler ses chevaux ; & quelquefois d'une galerie où il ne peut être vu il prend plaisir à voir faire quelque exercice à ses Pages. S'il s'en trouve un qui réussisse à son gré, il lui envoie une veste ou autre chose de plus de valeur pour l'exciter à mieux faire, & donner en même temps de l'émulation à ses compagnons. Les jours de Conseil il se rend par une galerie couverte à la fenêtre qui répond à la salle du Divan pour savoir ce qui s'y traite, & le Conseil fini il retourne à son quartier où on lui sert à dîner. Sa table est peu délicate, & comme il ne mange point d'autres viandes que celles dont j'ai fait le détail au chapitre des Cuisines. Il mange assis les jambes croisées, appuyé sur des carreaux de brocard qui l'empêchent de sentir la fraîcheur de la muraille & l'on étend un maroquin sur les tapis

qui couvrent l'estrade, de peur que la graisse qui pourrait percer la nappe ne pût les gâter. Cette nappe qu'on met sur le maroquin est de ces belles toiles peintes que l'on fait aux Indes & brodées à entour ; & pour des serviettes il ne s'en met point, parce que les Turcs mangent fort proprement, & que s'ils ont besoin quelquefois de s'essuyer un petit mouchoir en fait l'office. Ils ne se servent en mangeant que de la main droite, & à la fin du repas on apporte dans un bassin de l'eau chaude & du savon pour laver, & chacun tire son mouchoir de sa ceinture pour s'essuyer. On ne met point aussi en Turquie de couteaux ni de fourchettes sur table, chacun a son couteau à sa ceinture pour s'en servir au besoin ; mais il est de peu d'usage, parce que leur pain étant plat en manière de galette & toujours sortant du four; ils le rompent avec les doigts, & que toute la viande qu'on leur sert est coupée par Morceaux, ce qui se pratique de même en Perse. Mais ils se fervent de cuillères beaucoup plus grandes que les nôtres pour prendre du bouillon & ce qui se trouve de liquide sur la table. Les Pages du *Kilar*, ou du gobelet apportent le pain & les sorbets, & les Pages de la Chambre vont prendre la viande à l'entrée de l'appartement du

Prince des mains des Officiers de cuisine, qui l'apportent dans des plats couverts de porcelaine, le Grand Seigneur ne se servant point à table de vaisselle d'or.

Après le dîner le Grand Seigneur fait sa prière du midi, & quelquefois le Dimanche & le Mardi qui sont les principaux jours de Conseil, il se rend à la Salle d'Audience pour s'entretenir avec ses Ministres de l'état de ses affaires. Les autres jours où il va se promener dans les jardins du Sérail, tantôt avec ses Eunuques, tantôt avec les sultanes, ou avec ses Nains & ses Muets qui font mille singeries pour le divertir ; & quelquefois il va à la chasse ou à la pêche selon son inclination. Mais ni ses affaires ni ses divertissements ne l'empêchent jamais de faire tous les jours ses cinq prières dans les temps réglés par l'Alcoran, & tous les Turcs généralement croient qu'en les négligeant on s'attire la malédiction de Dieu, & qu'on n'en peut éviter les mauvaises suites.

J'ai dit ailleurs que le Vendredi est aux Mahométans, ce que le Samedi est aux juifs, & le Dimanche aux Chrétiens, parce que ce fut ce jour-là que Mahomet s'enfuit de la Mecque ; & j'ai remarqué aussi que les Turcs ne comptent

leurs mois que par le nombre des Lunes. Le Grand Seigneur par une ancienne coutume est obligé tous les premiers vendredis de chaque Lune d'aller à la Mosquée neuve, parce que Sainte Sophie est trop proche du Sérail, & qu'outre que la maison du Sultan ne pourrait s'étendre en si peu d'espace, le peuple de Constantinople n'aurait pas la satisfaction de le voir. Il manque rarement à cette cérémonie, & lorsqu'un premier vendredi du mois se passe sans qu'il se montre, le peuple croit d'abord qu'il est malade, & des esprits remuants portent bientôt leurs pensées à des factions. C'est en ces jours-là que ceux qui ont à se plaindre de quelque injustice qui leur est faite, prennent leur temps, & se tiennent sur le chemin où il doit passer avec une requête à la main, que le Sultan fait signe à un Eunuque de prendre. Si l'injustice est grande, & que celui qui présente la requête soit entièrement dans l'oppression, il tient un flambeau allumé sur sa tête, ce qui se pratique ordinairement en Turquie en de pareilles occasions, & fait entendre au Prince par ce mystère que s'il ne lui fait justice, son âme brûlera en l'autre monde comme ce flambeau. Quand l'Empereur sort, les principales Sultanes, sa mère, sa femme ou les

ses sœurs, se tiennent au dessus de la grande porte du Sérail avec des sacs pleins d'aspres pour jeter au peuple, afin qu'il prie que l'oraison que le Grand Seigneur va faire soit exaucée. Il marche dans le même ordre & avec la même pompe des anciens Empereurs Grecs, & je ne doute pas que ceux qui ont écrit de l'Empire Ottoman en général, ou de la Ville de Constantinople en particulier, n'aient fait assez de descriptions de cette cérémonie, ce qui me doit dispenser d'en donner une nouvelle. Je dirai seulement qu'elle est très magnifique, & qu'il n'y a point de Monarque au monde qui étale à la fois tant d'or & de pierreries, dont les harnais de la plupart des chevaux tant du Grand Seigneur que des Bachas sont couverts.

Au retour de la Mosquée, le Mufti à cheval & à la tête d'une troupe de Chrétiens Grecs de la dernière canaille (car il s'y mêlé peu d'Arméniens) attend le Grand Seigneur à la porte du Sérail, & lui disant que ces gens-là étaient des infidèles qui ont embrassé la bonne loi, prie sa Hautesse de les vouloir assister & de leur donner le moyen de vivre. Le Sultan à cette exhortation leur fait délivrer vingt ou trente bourses, & quelquefois jusqu'à vingt mille écus, qui sont

mis entre les mains du Mufti pour en faire la distribution comme il lui plait. Il en garde toujours la meilleure partie, & s'entend avec plusieurs de ces misérables qui se représentent souvent pour la même chose, & qu'il fait semblant de n'avoir jamais connus. Par cette imposture assez grossière & digne des sectateurs de Mahomet, ce grand Prêtre de la loi met en bourse tous les ans sans beaucoup de peine une somme considérable qui n'augmente pas peu son revenu. Mais il n'est pas exempt, non plus que les Bachas, de rendre quelquefois gorge, & nous en verrons bientôt un exemple ayez récent.

Voilà en général quelle est la vie ordinaire des Monarques Ottomans quand ils sont dans leur Sérail : A l'armée ils ont d'autres occupations particulièrement ceux qui ont l'âme guerrière, comme il s'en est vu quelques-uns dont les Histoires sont assez de bruit.

Je viens à l'état présent de la famille Ottomane, & aux inclinations particulières du Grand Seigneur qui règne aujourd'hui. Mahomet IV, du nom fils d'Ibrahim & d'une Circassienne, est né l'an 1643, & entre dans la trente-deuxième année de son âge & la vingt-troisième de son règne. Il a deux frères, Bajazet & Orchan, mais

qui sont d'une autre mère, qui vit encore & qui veille incessamment pour leur conservation. Il en a un troisième nommé Soliman, qui est le second des fils d'Ibrahim par l'ordre de la naissance ; mais la mère de celui-ci est morte, & c'est ce qui fait que la milice qui conçoit de plus belles espérances de ce Prince que de Bajazet & Orchan ses frères, en a plus de pitié, & l'aime d'autant plus qu'il a perdu le support qu'il pouvait attendre d'une mère. Depuis Bajazet II, qui a introduit le premier la cruelle coutume d'affermir le trône du Sultan régnant par la mort de ses frères, il y a eu peu de ces Princes infortunés qui aient échappé à la barbarie de leur aîné, & ceux qui ont été traités avec le moins d'inhumanité, n'ont pu éviter une étroite & ennuyeuse prison où ils ne voyaient personne. C'est de cette manière que fut gardé Ibrahim père de Mahomet pendant le règne d'Amurat son frère, fils d'Achmet & de Kiofem femme de grand esprit & qui entendait parfaitement les affaires. Les frères de Mahomet sont aujourd'hui traités sur le même pied, & la mère de Bajazet & d'Orchana a ses pratiques pour les entretenir dans l'affection des Grands de la Porte & des Janissaires, à qui l'humeur assez bizarre & extraordinairement avare de

Mahomet ne plait pas beaucoup. Ce Prince monta sur le trône l'an 1648, après la mort d'Ibrahim son père que les Janissaires étranglèrent dans une sédition. N'étant alors âgé que de sept ans, la Régence fut donnée pendant sa minorité à la vieille Reine Kiofem mère d'Ibrahim, laquelle bientôt après abusa de son autorité, & suscita contre Mahomet son petit-fils une dangereuse faction où elle perdit la vie. Ce Prince qui aime fort ses plaisirs & particulièrement la chasse, se repose du soin des affaires sur son grand Vizir Achmet, qui a succédé à Coprogli son père dans cette première charge de l'Empire. C'est une chose qui peut passer pour un prodige parmi les Turcs, & dont il ne s'est jamais vu d'exemple jusqu'à cette heure, comme peut-être il ne s'en verra jamais. J'ai montré comme leur Politique y est entièrement opposée, & sans les étroites & particulières obligations que l'Empire avait à Coprogli, qui d'ailleurs présenta adroitement au Grand Seigneur qu'il n'avait jamais osé confier qu'à son fils le secret des affaires dont il avait seul la clef, Achmet qui est après le Sultan la première personne de l'Empire, ne serait à présent qu'un simple *Bey* Capitaine de Galère.

Le Grand Seigneur Mahomet est assez bien

fait de sa personne, sa taille passe la médiocre, il n'a pas trop d'embonpoint, & sa santé n'est pas des mieux établies. Il est fort incommodé d'une descente qui lui vint dans un effort qu'il fit à la chasse il y a quelques années en sautant à cheval un large fossé ; & ne pouvant toutefois renoncer à la passion qui le domine, quand il ne se ménage pas dans cet exercice violent on le descend quelquefois de cheval dans un misérable état, les remèdes qu'on peut apporter au mal étant devenus inutiles par le peu de soin qu'il a de se conserver. Son esprit est inégal & inquiet, ce qui donne de la peine à ceux qui le servent, & quoi que l'on étudie ses humeurs il est difficile de le contenter. Il a un fils qui a été circoncis avec beaucoup de solennité à l'âge ordonné pour une pareille cérémonie. La Sultane sa mère qui est magnifique, pour rendre cette action plus pompeuse & éclatante aux yeux des Turcs & des Étrangers, voulut que la robe que le jeune Prince portait ce jour-là fût toute couverte de diamants, & fit rompre pour cet effet plusieurs riches pièces du Trésor, où toutes les pierreries furent reportées.

Je viens de dire que Sultan Mahomet aime passionnément la chasse jusqu'à faire moins

d'état de la vie des hommes que de ses chiens ; & que d'ailleurs il est extraordinairement avare. Je donnerai dans un seul exemple des marques de l'un & de l'autre, ce qui montrera encore l'adresse de ce Prince a faire des libéralités sans toucher à ses finances. Quand le Grand Seigneur va a la chasse, il fait venir quantité de monde de quatre ou cinq lieues des environs du lieu ou il vent chasser, pour entourer un grand espace de terre & le fermer si bien que rien ne puisse échapper. Cela ne se peut faire qu'en gâtant les camps, & en fatigant le pauvre peuple qui quitte son travail pour entrer dans un plus rude sous lequel il succombe bien louvent. Ces corvées continuelles font murmurer bien des gens, & un Eunuque qui était dans la faveur ayant pris un jour la liberté de représenter au Grand Seigneur le préjudice que cela causait à sis sujets par la ruine de leurs terres & la perte de leurs vies, il se mit en colère & après quelques jours de prison le chassa honteusement du Sérail. Mais enfin le mal augmentant par cet attachement si extraordinaire qu'il a pour la chasse, le grand Vizir & autres Bachas résolurent de prier le Mufti de lui en remontrer les mauvaises suites, n'y ayant

que lui qui en osât plus parler au Grand Seigneur. Le Mufti s'en défendit d'abord jugeant bien que sa harangue ne plairait pas au Sultan ; mais enfin étant fort sollicité de rendre ce bon office au public, il franchit le pas & prit son temps pour lui en parler avec toute l'adresse dont il fut capable. Il ne trouva point de meilleur expédiant pour lui ôter de l'esprit cette passion dominante, que de lui représenter la coutume de ses Prédécesseurs qui prenaient plaisir à s'occuper à des gentillesses & à travailler des mains, quand la guerre ou les affaires de l'État leur donnaient quelque relâche : Qu'à leur exemple les sujets s'appliquaient à des choses utiles, & faisaient fleurir les arts dans l'Empire au grand avantage du public : Que Sultan Amurat son oncle faisait des anneaux de corne pour tirer de l'arc : Qu'Ibrahim son père travaillait proprement à des cure-dents & autres petits outils d'écaïlle de tortue ; Et qu'il ne fallait pas laisser perdre cette louable coutume, qui donne lieu aux peuples d'en faire de même & de fuir l'oisiveté. Il remontra encore à sa Hautesse qu'il était beaucoup plus honnête & plus selon Dieu de vivre du travail de ses mains, que de la sueur des peuples & de l'argent des impôts, ce que la loi défendait ; & que la

dépense de bouche de ses ancêtres pour leur personne seule, ne provenait que de leur travail : Que véritablement ce travail n'était pas fort assidu , que c'était autant pour leur divertissement que pour satisfaire au précepte de la loi ; & que quand ils avaient achevé quelque ouvrage, ils l'envoyaient par une grâce particulière à un Bacha qui le recevait avec un profond respect & une très grande joie : Que celui qui en, était le porteur disait en la présentant, que cet ouvrage était de la main du Grand Seigneur qui l'envoyait vendre pour se nourrir ; & que le Bacha ou autre à qui il était adressé pour témoigner comme il en faisait état le payait d'une bonne quantité de bourses, sans compter le présent qui était dû au porteur : Que cet argent était destiné pour la dépense de bouche de la seule personne du Prince, & que de cette manière on ne pouvait l'accuser de vivre du travail de ses sujets. Voila quelle fut la harangue du Mufti ; & je dirai en passant que les Rois de Perse ont cette même coutume, ou plutôt cette même superstition. Sous le règne de Cha-Abas on bâtit à Ispahan des *Caravansérails*, qui sont des maisons publiques où les Marchands vont loger, du revenu desquels on achète

les vivres pour la bouche du Roy, l'argent qui vient des douanes & impôts étant tenu à cet égard pour *Haram*, c'est à dire pour injuste & défendu, & devant être employé aux besoins de l'État, & non pas à la nourriture du Prince.

Le Grand Seigneur dissimulant le dépit qu'il avait de la remontrance du Mufti, témoigna qu'il prenait ses avis en bonne part, & se disposa de lui montrer dans peu comme il savait profiter de la leçon qu'il lui avait faite. Il lui avoua qu'il avait souvent pensé à ce qu'il venait de lui dire, & qu'il avait un métier en tête où il espérait de bien réussir. Quelques jours se passèrent sans que le Grand Seigneur parlait d'aller à la chasse ; mais enfin l'impatience le prend, il sort du Sérail, & pour la première fois de sa vie tire d'abord un lièvre d'un coup d'arquebuse. A l'heure même il l'envoie au Mufti avec ordre de lui dire qu'il a suivi son conseil, & qu'ayant appris le métier de Chasseur il a commandé qu'on lui porte cette première pièce de son métier, laquelle il veut vendre pour être nourri de l'argent qui en pourra provenir qu'il ne manque pas de donner vingt bourses à celui qui la lui porte de sa part, & que pour ce qui est de sa personne

il sait bien ce qu'il lui doit envoyer. Le Mufti cachant sa surprise reçoit le lièvre avec de grands témoignages de ressentiment & de joie de l'honneur que lui a fait sa Hautesse , & ayant donné vingt bourses selon son ordre au porteur du lièvre en envoie soixante autres au Grand Seigneur, apprenant à ses dépens & au prix de quarante mille écus qu'il ne faut pas trop se mêler de donner aux Souverains des conseils qu'ils ne nous demandent pas.

Pour achever le portrait de Sultan Mahomet, on l'accuse de n'avoir pas toujours l'esprit en trop bonne assiette, & d'être rude à ses peuples qui ne l'aiment pas beaucoup. Comme il est infatigable à la chasse & qu'il y passe les jours entiers dans la plus grande rigueur de l'hiver, un soir en revenant de courre le cerf son grand Veneur prit la hardiesse de lui représenter qu'en exposant de la forte ses esclaves dans la neige & dans les glaces il les ferait tous périr, & que la nuit de devant il en était mort une trentaine. Le Prince sans s'émouvoir de cela répondit au grand Veneur, que s'il faisait froid on donnât une double couverture à ses chiens, & qu'on prît garde que le froid n'en tuait aucun, sans faire mention des hommes qu'il sacrifie à son

divertissement. Cette rude répartie ayant été freinée parmi le peuple, il a conçu pour ce Prince une haine qui ne lui est sans doute pas inconnue, & c'est en partie ce qui l'éloigne de la ville Capitale de son Empire où il ne se croit pas en sûreté.

CHAPITRE XVII.

Du quartier des Femmes.

SOMMAIRE.

Impossibilité de bien connaître le quartier des femmes du Sérail. Commerce des Juives avec les Sultanes. Histoire funeste des deux célèbres lutteurs. Grande sévérité de Sultan Mahomet. Discernement de la vérité d'avec la fable sur le sujet des sultanes. Étrange histoire d'une vieille femme. Polygamie nuisible à la génération. Amours fort secrètes du Grand Seigneur.

JE fais un chapitre du quartier des Femmes pour entretenir seulement le lecteur de l'impos-

sibilité qu'il y a de le bien connaître, & de savoir exactement ni comme il est disposé, ni de quelle manière on s'y gouverne. Il n'y a point dans la Chrétienté de Monastère de filles pour régulier & autre qu'il puisse être, dont l'entrée sois plus étroitement défendue aux hommes ; & mon Eunuque blanc qui m'a si bien fait le détail du Sérail intérieur ou il a demeuré plus de cinquante ans, ne m'a pu rien apprendre de certain de l'appartement des femmes. Il m'a seulement dit que les portes en sont gardées par des Eunuques noirs, & que hors le Grand Seigneur & le Médecin dans une grande nécessité, il n'y est jamais entré d'homme, n'y même de femme que celles qui y demeurent, & qui n'en sortent jamais que pour être renfermées dans le vieux Sérail. Il faut excepter de ce nombre les Sultanes et leurs Dames d'honneur, que, le Grand Seigneur fait venir quand il lui plait dans les jardins du Sérail, ou qu'il mène quelquefois à la promenade sans qu'elles puissent être vues de qui que ce soit. Quatre Eunuques noirs portent une manière de pavillon, sous lequel est la Sultane & le cheval qu'elle monte, à la réserve de la tête du cheval qui sort du pavillon, dont les deux

pièces de devant lui prennent le col & se joignent au dessus & au dessous. Pour ce qui est du Médecin il n'entre comme j'ay dit, que dans une extrême nécessité dans l'appartement des femmes, & avec de telles précautions qu'il ne peut ni voir la malade ni en être vu, lui tâtant le pouls au travers d'un crêpe, toutes les autres femmes s'étant retirées d'auprès de son lit, & des Eunuques noirs ayant pris leurs places. Voilà de quelles précautions on se sert pour ôter aux femmes du Sérail tous les moyens d'avoir la fréquentation, ni même la vue d'aucun homme ; & s'il entre quelque juive dans leur quartier pour trafiquer avec elles & leur vendre quelques bijoux, elles sont exactement visitées par les Eunuques noirs, de peur que ce ne fois quelque homme travesti en femme, ce qui lui causerait la mort sur le champ. Si la curiosité de quelques femmes chrétiennes les a portées à voir les Sultanes, elles ne s'en sont pas bien trouvées, & je pourrais en apporter des exemples.

Il semble que par le rapport de ces Juives il y aurait moyen de savoir les embellissements des salles & des chambres du quartier des femmes, & une partie de ce qui se passe dans le gouvernement de cette petite République : mais ces

Juives n'ont pas la permission d'entrer fort avant, il y a une chambre destinée pour leur négoce, & les Eunuques noirs en sont les Courtiers. Ils prennent connaissance de tout, & ce que les Princesses veulent acheter passant par leurs mains, ils leur font payer le double & le triple de ce qu'il vaut, & amassent des richesses fans avoir guère de lieu de s'en -servir.

Mais faut-il s'étonner de cette grande exactitude à ne pas souffrir qu'aucun homme, non pas même un Eunuque blanc approche de l'appartement des femmes, après une chose qui arriva à Andrinople en 1639. & que je raconterai en peu de mots, Amurat au retour de la prise de Bagdad vint faire quelque séjour à Andrinople. Il avait un Page au Trésor qui était de Tocat en Natolie, & que du lieu de sa naissance on nommait *Tocateli*. C'était un garçon bien fait, adroit & robuste, & le Grand Seigneur l'avait fait Chef des Lutteurs. Un des plus célèbres de ce métier arriva à Andrinople des confins de Moscovie, & dans toutes les villes de son passage il avait toujours vaincu ceux qui s'étaient présentés à la lutte contre lui. Sa réputation était répandue dans tout l'Empire où il ne trouva point de Lut-

teur qui ne lui cédât, & le Page du Trésor jaloux de la gloire de cet homme que tout le monde vantait, lui envoya un *Halvaxis* pour lui faire civilement un défi de sa part, & lui témoigner l'envie qu'il avait de lutter avec lui en la présence du Grand Seigneur. Il lui fit savoir en même temps qu'avant que d'en parler à sa Hautesse il était bon qu'ils connussent leurs forces, & qu'afin que personne n'en sut rien il lui enverrait une robe & un bonnet de *Boftangi* pour entrer dans le Serrail. Quand le Grand Seigneur est hors du Sérail en quelque lieu que ce fait, les *Boftangis* ont permission d'entrer & de sortir par la porte du jardin ; & comme ils sont en grand nombre il est aisé de faire passer un homme sous leur équipage. C'est de cette manière que le Luteur entra le lendemain au Sérail à la sollicitation du Page qui lui envoya pour cela ce qu'il fallait, le Grand Seigneur étant allé à la chasse ce jour-là. Ils se mirent tous deux en caleçon de cuir graissé, le reste du corps nu & graissé de même ; & après une longue dispute le Page eut le dessus, soit par la force & par son adresse, soit que l'autre lui cédât par complaisance. Cette action se passa au milieu de la place qui est devant le jardin, en présence des Muets & de tous les

Pages du Sérail ; & le Grand Seigneur étant de retour de la chasse, le Chef du Trésor lui dit qu'il était arrivé un *Pehlivan* Moscovite de nation, robuste & de bonne mine, des plus forts & plus experts à la lutte, & que s'il plaisait à sa Hautesse elle aurait de la satisfaction à le voir lutter. Le Sultan commanda qu'on le fit venir dès le lendemain, & qu'on avertit Tocateli de se tenir prêt. Étant tous deux sur la place & en état de se joindre, le Grand Seigneur vint dans une galerie suivi de tous les Grands du Sérail pour être présent à ce spectacle. La victoire ayant longtemps balancé, & tout le monde étant dans l'impatience de savoir de quel côté elle tournerait, un Muet fit entendre, par signe à un de ses compagnons qu'il s'étonnait de ce que le Page à qui la présence du Grand Seigneur devait donner de nouvelles forces, avoir tant de peine à venir à bout du Moscovite qu'il avait si aisément vaincu le jour de devant. Le langage par signe des Muets est aussi intelligible dans le Sérail que s'ils avaient la parole libre, & le Grand Seigneur qui l'entend mieux qu'aucun autre pour s'y être accoutumé dès son enfance, & s'entretenant le plus souvent avec eux, fut étrangement surpris d'apprendre

que le Moscovite avait été le jour précédent dans la même place. La colère parut aussitôt sur son visage, il commanda qu'on cessât la lutte, & faisant venir le Page lui demanda comment il avait fait entrer cet homme dans le Sérail. Le malheureux Tocateli qui ne put nier la chose dont il y avait tant de témoins, lui dit comme elle s'était passée, & le Sultan irrité de sa hardiesse n'attendit pas qu'il eut achevé, pour commander que le *Boftangi-bachi* vint en diligence, à qui ordonna de se saisir du Lutteur, & de lui faire donner cinq cens coups de bâton sur la plante des pieds, ce qui suffisait pour le mettre hors d'état de s'exercer de bien longtemps à la lutte. Le Maître du Trésor eut ordre d'en faire donner autant au Page Tocateli, ce qui fut promptement exécuté, le Grand Seigneur s'étant retiré cependant à l'appartement des femmes. On croyait au Sérail que ces deux malheureux en seraient quittes chacun pour cinq cents coups de bâton : mais le Grand Seigneur qui voulait de plus leur mort, & qui était passé dans le quartier des Sultanes afin que personne n'y pût venir pour lui demander leur grâce, envoya aussitôt un second ordre au *Boftangi-bachi*, qui portait que le Page fut pendu à l'entrée de la nuit à un arbre

qui est en un coin de la place où la lutte s'étoit faite, & le Moscovite à un autre arbre qui est hors la porte du Sérail.

Il sembloit qu'après ces deux exécutions la colère du Prince dût être apaisée : mais le lendemain Sultan Mahomet fit appeler le *Capi-Aga* le premier des Eunuques & grand Maître du Sérail, & commanda que le Gellad qui est le bourreau vint en même temps. A cet ordre tous ceux qui se trouvèrent présents se jetèrent aux pieds de sa Hautesse, la suppliant de considérer que le *Capi-Aga* étoit innocent, qu'il n'avoit rien su de la hardiesse du Page, & que si elle fut venue à sa connaissance il n'aurait pas manqué d'en faire un sévère châtement. Le Grand Seigneur extraordinairement irrité ne s'apaisoit point pour leurs prières, & vouloit que le *Capi-Aga* comme grand Maître du Sérail répondît de tous ceux qui y entraient, quand pour le bonheur de ce premier Officier de la Maison du Sultan, le Mufti survint avec le Seligdar qui avec bien de la peine obtinrent enfin sa grâce. Mais ce ne fut qu'à moitié, il fut seulement accordé à leur prière qu'il ne mourrait pas, & le Grand Seigneur le fit chasser incontinent du Sérail pour n'y rentrer de sa vie, & de la dignité de Bacha où il devoit parvenir

être réduit à une petite pension de trois cens aspres par jour.

J'ai jugé a propos de mettre ici cette histoire pour mieux établir ce que j'ai dit au commencement de ce chapitre, de l'impossibilité qu'il y a pour qui que ce soit, soit homme, soit femme, d'entrer dans le quartier des Sultanes, puis qu'on châtie avec tant de sévérité un étranger qui ose sans une expresse permission mettre seulement le pied dans une Cour du Sérail.

Voici donc ce qui se peut savoir de certain de l'appartement des Femmes qui servent aux plaisirs des Monarques Ottomans ; tout ce qui s'en débite au delà n'étant pas appuyé que sur des imaginations & des conjectures qui sont peut-être fort éloignées de la vérité. Il est certain que ce quartier du Sérail jouit en partie de la belle vue de celui du Grand Seigneur, & que jour & nuit des Eunuques noirs les plus difformes & les plus affreux qu'on puisse trouver en gardent les portes. Il est certain aussi qu'il est fort peuplé & des lus belles femmes de divers pays, qui par le sort de la guerre ou autrement sont tombées entre les mains des Bachas & Gouverneurs de Provinces qui les envoient en présent au Grand Seigneur. On sait que de ce grand nombre de

femmes le Prince ne s'attache guère qu'à deux ou trois qu'il aime le plus ; & même il y en a eu d'assez sages pour n'en voir qu'une après l'avoir épousée. C'est ce qu'on assure à Constantinople du grand Soliman dès qu'il eut donné sa foi à Roxelane contre la politique des Turcs, depuis l'affront fait par Temur-leng à la femme de Bajazet. Les Eunuques blancs qui servent à la chambre du Grand Seigneur peuvent en quelque manière rendre raison de ces choses, parce que la femme qui doit coucher avec le Sultan est conduite dans sa chambre, & que si c'est une amour nouvelle le bruit s'en répand dès le lendemain dans le Sérail. On sait aussi que la première de ces femmes qui accouche d'un mâle & devient mère de l'héritier présomptif de l'Empire Ottoman, est considérée comme première Sultane & traitée selon sa dignité ; les autres qui ont ensuite des fils ou des filles ayant aussi la qualité de Sultanes, mais le nombre des femmes qu'on leur donne pour les servir étant beaucoup moindre que celui qui est assigné à la première Sultane. On sait enfin que ces jeunes Princes sont élevés auprès de leurs mères jusqu'à un certain âge, & que lors qu'ils font assez forts pour commencer à apprendre quelque

exercice, on leur donne des Gouverneurs & des Maîtres dans un quartier séparé.

Outre ces choses qu'on peut savoir positivement du quartier des femmes du Sérail, on peut croire qu'il n'y a guère moins d'enrichissements qu'en celui du Grand Seigneur, puisque c'est le lieu où il va souvent passer d'agréables heures ; qu'il a son infirmerie, les bains, & toutes les autres commodités que l'on saurait souhaiter. On peut aussi juger que l'on suit à peu près dans ce quartier là les mêmes règlements qui s'observent dans les chambres des Ichoglans ; qu'il y a de vieilles filles qui instruisent les jeunes & qui jour & nuit veillent sur leurs actions ; & que leur prison forcée les porte entre-elles aux mêmes débordements où s'emporte la brutalité de ces jeunes hommes quand elles en peuvent trouver l'occasion. C'est sans doute ce qui a donné lieu à la fable qui se débite des concombres qu'on leur sert par tranches & jamais entiers, dans la crainte ridicule qu'elles ne s'en servent mal à propos ; ceux qui l'ont forgée ne sachant pas que c'est la coutume dans le Levant de couper ce fruit par grosses rouelles, comme je le dirai dans le Chapitre où je parle des jardins, Mais ce

n'est pas seulement dans le Sérail que règne cet abominable vice, il règne aussi dans Constantinople & dans toutes les Provinces de l'Empire, & l'exemple des hommes qui abandonnant l'usage naturel de la femme brûlent d'un amour détestable les uns pour les autres, porte malheureusement les femmes à les imiter. Il y en eût une sous le règne de Soliman qui vint à cet excès de folie que de prendre un habit d'homme, & de faire accroire qu'elle avoit acheté un office de *Chaoux* pour obtenir d'un artisan de Constantinople sa fille unique qu'elle aimait éperdument, ayant tenté inutilement d'autres moyens de contenter ses désirs infâmes. Le père abusé & qui étoit pauvre accorde sa fille, le mariage se fait en présence du Cadi, & la fourbe ayant été découverte dès le soir même, la femme fut condamnée le lendemain à être jetée dans la mer pour y éteindre ses sales ardeurs. C'est une histoire qui court encore dans Constantinople, & qui m'a été racontée plus d'une fois.

Ce débordement de lubricité des femmes est un effet & une suite de celui des hommes, & les Turcs sont d'autant plus exécrables que l'usage de plusieurs femmes leur est permis. Mais soit par une punition du Ciel soit par les sortilèges

communs en Turquie, & dont les femmes se fervent les unes contre les autres pour s'attirer l'affection de leurs maris, on a toujours remarqué que les Turcs qui entretiennent plusieurs femmes n'engendrent pas tant d'enfants que ceux qui vivent chastement & qui ne s'attachent qu'à une seule. Ceux qui ont écrit de la religion de Mahomet ont sans doute assez parlé de cette pluralité de femmes, & de la nature du mariage des Turcs.

Pour ce qui est de la manière dont le Grand Seigneur se gouverne dans la pour la poursuite de ses amours, c'est un secret que je ne pénètre point, je n'en ai pu rien apprendre, & à moins que de vouloir faire un Roman il est difficile d'en parler. Ce sont des intrigues qui n'admettent point de confident qui puisse les éventer, tout ce l'on en débite est peut-être fort éloigné la vérité ; & d'ailleurs il faut avoir du respect pour tous les Princes, & taire ce que l'on pourrait savoir de leurs secrètes amours.

CHAPITRE XVIII.

De l'entrée à Constantinople de la Sultane mère du Grand Seigneur, appelée par honneur la Validé, le 2 juillet 1668.

SOMMAIRE.

Ordre de la marche. Richesse d'un Favori. Caresses de la Sultane, défense de la regarder.

LE deuxième juillet mil six cents soixante-huit, la Sultane mère du Grand Seigneur à son retour d'Andrinople fit son entrée à Constantinople où j'étais alors. En voici la manière

Sur les Six heures du matin quelques Janissaires avec peu d'ordre prirent le chemin du Sérail, tantôt dix, tantôt vingt par petites bandes détachées, ce qui dura quelque temps. Deux cents hommes à cheval de la maison du *Cologlou*, c'est à dire du Favori du Grand Seigneur marchaient ensuite, le mousqueton appuyé sur

l'arçon de la selle & tous assez mal vécus, de même que les Officiers de sa cuisine qui les suivaient malpropres & mal montés. Après eux on vit paraître en meilleur ordre la maison du *Cai-macan*, ses officiers tant de la chambre que de l'écurie avaient dallez beaux chevaux, & chacun la veste jaune. Les *Spahis* Gardes du Corps de la Sultane Mère au nombre de quatre cent, suivaient en bel ordre bien montés & bien vêtus. Ils avaient tous la cotte de maille avec la veste de taffetas rouge, & portaient au côté droit le carquois de velours rouge brodé de fleurs d'or, & au gauche l'arc dans un étui de velours vert brodé de même. Ils avaient chacun le pot en tête & autour un turban blanc, & du pot pendaient de petites chaînettes de maille comme une manière de cheveux, dont ils se servent dans l'occasion à parer le col & le visage. Chacun d'eux avait de plus la lance à la main, & les housses de leurs chevaux étaient de l'une des trois couleurs, jaune, violet & rouge, d'une belle étoffe avec une broderie d'argent. Le *Spahi-bachi* venait après avec une grande aigrette sur sa tête de trois pieds de haut, ce qui le faisait paraître & le distinguait des autres *Spahis*. Au poitrail de son cheval

étaient attachées une douzaine d'écharpes qui pendaient négligemment, & il était suivi de six Pages qui avaient des bonnets à l'Esclavonne, des vestes rouges retroussées, & des chauffes jaunes.

Après les Spahis passèrent plusieurs Janissaires en confusion, suivis de deux cents hommes à cheval, & à leur queue marchait le Janissaire-Aga qui avait très bonne mine. Il avait pour estafettes six beaux jeunes garçons, qui avoient chacun derrière l'épaule une espèce de carquois rempli de petits bâtons, qui sont une manière de flèches qui n'ont point de fer au bout.

Ensuite parurent douze hommes qui sont comme les Maîtres des cérémonies, dans un équipage ridicule. Ils portaient un bâton d'argent sur l'épaule, leurs habits étaient garnis de sonnettes, & ils avaient un bonnet à oreilles d'âne qui pendaient en bas.

Cette troupe extravagante fut suivie de cent *Capigis* tous bien montés, chacun la lance à la main avec un drapeau attaché du haut en bas, ce qui faisait un très bel effet. Le *Capigi-bachi* venait à la queue, distingué des autres par une haute & large aigrette qui relevait fort fa bonne mine.

Après eux venaient cent *Chaoux* bien vêtus

& bien montés, & leurs gros bonnets en tête. Et à leur queue marchait le *Caimacan* avec un pareil bonnet, accompagné de vingt Pages lestement vêtus.

On vit passer ensuite cinq ou six cents *Boftangis* avec leurs bonnets en pain de sucre, l'habit de toile rouge, & le mousquet sur l'épaule. Le *Boftangi-bachi* venait après eux vêtu & monté superbement avec le bonnet de Chaoux en tête, & grand nombre de gens à ses côtés.

Deux cent *Cadis* parurent ensuite dans un bel ordre vêtus modestement, avec la botte de maroquin noir, & le turban blanc fait comme un gros peloton.

Ils étaient suivis des *Shérifs* qui se disent parents de Mahomet, & qui faisaient une troupe d'environ soixante. Comme parents du Prophète ils portent le turban vert, & le portent d'une grosseur extraordinaire.

Les deux principaux Officiers du *Mufti*, (car il ne se trouve jamais en ces fortes de cérémonies) venaient après les Shérifs, & étaient vêtus de blanc ayant une contenance fort religieuse.

Le *Cologlou* ou favori du Grand Seigneur paraissait ensuite sur un beau cheval, dont le harnais était des plus riches. Les étriers étaient

d'or, & la housse était relevée d'une broderie d'or & de perles. Il avait une veste de brocard rouge, & le bonnet comme celui des Chaoux. Deux hommes tenaient les rênes de son cheval qui n'allait qu'à courbettes, & qui se sentait de la bonne mine de son maître. Il était de belle taille & beau de visage, ayant l'air fort doux & spirituel, & chacun le saluait à mesure qu'il avançait vers le Sérail. Son écurie marchait après lui, & cinquante Palefreniers menaient chacun un cheval en main, & ces chevaux étaient des plus fins & leurs harnais des plus riches. On tient que ce favori qui a un très grand mérite a aussi de très grands biens, & que son train soit en nombre de valets, soit en nombre de chevaux, surpasse celui de plusieurs grands Princes.

Une troupe d'Eunuques noirs marchaient après en confusion devant les carrosses de la Sultane mère, tous bien montés & magnifiquement vêtus de différentes couleurs.

Six *Capigis* à cheval parurent ensuite autour du premier carrosse tiré par six beaux chevaux. Chacun avait la lance à la main, & l'on voyait au bout une queue de cheval teinte en rouge pâle, ce qui faisait connaître que quelques Bachas sui-

vaient, comme en effet il y en avait qui escortaient le second carrosse tiré par six chevaux blancs, dans lequel était la Sultane mère avec une autre Sultane. Deux Eunuques noirs se tenaient à chaque portière qui était fermée d'un petit treillis, afin que les Princesses pussent voir fans être vues. Cela n'empêchait pas qu'à mesure que le carrosse de la Sultane passait, on ne criait au peuple de détourner la vue & de ne pas regarder, à quoi il faut exactement obéir, & particulièrement en Perse où il se faut alors retirer bien loin, à moins que de se mettre au hasard de recevoir aussitôt un coup de sabre.

Douze autres carrosses à quatre chevaux ou étaient les esclaves des Sultanes, passèrent ensuite avec deux Eunuques noirs à chaque portière treillissée ; après quoi suivirent plusieurs litières, & quatre grands chariots pleins de neige pour l'usage des Sultanes & de leur fuite.

Toute cette cavalcade composée de cinq à six mille hommes fut près de trois heures à passer, & ayant traversé Constantinople elle rendit au Sérail dans l'ordre & l'équipage que je viens de dire.

Plusieurs Français de qualité eurent la curiosité de voir cette entrée, & il y avait entre au-

tres Messieurs Ribbier de Villeneuve Conseiller au Parlement de Paris, le Mairat Conseiller au Grand Conseil, Boulin Conseiller en la Cour des Aydes, l'Abbé de Champhuon de la Saulfaye, tous Parisiens ; & Monsieur Aubert né dans la nouvelle France & originaire de Normandie, fils du Gouverneur de la Guadeloupe.

CHAPITRE XIX.

Des Jardins du Sérail.

SOMMAIRE.

Revenus des jardins employés a' l'entretien de la table du Grand Seigneur. Concombres grand ragoût des Levantin, & comme ils les mangent. Belle pyramide semblable à la Colonne Trajane. Fontaines. Nombre de -Jardiniers.

C'EST une ancienne coutume ou plutôt une loi établie par les Princes Ottomans, de vivre du revenu de leurs jardins qui

est employé à l'entretien de leur table pour leur bouche seule, & ils en ont plusieurs au voisinage de Constantinople du côté de l'Europe & du côté de l'Asie le long du rivage de la mer. Mais je ne veux parler ici que des Jardins du Sérail, & je ne passerai pas les bornes que je me suis prescrites dans cette relation.

Il y a dans le Sérail de petits jardins à fleurs en divers appartements, & particulièrement dans celui du Grand seigneur, comme aussi sans doute dans le quartier des Sultanes, & il ne s'y trouve rien de fort extraordinaire pour m'obliger d'en parler. Le grand jardin dont le Bostangibachi a l'Intendance, comme de tous les autres qui appartiennent au Grand Seigneur, environne la plus grande partie du Sérail, & est composé de quantité d'allées plantées de Cyprès. On les néglige fort, & dans la plupart on y laisse croître des broussailles. Quand on sait que le Grand Seigneur doit venir se promener, un grand nombre de Bostangis nettoient promptement les allées où il passe d'ordinaire, & les espaces qui restent entre ces allées sont autant de jardins potagers, ou des vergers qui portent d'assez bons fruits. Il y a des fraises & des framboises en abondance, & l'on y voit de grands carreaux de melons &

de concombres, mais beaucoup plus des derniers dont les Levantins font leurs délices. Le plus souvent ils les mangent sans les peler, après quoi ils vont boire un verre d'eau. Dans toute l'Asie c'est la nourriture ordinaire du petit peuple pendant trois ou quatre mois, toute la famille en vit, & quand un enfant demande à manger, au lieu qu'en France ou ailleurs nous lui donnerions du pain, dans le Levant on, lui présente un concombre qu'il mange cru comme on le vient de cueillir. Les gens de travail & qui fatiguent beaucoup, comme les Chameliers & ceux qui ont le soin des chevaux & des mules dans les Caravanes, font une manière de salade de leurs concombres, pareille à celle que nous donnerions à nos chevaux. Quand ils font arrivés au gîte où la Caravane doit s'arrêter, ils prennent un grand bassin qu'ils emplissent d'eau, où ils délayent quelque peu de lait caillé qui est déjà aigre, & ils coupent quantité de concombres par grosses tranches qu'ils jettent dedans. C'est un plaisir de les voir manger. Entre dix ou douze qui se rangent autour de ce bassin, il n'y a qu'une cuillère qui fait la ronde & que chacun prend à son tour jusqu'à ce qu'il soit vide. Après cela ils boivent de l'eau, & ceux qui en ont le moyen

vont prendre une tasse de café, ou fumer une pipe de tabac.

Mais il faut tout dire : Les concombres dans le Levant ont une bonté particulière, & quoi qu'on les mange crus ils ne font jamais de mal. L'histoire des concombres qui causèrent la cruelle mort de sept Pages de la Chambre du Grand Seigneur, n'est peut-être pas connue de tout le monde, ou du moins tout le monde ne sait pas pourquoi les Pages de la Chambre ne vont plus dans les jardins. Sultan Mahomet II du nom, se promenant dans les jardins du Sérail suivi de ses Pages, fut surpris de voir un carreau de concombres qui étaient déjà beaux & extraordinairement avancés pour la saison. Comme il les aimait fort il les recommanda au *Boftangibachi*, qui les comptait tous les jours, & attendait avec impatience qu'il y en eût quelques-uns de mûrs pour les présenter au Grand Seigneur. Quelques jours après allant visiter le carreau, il trouva qu'on avait pris trois ou quatre concombres de ceux qui étaient presque en maturité, & faisant une recherche exacte de ceux qui pouvaient avoir eu cette hardiesse, il sut qu'il n'y avait que des Pages de la Chambre qui avoient été ce jour-là dans les jardins. Il en fit aussitôt

son rapport au Grand Seigneur qui en fut dans une extrême colère, & qui ne pouvant, faire avouer la chose à aucun des Pages, par une cruauté inouïe & sans exemple fit ouvrir le ventre à sept. Le larcin se trouva dans le ventre du septième de ces malheureux garçons , lequel n'avait osé confesser sa faute, & qui croyait que la colère du Prince n'irait pas si loin. C'est depuis ce temps-là & en mémoire d'une action si étrange, que les Pages de la Chambre ne vont plus dans les jardins du Sérail ; ce qu'un Prince a ordonné comme je l'ai remarqué ailleurs, n'étant jamais révoqué par ses successeurs qui portent ce respect aux Édits de leurs ancêtres.

Au milieu de la grande allée qui va du Sérail à la porte de la mer qui regarde Scudaret on voit une pyramide élevée sur un piédestal en carré, & que quatre hommes auraient de la peine à embrasser. Autour du piédestal on a laissé croître quelques broussailles, & apparemment c'est a dessein afin que l'on n'en puisse approcher. Du haut en bas de la pyramide tout est rempli de figures dont l'on a rompu les têtes, & l'on peut juger par quelques restes qu'il y en avait une belle en haut pour le couronnement de l'ouvrage: Cette pyramide est semblable à la

Colonne de Trajan qui est à Rome, & à les voir l'une & l'autre on croirait qu'elles font d'un même maître.

Toutes les Fontaines des jardins ont leurs bassins de marbre de différentes couleurs. Proche de chacune il y a un petit échafaud environné de balustres, que l'on couvre de riches tapis & de carreaux de brocard quand le sultan s'y vient promener ; & ce n'est qu'alors qu'on fait jouer les eaux dont il donne souvent le plaisir aux Princesses qui lui tiennent compagnie. Deux mille *Boftangis* sont destinés à la culture de ces jardins, & nonobstant cette quantité de gens, ils n'approchent point de la propreté ni de l'embellissement des nôtres.

CHAPITRE XX.

Des Princes qui suivent la Religion Mahométane en Europe, en Asie, & en Afrique.

SOMMAIRE.

Lois générales pour toutes les Sectes de Mahométans. Remarque curieuse du fils de l'Empereur de Java. Rois qui suivent la doctrine de Hali. Présent Royal du grand Mogol à la Mecque. Diverses routes que prennent les Mahométans pour se rendre au tombeau de leur Prophète. Déserts fâcheux à passer pour aller au sépulcre de Hali. Canal d'eau miraculeux de dix-huit journées de chemin. Holocauste d'un mouton.

J'AI eu si souvent occasion dans la relation que je viens de faire du Sérail de parler de la Religion de Mahomet, que je veux bien

avant que de finir ce travail, faire voir jusqu'où elle s'étend dans les trois parties de notre grand Continent ; le Mahométisme n'ayant jamais mis le pied dans celui qui a été découvert depuis deux siècles. Je ne touche point à la doctrine dont l'on m'a affirmé que bien des gens ont écrit, & ce n'est proprement qu'une carte Géographique que j'offre au lecteur, de tous les pays de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, occupés par ses Sectateurs de Mahomet. Quoique les opinions de leurs Docteurs soient différentes touchant l'explication de la Loi, & qu'il y ait principalement deux grandes Sectes, celle de Mahomet qui est la tige, & celle de Haly l'un de ses principaux Successeurs ; ces deux sectes générales & les particulières qui en dérivent, sont toutes d'accord dans les points fondamentaux que chaque Mahométan est obligé en conscience de pratiquer. J'en ai parlé en faisant mention de la prière que les Turcs font tenus de faire cinq fois le jour, & le pèlerinage de la Mecque est un de ces principaux articles. J'en ai aussi dit quelque chose au chapitre qui traite, du présent que le Grand Seigneur y envoie tous les ans, & j'achèverai en celui-ci de bien expliquer cette matière.

Nous n'avons dans l'Europe de Princes Mahométans que l'Empereur des Turcs, & le Kam de la petite Tartarie : mais dans l'Asie il y en a plusieurs qui font puissants & qui occupent de grands pays. Le Grand Seigneur y étend sa domination au de-là des sources & des embouchures du Tygre, & vers le Nord jusque aux terres des Mengreliens. Pour aller de suite du Couchant au Levant, après le Grand Seigneur il faut compter les Princes des trois Arabies, avec plusieurs desquels j'ai souvent parlé en deux de mes voyages où j'ai été obligé de traverser les déserts. Le Roi de Perse, le grand Mogol, le Roy de Vifapour, le Roi de Golconda, les Rois de la côte de Malabar dont le plus considérable est celui de Comorin ; le grand Kam de Tartarie, & les Rois des Montagnes au Nord de la même Tartarie qui sont entrés dans la Chine ; tous ces Rois, dis-je, suivent la Religion de Mahomet.

Dans les Îles d'Orient, le Roy des Maldives, le Roy d'Achem ou de Sumatra, l'Empereur de Java, le Roi de Bantam dans la même île, & le Roi de Macassar, sont tous Mahométans.

Puisque j'ai parlé de l'Empereur de Java, je dirai en passant que je remarquerai étant dans

cette île que le fils aîné de l'Empereur qui régnait en l'année 1648, avait six doigts tant aux mains qu'aux pieds, & tous d'égale longueur.

Les Rois de Perse de Vifapour & de Golconda suivent la secte de Hali ; & les Rois des Montagnes de Tartarie avec quelques autres ont aussi des sectes particulières. D'ailleurs il faut remarquer que hors le Grand Seigneur, le Roy de Perse, les Princes Arabes, & le Kaam de la grande Tartarie, tous les autres Rois que j'ai nommés n'ont que des Idolâtres pour leurs sujets, & que tout le menu peuple est plongé dans les ténèbres du Paganisme. Mais pour les grands Seigneurs avec toute la Soldatesque ils suivent la Loi de Mahomet.

Dans l'Afrique il y a un Roi Mahométan, qui commande le long de la côte d'Abex qui regarde l'Arabie heureuse jusqu'au Cap de Guardafu, & sa domination s'étend sur la Mer-rouge & sur l'Océan. Les Gouverneurs que le Grand Seigneur tient en Egypte, & les îles de la Mer rouge, & ceux qu'il établit le long de la côte de Barbarie, à Tripoli, Tunis, & à Alger, qui prennent le titre de Rois, sont aussi Mahométans ; & enfin le Roi de Fez & de Maroc suit la même Loi.

Tous ces Rois & Princes s'accordent principalement en ce point, qu'ils se croient obligés d'envoyer tous les ans un présent à la Mecque, qui consiste d'ordinaire en de riches tapis pour mettre sur le sépulcre de Mahomet. Quelquefois ces présents se font par un vœu particulier, & dans un voyage que je fis à Agra, le grand Mogol pour remercier le Prophète du recouvrement de sa santé, envoya à la Mecque un Alcoran estimé quatre cent mille écus, qui avait au milieu de la couverture un diamant de cent trois carats, le reste étant garni de diverses pierreries de côté & d'autre. L'occasion de ce présent fut la peur que lui donna un Braméré qui lui dit qu'il mourrait avant qu'une année se passât, ce qui toutefois n'arriva pas. Mais le Roi à cette funeste prédiction étant entré en colère, & à la demande assez rude qu'il fit au Braméré s'il savait aussi le temps de sa mort, lui ayant été répondu que ce ferait dans trois jours, ce qui arriva en effet le troisième jour, il y eut assez de quoi l'étonner, & lui faire craindre pour soi-même un pareil événement. C'est ce qui le porta à envoyer un présent de si grande valeur au tombeau de Mahomet, pour reconnaître la grâce qu'il lui avait faite de rendre fausse la prédiction

du Braméré, le Roy n'ayant pas même été malade.

Lorsque j'ai parlé du pèlerinage de la Mecque au sujet de la tente & du tapis que le Grand Seigneur y envoie tous les ans, je n'ai point fait mention des diverses routes que prennent les Caravanes, selon les divers endroits du monde d'où partent tous les ans de grosses troupes de Mahométans.

Premièrement les Ambassadeurs que les Rois des Îles que j'ai nommés, & les Rois des Indes au deçà du Gange envoient au Cheik de la Mecque avec leurs présents, se rendent par mer à Mocha ville maritime de l'Arabie heureuse, & de là à la Mecque sur des chameaux.

Les Persans qui habitent le long de la mer viennent tomber à Ormus ou au Bandar, & ayant passé le Golfe qui en cet endroit-là n'a que douze ou treize lieues de large, traversent l'Arabie pour se rendre à la ville du Prophète. Mais ceux de la haute Perse vers la mer Caspienne, & tous les Tartares viennent à Tauris, & de Tauris à Alep, d'où partent les grandes Caravanes qui traversent les déserts, & rendent les pèlerins à la Mecque. Quelques-uns, prennent le chemin de Babylone, mais rarement, parce que le Bacha exige

tribut, & particulièrement des Persans qu'ils estiment hérétiques ; & c'est ce qui oblige le Roi de Perse de défendre à ses sujets de prendre cette route, se piquant d'honneur contre le Turc.

Quelques Persans les plus dévots & plus zélés pour leur secte prennent la route de Babylone, parce qu'elle les mène en même temps au sépulcre de leur Prophète Hali qui n'en est éloigné que de huit journées. C'est le lieu le plus misérable de tous les lieux de la terre , & qui n'a que de très méchantes eaux de certains puits, & d'un canal que Cha-Abas fit conduire de l'Euphrate, mais qu'on a laissé entièrement ruiner. Pour y boire de bonne eau il faut l'apporter de cinq ou six journées loin de-là ; & ce faux Prophète donne cette peine à ses dévots que de les faire venir de si loin pour mourir de soif & être si mal logés. La dernière fois que je passai les déserts j'arrivai a ce détestable lieu, parce que nous rencontrâmes un Courrier qui était parti de Babylone avec deux Arabes qui l'accompagnaient, qui nous avertit que les Troupes du Grand Seigneur qui venaient de prendre Babylone commençaient à défiler, & qu'assurément elles se saisiraient de tous nos chameaux pour leur bagage. C'est ce qui nous obligea de

tirer plus vers le Sud, & de nous enfoncer dans le désert, que nous demeurâmes soixante-cinq jours à traverser pour éviter la rencontre de ces Troupes.

Pour ce qui est des Princes d'Arabie ils n'ont pas beaucoup de chemin à faire, parce qu'ils sont les plus voisins du tombeau de Mahomet.

Les Mahométans de l'Europe se rendent à Alep pour joindre la Caravane, & ceux de l'Afrique passent au grand Caire, & se rencontrent dans les déserts avec la même Caravane d'Alep à dix-huit journées de Médine, où il se trouve une eau qui va par un canal jusqu'à cette ville pendant les dix-huit journées de chemin. Ils croient par tradition que cette eau fut trouvée par leur Prophète Mahomet comme il traversait le désert avec son armée qui mourait de soif, & qu'en voulant boire le premier il sortit une voix de l'eau qui lui cria : *Prophète tu la trouver amère* ; Qu'il répondit à la, voix ; *Buvons-entous, car je sais qu'elle est douce, & plutôt à Dieu que nous en trouvassions toujours de même* : Qu'alors pour la seconde fois la voix répliquant ; *Prophète, lui dit-elle, commande, je te suivrai, & qu'aussitôt qu'il eut parlé, l'eau fit un canal sous*

terre, & le suivit jusqu'à Médine. De Damas, de Jérusalem, & du Caire on compte quarante journées de chemin jusqu'à Médine, & c'est à la vingt-deuxième journée qu'on trouve cette eau. C'est en partie pour voir cette eau miraculeuse que le Prophète a adoucie, & qu'il a fait couler durant dix-huit journées de chemin, qu'il va en ces lieux-là un si grand concours de peuples de tous les endroits du monde ; il n'y a point de Mahométan quelque éloigné qu'il puisse être, & pour peu de santé & de bien qu'il ait, qui ne doive aller une fois en sa vie à la Mecque en personne, ou y envoyer quelqu'un pour lui.

Après que les pèlerins ont demeuré quelques jours à Médine, ils se rendent à *Gebel-Araffa*, c'est à dire, où les Turcs croient qu'Adam, trouva Ève sa femme cinq cents ans après que Dieu l'eut créée. C'est une ville dans les montagnes à deux journées de Médine, & à une d'*Emena* autre ville qui est à moitié chemin. Dès que les pèlerins y font arrivés, tous ceux qui ont le moyen achètent un mouton pour faire un holocauste, & le partager après aux pauvres, n'en pouvant garder plus de deux livres pour eux. S'ils manquaient à cela & qu'on vint à le savoir, ils ne pourraient de toute leur vie se faire raser

la tête ni couper les ongles. De Gebel-Araffa ils retournent à Médine, où l'on tient compte du temps que la Caravane y est arrivée, parce que tous les pèlerins qui viennent par terre, sont comme j'ai dit ailleurs nourris pendant dix-sept jours ; mais ceux qui viennent par mer ont nourris tout autant de temps qu'ils y demeurent, quand même ils y demeureraient toute leur vie.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

PAR Grâce & Privilège du Roi donné à Paris le 16 Novembre 1674. & de nôtre Règne le trente-deuxième. Signé par le Roi en son Conseil Boucot. Il est permis à JEAN BAPTISTE TAVERNIER Écuyer Baron d'Aubonne, faire imprimer, vendre & débiter un Livre intitulé, *Relation nouvelle du Sérail du Grand Seigneur*, durant le temps & espace de dix ans, à compter du jour que ledit Livre fera achevé d'imprimer pour la première fois : & défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sous quelque prétexte que ce puisse erre, sans le consentement express de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits au préjudice des présentes, & de quinze cens livres d'amende, dépens, dommages & intérêts dudit Exposant & de ceux qui auront droit de lui, ainsi qu'il est plus amplement porté par l'Original.

Le Sieur Tavernier Baron d'Aubonne a cédé son droit de Privilège à Gervais Clouzier, pour en jouir pour tout le temps porté par iceluy, & ce suivant l'accord fait entre eux.

Et ledit Clouzier a associé aux droits du présent Privilège Olivier de Varennes aussi Marchand Libraire, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 26. Novembre 1674 suivant l'arrêt du Parlement du 8 Avril 1653 & celui du Conseil Privé du Roy du 27 Février 1665. THIERRY Syndic.

Achevé d'imprimer le 7 février 1675